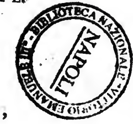
LE

PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLÉVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SIXIEME.



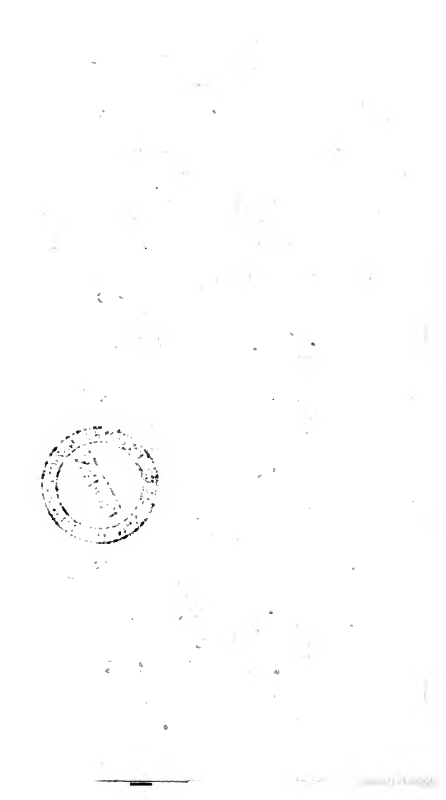


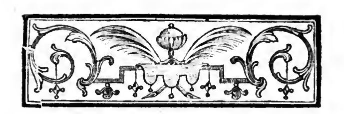
A ROUEN,

Chez { la Veuve de PIERRE DUMESNIL, rue Poterne.
LABBEY, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION.





LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU HISTOIRE DE *M. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE NEUVIEME.

Je respire, commença-t-elle avec un profond soupir, & je me sens déjà le cœur plus libre. Ne jugez pas mal des pleurs que vous me voyez répandre encore. S'il est vrai que Cléveland n'ait pas cessé de m'aimer, & que je me sois trompée dans le mortel sujet de mes douleurs, je ne puis plus pleurer que de joie.

Ce que j'ai à me reprocher n'est pas un crime. Ah ! non, ce n'en est pas un ; &, si Cléveland m'aime encore, il distinguera bien les malheureux excès d'une tendresse insensée des honteux déréglements d'une femme coupable. S'il m'aime, je ne veux que lui pour mon Juge. N'importe, qu'il me condamne ou qu'il m'approuve ; s'il m'aime, il pardonnera tout à l'amour.

Concevez-vous, ma sœur, poursuivit-elle, que le tour de votre discours ait eu plus de force pour me faire ouvrir les yeux, que la longueur insupportable de mes peines, que les instances de Madame, que le dernier crime de Gelin, & que les reproches mêmes que j'ai reçus aujourd'hui de Cléveland ? Mais, ma chere sœur, écoutez-moi, j'ai des choses incroyables à vous raconter : j'en suis effrayée moi-même à mesure que je les rapproche de mon imagination pour les mettre en ordre ; &, si je suis assez heureuse pour ne pas me tromper dans la maniere dont je les conçois depuis un moment, je vais vous découvrir la plus horrible scene de malice & de cruauté dont on ait jamais eu d'exemple. O Ciel ! par où ai-je mérité d'en être le déplorable sujet ?

Supposez que Cléveland n'ait eu qu'une estime innocente pour Madame Lallin. Mais, long-temps même avant mon mariage, j'ai eu les plus fortes raisons de lui croire d'autres sentiments. Je ne vous rappellerai point tout ce qui n'est pas nécessaire au récit que vous attendez. Elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vu ; elle lui avoit fait des avances qui ne sont pas ordinaires à une femme d'honneur ; elle avoit employé l'artifice pour le faire consentir à l'épouser. Je suis témoin de ce que je retrace ici, & dès ce temps-là mes inquiétudes n'auroient pu

paroître étranges à personne. Elle quitta ensuite sa famille & sa patrie pour le suivre en Amérique. Je veux croire que ce voyage n'eut point d'autre motif que ceux qu'il s'efforça de me faire approuver ; cependant il me le déguisa long-temps, je n'en dus même la connoissance qu'au hazard ; &, lorsque je l'appris, contre son espérance, je ne remarquai que trop combien cette découverte lui causoit d'embarras. Enfin, nos tristes aventures prennent leurs cours, & finissent après mille malheurs, par la perte du meilleur de tous les peres. Ma tendresse, comme divisée jusqu'alors par les sentiments de la nature, se réunit dans un seul objet. Je sentis que mon mari m'étoit devenu plus cher que jamais ; plus cher, je ne dis pas seulement par les circonstances de ma fortune, qui ne me laissoit plus d'autre soutien que lui dans le monde, mais par l'augmentation réelle d'une passion que je croyois depuis long-temps à son excès, & qui prit un nouvel ascendant sur mon cœur & sur ma raison. En effet, je ne l'avois jamais trouvé si aimable. J'étois charmée de sa constance & de ses soins. Par quelles épreuves n'avois-je pas vu son amour confirmé ? Je le regardois comme un modele de bonté & de vertu. Nous vécûmes quelque-temps à la Havana dans un bonheur digne d'envie. Et n'avois-je pas raison de le croire inébranlable, lorsque, sous des prétextes assez foibles, & que je combattis inutilement par mes pleurs, il entreprit un voyage dont l'unique fruit fut de me ramener Madame Lallin. Jugez quelle fut ma surprise, & avec quelle douleur je la vis entrer dans ma maison. Ce n'étoient, si vous voulez, que les alarmes d'un cœur passionné. C'étoit délicatesse, embarras, scrupule de tendresse ; mais, quand ce n'auroit été que

le pressentiment d'un avenir funeste où je ne pouvois lire, les malheurs qui sont venus à la suite ne l'ont que trop justifié.

Vous arrivâtes vers le même temps de Sainte-Hélene avec mon frere & Gelin. La présence & l'amitié d'une sœur si chere suspendirent mes inquiétudes jusqu'à la résolution qui fut prise en commun de se faire réguliérement quelque occupation amusante, pour varier les agréments de notre commerce. Nous prîmes vous & moi le parti qui convenoit à notre sexe. Mon frere & Cléveland choisirent l'étude. Gelin eut dès-lors ses raisons sans doute pour souhaiter d'être souffert auprès de nous : mais je fus frappée du choix de Madame Lallin. Quelle apparence, disois-je, qu'une femme d'un mérite ordinaire se fasse un plaisir si touchant de passer toutes les heures du jour au milieu des livres ? Vous la priâtes de nous associer à ses lectures, en les faisant quelquefois devant nous. Elle répondit que son dessein étant d'apprendre les langues Grecque & latine, nous avions peu de satisfaction à espérer de notre demande. Vous vous souvenez que nous rîmes ensemble de cet affectation d'esprit & de doctrine. J'écartois encore des soupçons trop funestes pour mon repos. Mais un intérêt si sensible me forçoit néanmoins d'avoir les yeux ouverts sur toutes les circonstances. Attribuez cette conduite à la jalousie, accusez-moi d'avoir contribué moi-même à ma ruine ; je n'ai pour me justifier que la droiture de mon cœur, & l'ardeur d'une malheureuse tendresse.

Je ne vous dirai point par quels degrés je parvins à l'ivresse de cette fatale passion ; mais le poison s'étoit déjà glissé dans toutes mes veines, lorsque Gelin m'ayant suivie au jardin, me demanda la liberté de m'entretenir. L'air

chagrin avec lequel il me fit cette propofition, le cas que je faifois de fon efprit, & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille, me difpoferent facilement à l'écouter. Après quelques détours, qui me firent attendre un fecret d'importance, il me déclara qu'il fe croyoit également obligé, par l'amitié & par l'honneur, de m'apprendre l'indigne abus que Madame Lallin faifoit de ma confiance. Le détail, dans lequel il s'engagea auffi-tôt, s'accordoit tellement avec mes propres obfervations, que je crus l'examen auffi inutile que les objections & les doutes. Je ne répondis que par mes pleurs. Il me plaignit; il m'offrit fes fervices. Il releva l'injuftice de mon mari & l'odieufe imprudence de ma rivale; enfin il me perfuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Cependant je confervai affez de prudence d'efprit pour balancer d'abord fi je devois lui découvrir le rapport de mes idées avec les fiennes. Mais ce qu'il ajouta, me permit fi peu de me défier de fa prudence & du défintéreffement de fon amitié, que je remerciai le Ciel dans mon malheur de m'avoir procuré le fecours d'un ami fi fage & fi généreux. Il me dit que la néceffité de m'avertir lui avoit parû d'autant plus preffante, que le mal n'étant point encore défefpéré, il dépendroit de moi d'y apporter les remedes que ma fageffe & ma douceur ne manqueroient pas de m'infpirer; qu'une femme vertueufe avoit mille reffources pour rappeller le cœur d'un mari; que c'étoit cette raifon qui l'avoit empêché de faire remarquer le défordre à mon frere Bridge, dans la crainte qu'il ne fût pas auffi capable que moi de garder certains ménagements. Il me promit un fecret inviolable, & il m'offrit de nouveau un zele fans réferve.

Si vous vous rappellez d'ailleurs l'eſtime que mon frere & Cléveland même marquoient pour Gelin, m'accuſerez-vous d'avoir accepté trop légérement ſes offres ? Je ne fis donc plus difficulté de lui répondre que je connoiſſois toute l'étendue du malheur qu'il croyoit m'apprendre, ni de lui laiſſer voir la profondeur de mes plaies. Vous méritez ma confiance, ajoutai-je, & par la pitié que mes maux vous inſpirent, & par le ſecours que vous avez la générofité de m'offrir pour les ſoulager : mais de quelle eſpérance me flattez-vous ? Hélas ! quel remede, quel ſecours avez-vous à me propoſer ? Il ſe hâta de m'aſſurer qu'il chercheroit les moyens qu'il n'avoit point encore, & qu'il me promettoit d'avance que je ſerois fidélement informée de toutes les démarches de ma rivale & du progrès de ſes perfides amours. Cette promeſſe flatta ma douleur. Je le preſſai d'être fidele à la remplir, comme ſi la connoiſſance de ce que je redoutois le plus, eût pu ſervir à diminuer les tourments que le ſeul ſoupçon étoit capable de me cauſer. Nous convînmes qu'il me rendroit chaque jour un compte exact de ce que le hazard ou ſon adreſſe lui feroit découvrir. Je lui confiai même la clef de pluſieurs cabinets qui touchoient à celui de Cléveland, & ſur-tout à ſa bibliotheque, où vous ſavez que Madame Lallin paſſoit quelquefois avec lui une partie du jour. L'heure de ces funeſtes éclairciſſements fut réglée ; &, dès le lendemain, je l'attendis comme celle de ma mort.

Seroit-il donc vrai que toutes les horreurs qui reviennent en foule à ma mémoire, euſſent été autant d'artifices & d'inventions de Gelin ! O ma ſœur ! aidez-moi à le croire. Mon cœur s'eſt livré avidement à cette eſpérance ; mais, à meſure que les traces du paſſé recommencent à s'ou-

vrir, mon esprit chancelle, & je sens renaître toutes mes agitations & toutes mes craintes. Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ses observations. Ce n'étoit encore que des remarques vagues, & qui n'ajoutoient rien aux préventions où il m'avoit laissée; car, en me rappellant l'ordre de ses découvertes, il me semble que, soit pour ménager ma douleur, soit pour garder plus de vraisemblance, il me conduisit habilement par tous les degrés. Sa crainte paroissoit être de m'affliger trop. Il se faisoit presser pour répondre nettement à toutes mes questions. Dès cette premiere fois, en me racontant qu'il avoit passé plus de deux heures à observer mon infidele, & en me protestant que, malgré la situation favorable où il s'étoit mis pour l'appercevoir, il n'avoit rien découvert qui dût absolument me chagriner, une apparence de contrainte que je croyois démêler malgré lui dans ses expressions & dans ses yeux, me fit soupçonner qu'il affectoit des ménagements. Vous me déguisez quelque chose, lui dis-je, sans pouvoir retenir mes larmes; vous craignez de m'apprendre tout mon malheur. Et, voyant qu'il se défendoit du même air: quoi! insistai-je avec une funeste curiosité, vous n'avez apperçu ni regards, ni souris, ni marques d'intelligence? Vous n'avez rien entendu qui vous ait fait juger de leurs sentiments? Dieux! ajoutai-je, j'expliquerois jusqu'à leur silence. Il me répondit d'un ton naïf, & comme surpris de mes doutes, que ce n'étoit point à des circonstances si légeres qu'il s'arrêtoit; que je savois comme lui que ce badinage leur étoit familier depuis long-temps; qu'après tout, un mari qui se tiendroit dans des bornes si innocentes, ne mériteroit pas qu'on lui en fît rigoureusement un crime, & qu'il se seroit bien gardé de

me faire la moindre ouverture, s'il n'avoit eu des raisons bien plus fortes d'accuser le mien de manquer à ce qu'il me devoit. Il me fit même entendre que, s'il ne s'étoit pas expliqué davantage, c'est que, dans les accusations de cette nature, le témoignage le plus certain doit être confirmé par des preuves; &, me renouvellant les assurances de son zele & de ses soins, il me pria d'en attendre toutes les lumieres que je desirois. Hélas! m'écriai-je, de quoi donc suis-je menacée, si ce qui m'accable déjà mortellement, ne mérite que le nom de badinage?

Il me laissa avec ce trait dans le cœur, & d'autant plus sensible à la reconnoissance dont je me croyois redevable à son amitié, que je le voyois affligé de ma peine & chargé comme à regret de la triste commission qu'il acceptoit pour m'obliger. Quelques jours se passerent, pendant lesquels il n'eut encore à me rapporter que les signes ordinaires d'un amour qui se déguise en public, & que le remords ou la honte empêche de se satisfaire pleinement, dans le secret même d'un cabinet; car il étoit assidu à tous les postes dont je lui avois abandonné la clef. Enfin je crus remarquer un jour qu'il étoit plus rêveur & plus chagrin qu'il ne me l'avoit encore paru. Les regards qu'il me jettoit à la dérobée, pendant que votre présence & celle des autres l'empêchoit de me parler, furent un langage que je crus trop bien entendre. Je suis perdue, disois-je intérieurement! Ma rivale a triomphé; il l'a vue, il en gémit, il cherche quelques détours pour m'annoncer cette fatale nouvelle. Le désespoir étoit prêt de s'emparer de mon cœur, & je ne sais ce qui empêcha mes transports d'éclater. Tous les moments, jusqu'à l'heure ordinaire de l'explication, furent pour moi des siecles de douleur. Mais, loin de

lui voir l'empressement qu'il avoit toujours eu pour me prévenir, je me trouvai seule au jardin, qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis appeller. Il tarda encore à paroître. Mon impatience ne me permettant plus de garder aucune mesure, je le cherchai moi-même, & je m'apperçus qu'il s'efforçoit de m'éviter. Ce fût alors que ne me possédant plus, & succombant aux mouvements qui m'étouffoient le cœur, je m'arrêtai dans une salle, par la seule impossibilité de faire un pas plus loin. Je m'assis, croyant n'être observée de personne. Je me livrai aux larmes & à toutes les plaintes qu'un désespoir aussi amer que le mien pouvoit m'inspirer. Cependant il m'avoit suivie apparemment dans toutes mes démarches; car il parut après quelques moments, &, prévenant les reproches auxquels il devoit s'attendre, il me demanda pardon d'une lenteur dont le motif, me dit-il, étoit la répugnance qu'il avoit à s'acquitter désormais de ses promesses. Voulez-vous ma vie, continua-t-il ? Elle sera employée sans regret à vous prouver mon obéissance & mon zele : mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un silence éternel sur tout ce qui a fait jusqu'ici le sujet de nos entretiens. J'en ai trop dit. Je me suis engagé trop loin; &, pour mon repos autant que pour le vôtre, je dois fermer désormais la bouche & les yeux sur tout ce qui se passe dans cette maison. Non, ajouta-t-il, je ne me sens point capable de voir pousser si loin l'injustice & la cruauté.

Il ne me parut pas douteux que tous mes soupçons ne fussent vérifiés. Cependant la crainte qu'il ne s'obstinât à se taire, s'il me voyoit trop touchée du malheur qu'il me faisoit pressentir, me fit prendre un visage plus tranquille pour le presser de parler ouvertement. Vous ne m'aban-

donnerez pas, lui dis-je, après avoir commencé de si bonne grace à me servir. Je vois ce qui vous refroidit : vous craignez, ou de vous exposer au ressentiment de mon mari, ou de me causer trop de chagrin par quelque récit qui surpasse toutes les horreurs passées. Mais rassurez-vous contre la premiere de ces deux craintes par le serment que je fais de ne laisser rien échapper qui puisse vous commettre. Pour la seconde, comptez, ajoutai-je, que je n'ai pas le cœur si insensible au mépris, que je sois disposée à m'abymer plus long-temps dans le désespoir & dans les larmes, si je perds l'espérance de ramener un perfide, ou si j'apprends qu'il porte l'infidélité jusqu'au dernier outrage. Cette réponse parut le satisfaire doublement. Ne doutez pas, reprit-il, que je ne sois fort sensible à deux motifs, dont l'honneur & l'amitié me font une loi presqu'égale. L'honneur de M. Cléveland m'est cher; & je ne voudrois pas qu'il pût me reprocher de l'avoir exposé par une indiscrétion. Votre repos ne m'est pas moins précieux, & je ne me pardonnerois pas d'avoir contribué à vous rendre inutilement malheureuse. Mais, si vous continuez, ajouta-t-il, de me croire digne d'un peu d'estime & de confiance, je pense qu'en effet le seul parti qui vous reste est de chercher votre bonheur dans vous-même, ou du moins de ne le plus faire dépendre d'un mari ingrat, qui n'a même jamais rendu justice à vos sentiments.

Je l'écoutois avec une ardeur qui devoit lui rendre l'indifférence que j'affectois suspecte. Cependant l'ayant pressé avec de nouvelles instances de me révéler tout ce qui lui paroissoit assez puissant pour me donner la force de suivre son conseil : vous me l'ordonnez donc, me dit-il ? hé bien, vous allez connoître jusqu'où l'ingra-

titude & la dureté peuvent être portées par des hommes ; car l'indignation que j'en ai s'étend à tout mon sexe, & c'est rendre service en effet à une femme aimable & vertueuse que de la détromper sur les fausses vertus de tant d'hypocrites. Ce matin, continua-t-il, dans le temps que vous étiez livrée au sommeil, ou peut-être occupée à pleurer votre infortune, l'ardeur de vous servir me rendant attentif à tout ce qui se passoit dans la maison, j'ai vu votre rivale sortir de sa chambre dans un déshabillé si galant, que je me suis défié de ses intentions. M. Cléveland étoit déjà sorti de la vôtre à l'heure qu'il s'en est fait une habitude, & j'avois remarqué qu'au lieu d'aller à la Bibliotheque, il étoit descendu au jardin. Je n'ai pu douter que ce ne fût une partie concertée. J'ai pris un détour pour chercher une situation propre à les observer. Ils ont facilité mon dessein ; car Madame Lallin, après avoir suivi les pas de votre mari jusqu'à l'entrée du jardin, s'est engagée dans l'allée couverte qui regne à gauche au long du mur, & m'a laissé la liberté de gagner comme elle le bout du parterre en prenant l'autre allée. Je m'attendois à la voir entrer dans le bois ; mais, ayant passé quelque-temps sans l'appercevoir, j'ai compris qu'elle s'étoit arrêtée dans le cabinet qui est de ce côté-là, & je n'ai pas balancé à m'avancer à la faveur du treillage. Mon excuse étoit facile, s'ils m'avoient découvert. Je me suis placé proche d'une fenêtre assez favorablement pour tout voir & tout entendre. Dispensez-moi, ajouta-t-il, de la nécessité où vous me reduisez de vous percer le cœur. Je n'acheverai point un récit qui n'est propre qu'à mettre le comble à vos peines.

Ma curiosité ne faisant que s'enflammer, je le

pressai si vivement de finir, qu'il m'accorda cette triste satisfaction. J'acheverai, reprit-il, vous l'exigez, mais n'accusez que vous-même des nouvelles douleurs que je vais vous causer. J'ai vu ce que j'aurois refusé de croire sur tout autre témoignage que celui de mes yeux. Il me raconta là-dessus ce que j'ai honte de répéter ; des infamies, des horreurs, les plus lâches transports, hélas ! plus d'ardeur & de tendresse que je n'aurois osé prétendre, & que je n'avois jamais obtenu. Mais je passe à un cœur inconstant, reprit-il, je pardonne à un ingrat de se livrer à de nouvelles amours. C'est l'oubli de l'honneur & de la bonne foi qui m'épouvante. Et, continuant de m'accabler par d'horribles préparations, il me porta enfin dans la derniere partie de son discours le coup qui m'ôta l'espérance, & qui m'a rendue, depuis ce fatal moment, le jouet d'un aveugle désespoir. Vous n'êtes point mariée, me dit-il en me regardant d'un œil timide. Quel doute ! interrompis-je en rougissant, de quoi osez-vous me soupçonner ? Ne vous offensez point, repliqua-t-il aussi-tôt, je répete ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'est qu'une vaine cérémonie, parce que vous n'êtes liée que par la main d'un Prêtre Catholique, dont vous ne reconnoissez point la Religion, ni par conséquent l'autorité. Sur ce fondement, on a promis à Madame Lallin de le rompre, & d'en former un plus durable avec elle, aussi-tôt qu'on pourra secouer le joug de la bienséance. On s'est plaint de votre humeur mélancolique & de vos caprices. C'est la reconnoissance dont on se croyoit redevable à Milord Axminster qui vous a rendu l'épouse de M. Cléveland. Enfin, votre tendresse est incommode, votre présence importune, on continuera

de ſe voir au même cabinet, pour ſe conſoler du chagrin d'être à vous, en attendant qu'on puiſſe ſe délivrer tout-à-fait d'une chaîne ſi peſante, & pour jouir l'un de l'autre avec une liberté qu'on n'a pas à la Bibliotheque, où l'on appréhende à tous moments d'être ſurpris par M. Bridge, ou par vous-même.

J'arrêtai Gelin. C'eſt aſſez, lui dis-je en détournant la tête, comme ſi ma propre confuſion m'eût fait craindre ſes regards ; après ce que je viens d'entendre, je n'ai plus d'éclairciſſements à demander. Ma ruine eſt conſommée. Ma funeſte curioſité eſt remplie. Qu'il me mépriſe, qu'il me déteſte, qu'il ſe ſatisfaſſe. Il n'aura beſoin ni de violence ni d'artifice. Ma mort préviendra ſon impatience, & lui épargnera des calomnies & des parjures. Je ne ſuis point mariée. O Dieu ! m'écriai-je en ouvrant le paſſage à mes larmes ! N'as-tu pas été témoin de ſes ſerments ? Ton ſaint Nom n'eſt-il pas également reſpectable dans toutes les Religions qui reconnoiſſent ta puiſſance. O mon pere ! à qui m'avez-vous confiée ? à qui livriez-vous ma jeuneſſe & mon innocence ? Pere tendre & infortuné ! votre bonté vous aveugloit. C'eſt votre crédulité qui m'a perdue. Qu'avez-vous fait de votre fille ? Hélas ! plus heureux qu'elle, la mort vous rend inſenſible à ſa douleur & à ſa honte. Elle eſt reſtée ſeule avec le poids de vos malheurs & des ſiens. Quoi ! vous n'entendez pas ſes plaintes ? Votre cœur ne prend plus d'intérêt à ce qui vous étoit ſi cher ? Ah ! ſi la mort éteint les ſentiments, c'eſt un bonheur que j'envie, & je le demande au Ciel comme mon unique remede. Je m'épuiſai ainſi en exclamations douloureuſes que Gelin écouta long-temps ſans m'interrompre. Enfin, reprenant la parole pour

me consoler, il m'exhorta à punir, me dit-il, par mon indifférence, ceux qui m'offensoient par leur mépris. Il me représenta avec tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari, qu'il me mit en effet pendant quelques moments dans la disposition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur. Le mortel ressentiment qui m'agitoit me fit croire cette entreprise facile.

Ce fut apparemment pour fortifier ma résolution qu'il me proposa d'aller surprendre, dès le lendemain, les deux amants, au milieu de leurs plaisirs, & de leur faire connoître moi-même, ajouta-t-il, le parti que je prenois de les mépriser. Il n'ignoroit pas que j'étois peu capable d'une démarche si hardie. Aussi n'attendit-il point que j'eusse rejetté sa proposition pour convenir que l'exécution en étoit difficile, & pour m'en faire appercevoir tous les dangers. Mais il faut du moins, me dit-il, que vous vous assuriez de l'état de leurs amours par vos propres yeux. Il pourroit vous rester des doutes sur mon seul témoignage. Je vous conduirai demain au même lieu d'où je les ai observés, & dont vous aurez le même spectacle, si vous avez le courage de le supporter. Je ne lui marquai pas moins d'éloignement pour ce dernier parti, quelque facilité qu'il me fît voir à le suivre. Quelle autre preuve ai-je à desirer, lui dis-je, que le souvenir du passé, & la vue continuelle de ce qui se passe à mes yeux ? Je ne serois pas maîtresse de mes transports au spectacle odieux que vous m'offrez. Pourquoi voulez-vous que je m'expose à dévoiler ma honte, & que je redouble peut-être le triomphe de ma rivale, en lui faisant connoître que j'en suis informée, & que j'ai la

foiblesse d'y être trop sensible. Peut-être s'attendoit-il encore à ces difficultés ; mais, confessant qu'elles lui paroissoient fortes, il me pressa de me rendre du moins dans le cabinet qui faisoit face à celui du rendez-vous, pour observer tout ce que je pourrois découvrir à cette distance.

J'y consentis. Le reste de ce malheureux jour fut encore plus triste pour moi, par l'affreuse contrainte où je le passai. J'évitai l'entretien & les regards de mon mari, comme si j'eusse appréhendé qu'il n'eût découvert, au fond de mon cœur, les effets de sa trahison. Le soir, au lieu de me retirer avec lui, je fis naître des prétextes pour demeurer auprès de mon grand-pere ; &, sous l'ombre d'une légere incommodité qui le retenoit au lit depuis quelques jours, je passai toute la nuit dans son appartement. Jamais le repos ne m'avoit été si nécessaire ; cependant, j'eus les yeux ouverts dès le matin, & sans savoir précisément le motif qui me conduisoit, j'errai long-temps dans toutes les parties de la maison. Je rencontrai Gelin. Ecoutez, lui dis-je en le prévenant ; j'ai changé de dessein : je veux me placer contre cette fenêtre, d'où l'on peut voir tout ce qui se passe dans le cabinet. Il parut surpris ; mais, se remettant avec un peu de réflexion, il me rappella toutes les raisons que je lui avois opposées moi-même, & il les fortifia par de nouvelles difficultés. J'avois pensé d'abord, ajouta-t-il, que cette place pouvoit être occupée sans danger, je m'y exposai hier témérairement ; mais l'ayant examinée depuis, j'ai remarquai qu'il n'y a qu'un bonheur extrême, ou l'étrange sécurité des deux amants qui les aient empêchés de m'appercevoir. Vous n'y seriez pas un moment sans être apperçue. Eh ! qu'importe, repris-je, quelles mesures ai-je à

garder avec deux perfides ? N'eſt-il pas juſte que je les couvre de honte ? C'eſt ma réſolution. Je veux que leur infamie éclate. Comme l'ardeur de ces inſtances ne venoit que de mon agitation, il n'eut pas de peine à me faire rentrer dans ſes idées, ſur-tout lorſque, me repréſentant que j'allois l'expoſer au reproche d'avoir ſemé la diſſention dans ma famille, il m'eut menacé d'interrompre ſes ſervices, ſi je refuſois d'avoir pour lui quelques ménagements.

Nous ne tardâmes point à gagner le cabinet. Il étoit environ ſept heures, c'eſt-à-dire, à-peu-près le temps auquel mon mari retournoit à ſes livres. Nous avions pris notre chemin avec beaucoup de précautions, par une des allées couvertes. En entrant dans le cabinet, Gelin me dit qu'il n'oſoit y demeurer avec moi, non-ſeulement par le reſpect dont il vouloit que ſon zele fût toujours accompagné, mais par la crainte de nous expoſer nous-mêmes aux ſoupçons de la médiſance, dans le temps que nous avions les yeux ſi attentifs ſur la conduite d'autrui. J'approuvai ce ſentiment, & je me contentai de lui demander quelques explications qui pouvoient ſervir à mes eſpérances. Les deux cabinets étant aux deux angles du parterre, on pouvoit appercevoir de l'un par l'allée de communication, tout ce qui entroit dans l'autre ; & je ne doutai point que, malgré la largeur du jardin, je ne puſſe diſtinguer parfaitement mon infidele. Gelin me quitta ; mais à peine étoit-il ſorti, que, revenant ſur ſes pas, il me témoigna un nouveau ſcrupule. Dans le trouble où vous êtes, me dit-il, j'appréhende quelque tranſport qui vous ſeroit peut-être auſſi pernicieux qu'à moi. Vos reſſentiments ſont juſtes, mais la prudence vous oblige de les diſſimuler. Permettez,

tez, ajouta-t-il, que je vous enferme ici seulement pour une heure, & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'opposai point à son dessein, l'impatience & la crainte m'ôtoient déja la respiration, & je le vis emporter la clef sans lui dire un seul mot.

Etant seule, je me tins le visage collé plus d'un quart-d'heure sur la fenêtre, du côté du cabinet. J'accoutumois mes yeux à tous les objets qui étoient au bout de l'allée, & aux environs de la porte, pour disposer mon imagination à ne rien confondre. Enfin, j'apperçus mon mari; il étoit en robe-de-chambre, il avoit un mouchoir à la main, dont il se couvroit la bouche. Son air étoit inquiet, du moins si j'en pouvois juger par sa démarche; car il tourna deux fois la tête, &, lorsqu'il fut proche du cabinet, il acheva les quatre pas qui lui restoient à faire avec beaucoup de précipitation. De quels mouvements n'étois-je point agitée! Je m'attendois de voir paroître aussi-tôt ma rivale. Elle ne parut point, mon cœur en fut soulagé quelques moments. Je me flattai que leurs mesures étoient rompues par quelque événement que la bonté du Ciel pourroit faire tourner en ma faveur. Je conjurai toutes les Puissances céleste de confirmer cette augure. Je soupirai d'espérance, & je trouvai de la douceur dans une si foible ressource. Mais une autre pensée fit évanouir tout-d'un-coup cette chimere. Hélas! je la crois éloignée, me dis-je, à moi-même, j'ose me flatter qu'elle ne paroîtra point; mais qui m'assure qu'elle n'étoit point la premiere au rendez-vous, & qu'elle ne fût pas descendue au jardin lorsque j'y suis entrée? N'en ai-je pas dû juger par l'ardeur avec laquelle mon mari s'est élancé dans le cabinet? Ah! je ne m'abuse point. Ils y sont

ensemble. Elle est dans ses bras, ils s'enivrent de délices, ils insultent à mon désespoir. O Dieu! vous ne les punissez pas. Dans le transport qui s'empara de tous mes sens, ce fut un bonheur en effet que Gelin eut pris la clef à son départ. Peut-être ma foiblesse ne m'auroit-elle pas permis de faire deux pas sans perdre la connoissance & même la vie; mais je serois sortie du cabinet, j'aurois poussé des cris lorsque les forces m'auroient abandonnée pour marcher, & j'aurois porté la terreur & la honte au milieu de leurs criminels plaisirs.

Je passai dans cette déplorable situation tout le temps qu'ils demeurerent ensemble; car, de quelque maniere que je doive interpréter aujourd'hui leurs rendez-vous, il est certain que je n'ai pas été trompée par des fantômes, & que je les vis sortir avec des marques extraordinaires de joie & de bonne intelligence. Mon mari portoit la robe-de-chambre que je lui avois vue deux jours auparavant. Elle avoit le bras appuyé sur le sien; &, quoique je ne pusse la distinguer si aisément, parce qu'elle marchoit entre le mur & lui, il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de passer une demi-heure à l'écart, & qu'il caressoit encore avec tous les empressements d'amour, ne pouvoit être que ma rivale. Aussi la nouvelle agitation que je ressentis à cette vue, me fit-elle tomber évanouie sans aucun reste de sentiment.

Ma sœur, qui avoit écouté tout ce récit avec un profond silence, ne put entendre ces dernieres circonstances sans jetter un cri qui obligea Fanny de s'interrompre. Arrêtez, chere Fanny, lui dit-elle avec saisissement, écoutez-moi. Ah! ma Sœur, plaignez plus que jamais vos disgraces, ou plutôt bénissez le Ciel, car je ne puis décider

si c'est de la douleur ou de la joie que vous devez ressentir. Mais, ô malignité détestable! ô perfide Gelin! Ciel! des hommes si méchants sont-ils l'ouvrage de tes mains? Ecoutez-moi, continua-t-elle, malheureuse victime de l'amour & de la jalousie, apprenez que, si toutes les causes de vos peines, & celles de toutes les injustices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier récit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les siens. Jugez de tout ce qui vous reste à dire, par ce que j'ai moi-même à vous raconter. Ce rendez-vous mystérieux de votre mari & de Madame Lallin, ces horreurs, ces infamies, ces projets de séparation, & tout ce noir commerce dont les images vous troublent encore l'esprit, sont autant d'inventions d'un scélérat qui s'est joué de votre tendresse & de votre crédulité. Vous m'apprendrez sans doute à quoi des impostures si affreuses ont abouti. Hélas! plût au Ciel que les effets n'en fussent pas plus réels que les causes! Mais voici le témoignage que je me hâte de vous rendre, en attendant ceux que je vous prépare encore. Elle lui apprit ensuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour madame Lallin & pour moi dans le cabinet du Jardin, & que la robe dont Gelin lui avoit paru couvert, étoit en effet une des miennes qu'il portoit ce jour-là. Je me rapelle en un moment, poursuivit-elle, des circonstances auxquelles je n'aurois jamais cru le moindre rapport avec votre histoire. En les comparant avec celle de votre récit, je trouve que ce fut trois jours avant l'aventure du jardin, que Gelin vint me demander sous quelque prétexte une des robes de mon Mari ou de celles du vôtre. Les siennes, si je ne me trompe, avoient be-

ſoin de quelque réparation. Je lui en fis porter une de M. Cléveland, parce qu'elle convenoit mieux à ſa taille. La chaleur incommode de la ſaiſon, & quelques raiſons de ſanté m'obligeoient dans le même-temps de me lever à la pointe du jour, & d'aller prendre la fraîcheur du bois. Je revenois enſuite au cabinet, où je me repoſois en faiſant quelque lecture. Il ne faut pas douter que Gelin n'eût fait toutes ces obſervations, & qu'il n'eût formé là-deſſus ſon damnable artifice. En effet, je fus fort étonnée de le voir entrer dans le cabinet, tandis que j'étois à lire. Il contrefit lui-même de la ſurpriſe en m'appercevant, & je me ſouviens qu'il affecta, comme vous dites, d'entrer d'un air peu meſuré, pour me faire croire apparemment qu'il ne s'attendoit point de m'y trouver. Je n'ai pas oublié non plus qu'il avoit la robe de mon frere, & qu'il tenoit ſon mouchoir à ſa main. Il me dit quelque choſe de civil ſur la hardieſſe qu'il avoit de m'interrompre; &, ne manquant jamais de matieres pour engager la converſation, il trouva inſenſiblement le moyen de m'arrêter près d'une demi-heure. Enfin, je fis réflexion qu'il ne me convenoit point d'être ſi long-temps ſeule avec lui. Je lui propoſai de nous retirer, il badina ſur mes ſcrupules, &, m'ayant offert la main, il me conduiſit à mon appartement avec des galanteries affectées, & placé comme vous venez de le repréſenter. Il me quitta auſſitôt, en me diſant qu'il alloit prendre un habit plus décent.

Une explication ſi nette & ſi préciſe produiſit des effets ſurprenants ſur mon épouſe. Après l'avoir entendue avec une attention qui ne lui laiſſoit pas un moment ponr reſpirer, elle baiſſa la tête ſur les genoux de ma ſœur avec le même ſilence, &, tenant ſon viſage collé ſur ſes mains

qu'elle mouilloit de ses larmes, elle demeura long-temps dans cette posture, sans faire entendre autre chose que des soupirs. Ma sœur, qui n'osoit encore interpréter ces apparences de douleur, lui demanda, si elle trouvoit quelque difficulté dans son récit, ou quelque chose de douteux dans son témoignage. Ah ! répondit-elle, pourquoi soupçonnerois-je une sœur que j'aime, & qui m'a toujours aimée ? Comment trouverois-je de l'obscurité dans des circonstances qui ne parlent que trop clairement contre moi ? Il est vrai, continua-t-elle, qu'avec tout le penchant que j'avois à vous croire, j'étois arrêtée malgré moi par le nœud fatal que vous venez d'expliquer. Hélas ! pouvois-je en démentir mes yeux ? Pouvois-je penser que la jalousie eût altéré jusqu'à mes sens, & changé pour moi l'ordre de la nature ? Ah ! je respire enfin. Quel service vous m'avez rendu ! Plus j'envisage à présent les suites d'un transport insensé, plus mes lumieres redoublent avec ma douleur & ma confusion. Mais qu'ai-je fait, ajouta-t-elle ? quelle espérance que Clévéland me pardonne, & qu'il oublie jamais mes injustices ? A quels tourments ne l'ai-je pas peut-être exposé ? Mais hélas ! il est impossible qu'ils aient surpassé les miens. Etes-vous sûre, reprit-elle, qu'il ait souffert quelque chose de mon absence, & que tout le reste s'accorde avec le témoignage que vous me rendez ? Vous me faites tant de questions ensemble, lui dit ma sœur, qu'il m'est impossible de vous satisfaire tout-à-la-fois. Mais revenons plutôt à notre narration, & comptez que toutes vos alarmes doivent finir, si c'est de notre tendresse que vous avez douté.

Que vous me consolez ! répondit-elle, &, se rappellant l'endroit de son discours où ma sœur l'avoit interrompue, elle le continua ainsi. Mon

évanouiſſement dura juſqu'au retour de mon perfide Confident, qui fut ſans doute fort ſurpris de me trouver étendue au milieu du cabinet. Cependant le bruit qu'il fit en ouvrant la porte, & l'air qui vint me frapper le viſage, ayant ſervi à rappeller mes eſprits, il n'eut point d'autre embarras que celui de me tendre la main pour me relever. Il me témoigna un égal regret, & du ſpectacle que j'avois eu, & de l'impreſſion trop évidente qu'il lui paroiſſoit faire ſur moi. C'étoit néanmoins, me dit-il, un remede qu'il avoit cru néceſſaire, & ſans lequel j'étois peut-être condamnée à traîner languiſſamment le reſte de mes jours, miſérablement partagée entre les ſoupçons, les craintes & les autres tourments de l'inquiétude. Il ne doutoit point, ajouta-t-il, qu'un ſi noir exemple d'inconſtance & d'infidélité ne me fît prendre le ſeul parti qui convenoit à une femme d'eſprit & d'honneur; &, trop heureux de m'avoir prouvé ſon attachement par un ſervice ſi eſſentiel, il me promettoit d'exécuter aveuglément toutes mes réſolutions.

J'étois tellement poſſédée de mes funeſtes imaginations, que je crus devoir des remerciments à ce monſtre. Je les fis tels qu'une reconnoiſſance ſi mal conçue pouvoit me les inſpirer dans le déſordre & la foibleſſe où j'étois; &, ſans m'expliquer ſur des réſolutions qui étoient encore fort obſcures pour moi-même, je le priai de me remettre, non dans l'appartement de mon mari, où rien n'auroit été capable de me faire rentrer, mais dans celui qui étoit le plus voiſin du vôtre. Je vous fis prier auſſi-tôt d'y venir, & vous eûtes pour moi cette complaiſance: je vous confeſſai que j'étois dangereuſement malade; que la crainte d'être incommode à mon mari, me faiſoit prendre un autre lit que le ſien; & que, n'eſpérant

sortir de celui où j'allois entrer que pour être portée au tombeau, je n'avois rien de si cher à desirer que votre présence & vos consolations. Ce langage parut vous causer autant d'étonnement que de douleur. Vous vous efforçâtes de me faire prendre d'autres idées de mon mal, & je remarquai aisément dans vos discours & dans vos regards que, si vous n'en connoissiez pas la véritable source, vous ne le regardiez pas non plus comme une infirmité ordinaire. Mais j'étois résolue de dévorer éternellement mes peines; &, si je n'avois pas assez de force pour les vaincre, d'y succomber du moins sans faire éclater ma honte.

L'ardeur avec laquelle je vis accourir M. Cléveland à la premiere nouvelle de ma maladie, ne me parut qu'un nouvel artifice, & toutes ses caresses autant de trahisons. Je le repoussai même, comme si mon abattement ne m'eût fait desirer que la solitude & le repos, & je me fis un effort pour lui représenter avec douceur, que les approches de la mort n'étoient pas faites pour la tendresse. Il parut fort sensible à ce disours; mais je ne répondis à ses plaintes que par des soupirs. Pour madame Lallin, qui s'empressa aussi de me rendre des services & des soins, je lui déclarai honnêtement, & que la vue de tant de spectateurs m'étoit importune, & que j'avois besoin de tranquillité & de silence. Aussi, soit fierté, soit complaisance, elle me délivra du chagrin de la voir trop souvent. Je ne voyois volontiers que vous & mon frere; vous fûtes tous deux ma plus fidelle & ma plus douce compagnie. Les assiduités de Gelin même m'auroient déplu, & je le pressai plusieurs fois de suivre moins son zele que la bienséance, qui ne lui permettoit point d'être sans cesse auprès de mon lit, comme il

sembloit le souhaiter. Ce n'est pas que j'eusse la moindre défiance de l'indigne passion qu'il avoit déja conçue pour moi, & dont la connoissance, que je ne dois que depuis deux jours à la bonté de Madame, a commencé dès le premier moment à me faire ouvrir les yeux sur mon malheur & sur ses crimes. Mais, quelque prix que mon aveuglement me fît attacher au service qu'il m'avoit rendu, je ne pouvois voir sans frémir celui qui m'avoit fait sentir toute ma misere, en me découvrant de si noires circonstances. Sa présence rapprochoit de mon imagination tous les détails qu'il m'avoit racontés. En le voyant, je croyois voir tous mes malheurs à la fois. Ainsi, quoique je le regardasse sur le pied d'un homme à qui je devois de la reconnoissance, & qui pouvoit encore m'être utile, je ne sentois pas même pour lui le penchant de l'amitié, & je l'écoutois plus par intérêt que par inclination.

Avec quelque précaution que j'expliquasse les soins & les discours passionnés de mon mari, je ne laissois pas de lui remarquer dans plusieurs occasions un air de sincérité que je ne le croyois pas capable de contrefaire. La constance avec laquelle il passoit auprès de moi les jours & les nuits, étoit un autre sujet d'embarras, car il falloit, pour demeurer assiduement dans ma chambre, qu'il se privât de la satisfaction de voir madame Lallin. C'étoit du moins une violence qu'il paroissoit se faire en ma faveur, & ce sacrifice me disposoit quelquefois à croire qu'il conservoit encore pour moi un reste d'affection que le triste état où j'étois réduite avoit pu réveiller. Pourquoi ne me serois-je pas flattée de le ramener tout-à-fait par ma douceur, par ma tristesse & ma soumission ? Mon cœur se repaissoit quelquefois de cette espérance. Mais Gelin, qui sembloit deviner

toutes mes pensées, ou qui avoit l'adresse de me les faire expliquer, ne manquoit pas d'étouffer aussi-tôt ces mouvements favorables par quelque nouvelle imposture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez-vous accordé pendant mon sommeil, une faveur prise à la dérobée, un mot qu'il avoit entendu, & qui marquoit, ou l'ennui qu'on avoit auprès de moi, ou l'impatience avec laquelle on souhaitoit la fin de cette contrainte. J'avois honte, après l'avoir écouté un moment, de m'être laissée tenter par le moindre desir, ou par le moindre espoir.

Cependant, je dois confesser que c'est à cette complaisance, dont mon mari ne se relâcha point pendant cinq ou six semaines, que je fus redevable de mon rétablissement. Malgré ma douleur, & souvent malgré mon imagination, je ne pouvois me croire tout-à-fait malheureuse, lorsque je le voyois attentif à tous mes besoins, sensible en apparence à mes moindres inégalités, & prompt à m'offrir toutes sortes de secours. Il me procura divers amusements, qui servirent encore à me distraire un peu le cœur & l'esprit, quoique Gelin s'efforçât, avec sa malignité ordinaire, de me les faire regarder comme autant de voiles qu'on employoit pour me tromper.

Enfin, ma santé s'étant rétablie, je vécus quelque-temps, sinon avec plus de douceur, du moins avec plus de constance, parce que je m'étois accoutumée sur la fin de ma maladie à me contenter des marques extérieures de civilité & d'estime qu'un honnête homme ne sauroit refuser à une femme sans reproche. D'ailleurs Gelin, qui vouloit sans doute ménager ma vie, ou qui craignoit peut-être que je ne découvrisse son imposture à la longue, m'avertit que les rendez-vous du cabinet étoient interrompus, & qu'on ne se

voyoit plus qu'avec beaucoup de ménagement. Il affecta même de me répéter qu'il admiroit la retenue des deux amants, & qu'avec un fond de tendresse qui étoit toujours le même, ils gardassent si bien les dehors, qu'ils ne fissent naître de défiance à personne. Je m'imagine qu'espérant d'éteindre peu-à-peu l'amour dans mon cœur, il croyoit avoir assez fait en me persuadant de l'infidélité habituelle de mon mari, & que, dans les vues qu'il avoit peut-être déja pour l'avenir, il se promettoit d'achever dans un autre temps ce qu'il avoit si heureusement commencé. Il est vrai aussi que, faisant réflexion sur le passé auquel je ne voyois plus de remede, & n'attendant le retour d'un cœur égaré que de la persévérance de ma soumission & de ma tendresse, je ne recevois plus ses avis & ses confidences avec la même ardeur, & j'évitois même fort souvent des entretiens dont le seul fruit étoit d'irriter mes peines.

Vous n'avez pas oublié que Cléveland entreprit un long voyage pour les intérêts de mon grand-pere, ou plutôt pour les nôtres, puisque nous en recueillîmes tout l'avantage par l'immense succession que sa mort nous laissa bientôt. Je menai dans cet intervalle une vie d'autant plus tranquille, que la présence de ma rivale me répondoit de la fidélité de mon mari. Je ne m'occupai pendant son absence, qu'à chercher les moyens de regagner sa tendresse à son retour. Il revint, & la vivacité de ses caresses, me fit espérer que je n'aurois pas besoin d'art pour lui plaire. Gelin, qui m'avoit promis d'observer ses premieres démarches, me félicita lui-même de l'empire que je reprenois, disoit-il, sur le cœur d'un infidele. Mais c'étoit une nouvelle trahison; car je vois clairement que le perfide ne cherchoit

qu'à confirmer son propre empire sur ma crédulité & ma confiance. Dès le lendemain il m'aborda d'un air triste, & plaignant mon sort, il me dit avec un soupir que mon triomphe avoit été court; que, si j'avois reçu les premieres caresses, ma rivale avoit eu les faveurs secretes; que mon mari sortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort long-temps; qu'avec toute son adresse & ses efforts il n'avoit pu les entendre, mais que, dans l'indignation qu'il en ressentoit, son dessein étoit de les surprendre lui-même une autre fois, & de les couvrir de honte.

L'impression d'espérance & de joie qui me restoit encore, ne put résister à cette triste déclaration. Ma premiere ressource fut les larmes. Mais de quel usage pouvoient-elles être pour toucher un cœur endurci? Hélas! loin d'y avoir recours, je me cachois ordinairement pour en répandre. Cependant, en réfléchissant sur un malheur qui me paroissoit sans exemple, il me vint à l'esprit que Cléveland, dont je n'avois jamais reconnu que le caractere fût porté à la perfidie, pouvoit aimer madame Lallin & moi peut-être tout-à-la fois. Il me sembloit incroyable qu'un mari, qui m'avoit accablé la veille des témoignages de la plus vive tendresse, eût pu porter si loin la dissimulation, s'il n'avoit eu pour moi que du mépris, & s'il n'avoit eu de l'amour que pour ma rivale. Cette pensée diminua quelque chose de l'amertume de mes sentimens. Il m'aime, disois-je, puis-je m'y tromper après une si longue expérience de sa conduite & de son caractere? Mais une femme sans honneur a trouvé l'art de le séduire. Elle m'a dérobé depuis long-temps une partie de son affection. Hé bien, c'est un cœur à disputer. Voyons qui de madame Lallin ou de moi dépossédera la rivale. Je communiquai cette

résolution à Gelin. Il marqua de l'admiration pour ma bonté. Mais vous vous faites illusion, me dit-il, si vous croyez que le partage soit égal, & qu'un homme puisse tenir la balance si juste entre le devoir & une passion déréglée. Essayez néanmoins, ajouta-t-il, & faites voir jusqu'où une femme vertueuse peut quelquefois s'abaisser par grandeur d'ame. Il me promit même de contribuer par ses soins à ma victoire.

Si vous me demandez quelles armes j'avois dessein d'employer, hélas! ma sœur, ne savez-vous pas qu'un cœur plein de sa tendresse présume tout de l'ardeur de ses sentiments? J'aurois fait comprendre à mon mari qu'il se trompoit malheureusement dans l'objet de ses desirs; que, s'il étoit sensible au plaisir d'être aimé, j'étois la seule femme au monde qui fût capable de rassasier son cœur par les transports du mien: je le connoissois, je l'aurois forcé de confesser qu'il ne trouvoit dans ma rivale, ni la constance de mes attentions, ni l'ardeur de mes soins, ni mes délicatesses, ni mes tendres alarmes; & mes inquiétudes passionnées enfin laissant à d'autres les ressources de l'esprit & de l'artifice, j'aurois tout attendu de la force d'une passion que mes douleurs mêmes ne faisoient qu'irriter. Ces détails vous intéressent peu. Quel besoin en effet de vous rappeller les égarements d'un temps d'ivresse & de délire? Mais je ne sais comment je trouve encore de la douceur dans ces bizarres témoignages de ma fidélité & de ma tendresse. D'ailleurs, je veux vous faire observer par quel enchaînement mon erreur m'a conduite jusqu'au fond du précipice.

Le temps n'en étoit guere éloigné. Gelin, avec une adresse à laquelle je ne puis donner de nom assez horrible, dès que je dois la regarder comme une imposture, ne fut pas deux

jours à détruire mes nouvelles résolutions ; &, soit que le hazard lui présentât les occasions qu'il cherchoit, soit que sa malignité se fit une étude continuelle de les faire naître, il ne se passa presque rien jusqu'à la mort de mon grand-pere, qui ne servît comme d'instrument au succès de ses malheureux desseins. Un jeune homme de l'Isle prit de l'inclination pour madame Lallin, & lui offrit sa main avec une fortune considérable. Elle rejetta ses offres. Tout le monde la pressa de se rendre, & vous devez vous souvenir des efforts que vous fîtes vous-même pour lui faire goûter un parti qui étoit fort au-dessus de son mérite : mon mari fut le seul qui ne lui fit point d'instances ; &, lorsqu'elle parut absolument résolue de préférer l'étude & le repos, comme elle le disoit avec affectation, à toute autre sorte d'avantage & d'établissements, il la félicita publiquement de ce choix, avec des marques de satisfaction si ouvertes, que Gelin n'eut pas besoin de me les faire remarquer. Il est vrai que, pendant le cours de cette affaire, il n'avoit pas manqué de réveiller mon attention sur leurs moindres mouvements. Il m'avoit fait observer entr'eux un redoublement de mystere & plus d'ardeur que jamais à se chercher & à s'entretenir. L'air distrait & rêveur que Cléveland rapportoit quelquefois de l'étude, il me le faisoit prendre pour l'effet de son inquiétude & de sa crainte. Il me le représentoit uniquement rempli de la perte qui le menaçoit, ou occupé à retenir un cœur qu'il croyoit prêt à lui échapper ; de sorte que, de quelque maniere que cette intrigue pût finir, j'étois disposée à l'expliquer dans le sens le plus funeste à mon repos. Mais l'aversion que ma rivale fit éclater pour le mariage, dans une situation où son bonheur & sa fortune l'obli-

geoient également de le souhaiter, ou lui faisoient du moins comme une loi d'y consentir, étoit effectivement ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Il me parut si manifeste que le projet de mon mari étoit de se la réserver, que j'épargnai la peine à Gelin de faire tourner mes réflexions de ce côté-là. J'allai au-devant de ses inspirations; & lui, qui s'étoit sans doute apperçu que cette chimere étoit le plus puissant de ses artifices, s'attacha entiérement à redoubler mes terreurs, & à triompher de ma crédulité par cette voie.

Je passe sur mille circonstances, qui vous fatigueroient sans vous éclaircir davantage. Mais lorsqu'après la mort de mon grand-pere, le dessein fut pris de retourner en Europe, Gelin, qui ne laissoit plus passer un jour sans m'empoisonner de quelque nouveau conseil, me proposa de sonder moi-même les dispositions de mon mari par quelque épreuve innocente; &, ne me trouvant que trop d'ardeur pour ce qui pouvoit me délivrer d'un doute insupportable, il me suggéra non-seulement ce que son zele, disoit-il, lui faisoit imaginer pour m'éclaircir, mais jusqu'aux termes dans lesquels je devois m'expliquer. Il falloit, pour s'engager avec tant de hardiesse, qu'il eût déja pressenti Cléveland sur la démarche qu'il me proposoit. C'étoit de le faire souvenir que notre mariage s'étant fait sans aucune formalité civile, parce que nous n'avions eu ni intérêts ni droits à régler, nous ne devions pas quitter l'Amérique sans prendre du moins une attestation du Prêtre qui avoit fait la cérémonie. Pressez-le instamment, me dit-il, de vous accorder une satisfaction si juste. Ne vous rendez point à ses premieres objections. Comme il est impossible qu'il écoute volontiers votre demande, s'il est résolu de vous sacri-

fier quelque jour à votre rivale, vous connoîtrez ses intentions par sa réponse, & vous examinerez, ajouta-t-il négligemment, si l'intérêt de votre honneur & de votre repos vous permet de le suivre en Europe, pour y souffrir une insulte éclatante, & pour servir au triomphe d'une femme que vous devez haïr, ou s'il ne demande pas plutôt que vous passiez le reste de votre vie dans cette Isle, avec la certitude que vous avez d'y être aimée & honorée de tout le monde.

Ce dernier trait, placé sans affectation, fut la plus pernicieuse partie de son conseil. Je n'y répondis point, mais il demeura au fond de mon cœur, & il m'engagea bientôt dans des délibérations qui ne m'étoient point encore entrées dans l'esprit. Cependant la proposition de sonder mon mari m'ayant paru facile & naturelle, j'en cherchai l'occasion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec plus d'embarras que je ne devois en avoir, après y avoir prévu si peu de difficulté. J'étois tremblante, & je m'étonne qu'il ne s'apperçût point de mon émotion. Enfin, m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit d'un air riant, que je me troublois d'un soin fort inutile; que ni lui ni moi n'étant catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un Prêtre Espagnol ne pourroit être d'aucune utilité; que, s'il manquoit quelque chose à notre mariage, tous les défauts seroient aisément réparés en Angleterre, & qu'il me conseilloit de m'occuper uniquement de notre voyage, pour ne pas le retarder par mille difficultés qui troublent toujours les femmes à l'heure d'un départ. Il me quitta sous divers prétextes qui pouvoient être

finceres dans l'accablement de foins où il étoit, mais que je pris pour les artifices d'un homme coupable qui cherche à fe tirer d'embarras. J'aurois pu l'arrêter malgré lui, & redoubler ma demande avec de nouvelles inftances. Quel fruit en aurois-je efpéré? Je demeurai confondue de fa réponfe, &, ne la trouvant que trop conforme à mes idées, je la regardai comme ma derniere fentence. Il partira feul, m'écriai-je en voyant Gelin, qui fe préfenta auffi-tôt pour favoir mes réfolutions; j'irois au fond de l'Amérique, je retournerois dans les plus affreux deferts que j'aie parcourus pour y vivre feule, trifte, abandonnée, fans efpoir & fans confolation, plutôt que de partir pour le fuivre. Croit-il donc, repris-je en pleurant amérement, que la patience & la bonté n'aient pas leurs bornes, & le barbare fe figurera-t-il qu'il ait le droit d'outrager une femme, parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendreffe & de foumiffion? Gelin ne fit plus difficulté de louer ouvertement le parti auquel je paroiffois m'arrêter. Il me preffa même, au nom de mon honneur, de ne pas m'expofer à des humiliations qu'il croyoit inévitables pour moi dans tout autre lieu du monde que l'Ifle de Cube. Ici, me dit-il, la mémoire de votre grand-pere vous affure du refpect & de l'affection de tous les habitants. Vous y oublierez l'infidélité de votre mari, l'Europe & toutes vos douleurs. Comme il lui étoit indifférent, me dit-il encore, en quel endroit du monde il fixât fa demeure, il m'offroit de s'arrêter auffi à la Havana, pour continuer de me rendre les devoirs d'une fidelle amitié. Je lui marquai de la reconnoiffance, mais fans accepter fon offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me propofa, pour me dérober à mon mari.

Quelques jours avant celui du départ, il devoit me conduire dans une isle voisine chez une Dame de ses amies, à laquelle il me confessa qu'il avoit communiqué une partie de mes peines pour la disposer à m'accorder un asyle, si cette ressource me devenoit nécessaire. Vous y serez, me dit-il, dans une sûreté parfaite, & vous devez peu craindre d'ailleurs qu'un mari qui ne pense qu'à vous éloigner, vous cause de l'inquiétude par des recherches trop longues & trop ardentes. Ce plan me sembla facile. Si je ne m'engageai point encore à la fuite par une promesse absolue, j'avouai du moins à mon séducteur que c'étoit le seul parti qui convînt à mon infortune, & je suis persuadée que dès ce moment il se crut certain de sa victoire.

Cependant, par l'effet ordinaire de mes irrésolutions, cette idée fit place ensuite à des réflexions plus modérées. Je me souvins que ma rivale avoit toujours marqué de l'aversion pour l'Angleterre, & Cléveland, au contraire, ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de se revoir à Londres. Je me flattai que, lorsqu'il seroit temps de s'expliquer d'une maniere ferme sur le choix de l'un ou l'autre pays, cette opposition de goût pourroit faire naître entr'eux quelque refroidissement. Foible sujet d'espérance! mais qui étant le seul auquel j'étois réduite, eut encore la force de me faire rejetter toutes les persuasions de Gelin, & de me déterminer à suivre le cours de ma misérable fortune, jusqu'au dernier instant du moins où ma raison & l'honneur me permettroient de m'aveugler. Nous partîmes, au mortel regret de mon séducteur, qui me reprocha avec amertume l'imprudence qui me faisoit courir à ma perte, ou plutôt qui, bien loin de la craindre, s'affligeoit que l'assistance du Ciel

me la fît éviter. Car c'eſt à ce moment, ma ſœur, que mes yeux s'ouvrent mieux que jamais, & que je conçois tout le plan de ſa malignité. En me rappellant ſes regrets & même ſes larmes, je ne doute plus que ſa premiere vue n'eût été de me retenir en Amérique, & que ce ne fût le dépit de l'avoir manquée qui lui arrachoit ces témoignages de douleur. Hélas! je les prenois pour l'effet du zele qui l'attachoit à mes intérêts. Grand Dieu! que je vous dois de reconnoiſſance! Par quel miracle m'avez-vous ſauvée? Je ſerois donc au pouvoir d'un perfide, & ſans eſpérance de revoir tout ce que j'ai de cher au monde! Ah! ma ſœur, éloignons un ſouvenir qui eſt capable de troubler mes ſens & ma raiſon.

Mais c'eſt pour en rappeller d'autres que je ne pourrai ſupporter avec moins de trouble & d'horreur. Vous m'attendez ſans doute à ce terrible endroit de ma narration. Votre impatience vous a fait écouter avec ennui tout ce qui a retardé le dénouement auquel je ſuis parvenue. Hélas! vous allez l'entendre. Je ne vous préviendrai point par des juſtifications & des excuſes. L'innocence de mon cœur eſt aſſez prouvée par ſes propres peines & par les effets mêmes de ſon déſeſpoir. O Ciel! faut-il que je t'atteſte, & ne prendras-tu pas ſoin toi-même de diſpoſer l'eſprit de ma ſœur à me croire? Je ſens à combiens d'interprétations funeſtes mon aveugle réſolution m'a expoſée. A meſure que les traces du paſſé renaiſſent dans ma mémoire, je vois, ma chere ſœur, que chaque pas qui me reſte à vous décrire, eſt une affreuſe chûte, chaque circonſtance un crime, & que tout parle hautement contre moi. Dieux! où eſt Cléveland? Ne m'écoute-t-il pas? Oſerai-je ſoutenir

ſa préſence & les reproches que je lis déjà dans ſes yeux ? Mais je me jette dans ſon ſein à bras ouverts. Qu'il ſe venge, qu'il me puniſſe, je ne réſiſte à rien, s'il me rend ſon cœur. Ma droiture fait ma confiance, & je ſens qu'elle eſt du moins égale à ma honte. Achevez donc de m'écouter, & voyez, dans le récit du plus horrible de tous les malheurs, ſi vous y reconnoiſſez une femme coupable.

Des raiſons, que vous n'avez pas oubliées, nous ayant fait prendre notre route par l'iſle de Sainte-Hélene, le monſtre que l'enfer avoit choiſi pour me perdre, eut encore le temps de renouveller ſes impoſtures, & de me préparer l'eſprit par degrés pour quelqu'occaſion qu'il eſpéroit apparemment de faire renaître dans un ſi long voyage. Je lui avois confié l'eſpérance où j'étois que Madame Lallin ne conſentiroit pas volontiers à paſſer en Angleterre. Il avoit ſenti ſans doute la foibleſſe de cette imagination ; mais pendant tout le temps que nous fûmes en mer, il affecta d'en paroître plus perſuadé que moi, & il me félicitoit quelquefois d'avance du changement que cet incident pourroit mettre dans ma ſituation. Je ne puis attribuer cette conduite qu'à la penſée où il étoit peut-être qu'en fortifiant mon erreur, il augmentoit le chagrin que je ne pouvois manquer de reſſentir au moment que je ſerois détrompée, & que, dans le premier feu de mon reſſentiment, il en auroit plus de facilité à me faire ſuivre toutes ſes impreſſions. En effet, nous ne fûmes pas plutôt à Saint-Hélene, qu'il me tint un langage tout différent. Il ne ſe contenta pas même de m'aſſurer en particulier que la réſolution de Madame Lallin étoit de ſurmonter toutes ſes averſions, pour ſuivre conſtamment la fortune de mon mari, il eut encore l'a-

dresse de les engager tous deux dans une explication qui se fit en ma présence, & dont ma jalousie interpréta tous les termes. Ce fut pour moi autant de blessures mortelles, que rien n'étoit plus capable de fermer.

Le vaisseau François arriva le même jour. Nous fîmes d'abord quelque liaison avec le Capitaine & son épouse, qui étoient deux personnes de naissance & d'honneur. Dès la premiere promenade que je fis sur le port, Gelin me montra leur bâtiment qu'on réparoît avec beaucoup de diligence. Le Ciel, me dit-il secrétement, est du moins dans vos intérêts; il vous offre une ressource. Je compris sa pensée. Un tremblement soudain, qui se répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'appuyer sur lui pour me soutenir. Je demeurai quelque-temps à considérer le vaisseau, avec une palpitation si violente, & des distractions si tumultueuses, qu'étant effrayée moi-même de la situation où je me surpris, je me fis reconduire aussi-tôt à la Ville. Gelin continuoit de me donner la main. Il feignit de ne pas s'appercevoir de mon altération, & reprenant froidement son discours, comme s'il n'eût pas douté qu'il ne fît le sujet de ma rêverie; je souhaite, me dit-il, que le parti que vous choisirez, soit le plus convenable à votre repos; mais n'oubliez pas que l'occasion que le Ciel vous présente, ne se retrouvera plus, & qu'une fois rentrée dans le vaisseau de votre mari, vous n'en sortirez qu'à Londres. La crainte d'être entendue de ceux qui nous accompagnoient, ne me permit pas de lui répondre. Peut-être s'alarma-t-il de mon silence: car ayant trouvé le moyen de me rejoindre avec la nuit, il vint armé d'un nouvel artifice, & il le fit valoir si habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultés qui m'arrêtoient.

Je ne me rappellerois pas aisément quelles étoient mes pensées, lorsque je le vis paroître. Tout étoit en confusion dans mon esprit comme dans mon cœur. Mais il est certain qu'en le voyant approcher seul, je sentis le même frémissement que j'avois éprouvé à la vue du vaisseau. Il s'y mêla même un mouvement d'horreur, comme si j'eusse eu quelque chose de funeste à redouter de sa présence. Cependant, ne pensant guere à démêler la cause de ce sentiment, je n'en eus pas moins d'ardeur à l'écouter, lorsqu'il m'eût dit, d'un air empressé, qu'il m'apportoit de quoi finir toutes mes incertitudes, & que dans le peu de jours qui me restoient pour me déterminer, il dépendoit de moi de connoître si clairement mon sort, que je ne me plaindrois pas de manquer de lumieres. Je m'imagine, me dit-il, que vos irrésolutions viennent du doute où vous êtes toujours, que votre mari soit capable de porter la trahison jusqu'à rompre votre mariage ; l'espérance, qui est le soutien ordinaire des malheureux, est le poison qui vous perd ; car si vous étiez sûre du sort qui vous menace, je ne puis douter qu'avec les sentiments de fierté & de vertu que je vous connois, vous ne prissiez plutôt tout autre parti que celui d'aller servir de témoin à la cérémonie qui doit vous déshonorer. Tout dépend donc, continua-t-il, de vous assurer de la disposition de votre mari. Et ne le pouvez-vous pas facilement ? Vous avez ici une Société Protestante, un Temple, des Ministres qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votre mariage. La bienséance demande même que ce devoir soit rempli avant que vous paroissiez à Londres. Proposez à M. Cléveland de vous délivrer ici d'un em-

barras dans lequel il vous a jetté lui-même, par la réponse qu'il vous a faite à la Havana. S'il rejette votre demande, ajouta-t-il en branlant tristement la tête, s'il cherche des excuses, des prétextes, des délais, votre malheur est clair; vous êtes perdue, & je ne connois point d'autre ressource pour vous, que de mettre du moins votre honneur à couvert par une généreuse fuite.

Un monstre capable de donner un tour si imposant au plus pernicieux & au plus fatal de tous les conseils, l'avoit été aussi sans doute de prévenir l'esprit de mon mari avec le même artifice, & de le disposer à traiter ma proposition de contre-temps & de folie. Ce fut en effet la seule réponse que je reçus de Cléveland. J'avois embrassé cette nouvelle ouverture avec une ardeur proportionnée à mes craintes. J'attachois ma vie ou ma mort à cette explication. Jugez dans quel désespoir un refus si cruel & si décisif me précipita. Tous mes mouvements ne furent plus qu'une alternative de dépit, de honte & de douleur. Avant la fin du jour, je m'engageai, par un horrible serment, à faire voile en France & à porter mon infortune dans quelque solitude ignorée du genre-humain. Gelin m'assura qu'il me serviroit de guide, & que, ne pensant qu'à retourner dans sa patrie, il étoit charmé que ma résolution le mît en état de me continuer ses services en exécutant la sienne. Je regardai ces offres comme une faveur du Ciel. Oui, lui dis-je, votre compassion & votre secours sont le seul bien qui me reste. Si vous connoissez quelque asyle écarté, quelqu'autre sauvage, ou quelque tombeau, dont l'entrée ne soit pas interdite à la douleur & à la vertu, conduisez une malheureuse, & ne la quittez pas qu'elle n'y soit

ensevelie. Il me fit redoubler mon serment, de peur, me dit-il, que, si je venois à changer de résolution, les mesures qu'il alloit prendre, ne m'exposassent à quelque chose de plus fâcheux que tout ce que je voulois éviter. Il se chargea de ménager le Capitaine François & son épouse, qui m'avoit déjà donné des marques particulieres d'estime & d'affection. J'ai su d'elle, dans la suite, que, lui ayant appris mes peines, il avoit ajouté, pour l'engager à m'accorder son assistance avec plus de zele, que je pensois à quitter la Religion protestante, & qu'avec le motif de fuir l'opprobre dont j'étois menacée, j'avois celui d'embrasser la Religion Catholique.

Madame des Ogeres, c'étoit le nom de cette Dame, me rendit dès le lendemain une visite particuliere, dans laquelle je ne me fis pas presser long-temps pour lui confesser que j'étois déterminée à partir. Gelin, qui étoit avec elle, lui répéta mes raisons avec tant de force & d'adresse, qu'il confirma ma résolution en échauffant de plus en plus mon ressentiment. Nous réglâmes les circonstances du départ. Ce devoit être la nuit, au premier vent qui seroit assez favorable pour nous éloigner de l'Isle avant le jour. Madame des Ogeres me jura une amitié inviolable ; & paroissant touchée jusqu'au fond du cœur de ma misérable situation, elle me promit non-seulement de ne jamais rien relâcher de ses sentiments & de ses soins, mais de ne me pas quitter même un moment, jusqu'à ce que le Ciel m'eût ouvert quelque lieu de retraite où mon repos & mon honneur fussent en sûreté. J'eus peu d'inquiétude pour les préparatifs qui ne regardoient que les commodités de la route, ou celles même de mon établissement en France, sur lequel je n'avois encore que des vues vagues

& mal éclaircies. Gelin entra dans toutes ces précautions, & je n'ai jamais eu l'esprit assez libre pour souhaiter d'en apprendre le détail.

O ma sœur ! que l'aveu qui me reste à vous faire est pénible, qu'il en coûte à mon cœur pour me retracer un souvenir si triste & si humiliant ! que de plaies sont prêtes à se rouvrir ! Hélas ! quelle scene sanglante ! Pourrez-vous jamais vous persuader que le vent étant devenu tel qu'on l'attendoit, je consentis à quitter ma chambre au milieu de la nuit, c'est-à-dire, aussitôt que je verrois mon mari dans le premier assoupissement du sommeil, à me laisser conduire au vaisseau par Gelin & le Capitaine, qui devoient m'attendre à ma porte, & à quitter aussitôt le rivage où je laissois Cléveland, mes enfants, vous, mon frere, tout ce que j'aimois après le Ciel. Quoi ! j'y consentis ! Ce que je vous raconte est donc certain ? Ce n'est pas un songe, une malheureuse illusion, qui trompe encore mes sens & ma mémoire, comme les artifices d'un perfide séducteur avoient trompé depuis longtemps ma raison. Ciel ! que la vertu est à plaindre d'être exposée à servir de jouet à l'imposture ! Quel est donc le refuge de l'innocence ? Où la droiture & la candeur ont-elles quelque défense à espérer sur la terre ? Hélas ! il n'appartient point sans doute à une femme sans force & sans lumieres, d'approfondir les vues d'une Justice éternelle : mais, ma sœur, qu'elles sont terribles dans mon exemple !

Je me levai à l'heure marquée, sans avoir besoin d'autre avertissement que la crainte mortelle qui chassoit bien loin le repos de mon cœur & le sommeil de mes yeux. Mon mari paroissoit dormir dans une paix & une sécurité profondes. Sa respiration étoit aussi tranquille que

que ſon viſage. Je le conſidérai long-temps dans cet état. Quoi ! diſois-je en moi-même, les douceurs du repos ſont-elles pour des cœurs coupables ? Infidele ! s'il te reſtoit le moindre ſentiment de la tendreſſe que tu me dois, tout ton ſang ne ſe reſſentiroit-il pas de la cruelle agitation du mien ? Tu repoſes dans un profond ſommeil. Ton imagination eſt remplie de tes nouvelles amours, & livrée à des ſonges auſſi criminels que tes plaiſirs. Ma rivale goûte d'un autre côté les mêmes délices, & moi, je meurs de ta cruauté & de tes mépris ! Mes larmes couloient pendant ce temps-là comme un ruiſſeau. Malgré ces réflexions, qui devoient irriter mon reſſentiment & me faire précipiter mon départ, je ne pouvois ni détourner mes yeux de ſon viſage, ni m'éloigner de ſon lit. J'aurois volontiers ſaiſi ſes mains, je les aurois ſerrées avec tranſport. La crainte de l'éveiller ne pouvoit couper paſſage aux ſanglots qui m'échappoient avec violence. O cœur inconſtant ! répétois-je par intervalle : ô cœur foible & parjure, que je t'ai mal connu ! Que mon erreur va me coûter d'infortunes & de larmes ! Mais toi, qui me connoiſſois ſi bien, devois-tu me choiſir pour l'objet de ta perfidie ? Pourquoi tromper la bonté & l'innocence ? Par quel art funeſte m'as-tu inſpiré de l'amour en me trahiſſant ? car je t'aime encore, je t'adore toujours, je te fuis, & je vais vivre malheureuſe, ou mourir bientôt de la cruelle néceſſité où tu me réduis. Pendant que je m'abandonnois à tous ces mouvements, je crus entendre du bruit à la porte, &, ne doutant pas que ce ne fût Gelin avec le Capitaine, j'y courus pour leur recommander de ne me pas perdre par quelqu'indiſcrétion. Mais, ne les entendant plus, j'oubliai que mon

retardement m'exposoit beaucoup davantage. Je retournai sur mes pas, sans avoir même ouvert la porte, comme forcée par une main invisible, qui me repoussoit encore vers mon devoir. Je repris ma situation, mes pleurs recommencerent avec les mêmes plaintes & les mêmes soupirs. La chambre étoit éclairée par la lumiere d'une bougie, de sorte que le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant, lorsqu'un nouveau signal ne me permit plus de douter qu'on ne m'appellât impatiemment, mon transport redoubla jusqu'à me faire mépriser tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adressai les prieres les plus touchantes. Je souhaitai que mon mari pût s'éveiller, me voir dans cet état, se laisser toucher par mes pleurs, ou me donner la mort. Je ne sais si dans un trouble si affreux, il ne m'échappa point quelques paroles assez articulées pour être entendues : mais Gelin, à qui son entreprise causoit sans doute un autre trouble, ouvrit la porte, vit la posture où j'étois, &, remarquant que mon mari n'en dormoit pas moins tranquillement, il eut la hardiesse d'entrer, de me prendre par la main & de m'entraîner de toute sa force après lui. M'ayant laissée un moment avec le Capitaine, il poussa encore l'effronterie jusqu'à retourner dans la chambre pour éteindre la lumiere, & il ne nous rejoignit qu'après avoir fermé soigneusement toutes les portes.

La nuit étoit fort obscure : mon imagination aussi échauffée que mes sentiments par toutes les circonstances d'une scene si violente, me fit regarder la rue, où je me trouvai aussi-tôt avec mes guides, comme un affreux abyme dans lequel je m'étois précipitée aveuglément. Je me crus

au fond, pour n'en sortir jamais; & l'appartement de mon mari, que je venois de quitter, me parut dès ce moment à une hauteur inaccessible où nuls efforts n'étoient plus capables de me faire parvenir. Gelin me pressoit de marcher pour gagner un endroit commode où j'étois attendue par quelques domestiques du Capitaine, avec un fauteuil qu'ils avoient disposé pour me porter jusqu'au rivage. J'avançois, sans répondre à ses exhortations, aussi indifférente pour tout ce que le Ciel pouvoit me préparer, que si j'eusse cru toucher au dernier moment de ma vie. Cependant à peine eûmes-nous fait vingt pas, que le souvenir de mes enfants vint se présenter à ma mémoire. Croiriez-vous qu'avec tant de douleurs présentes, quelqu'autre sentiment pût se faire écouter ? Je jettai un cri lamentable, qui fit arrêter tout-d'un-coup les domestiques qui me portoient. Ah ! dis-je au Capitaine avec un serrement de cœur qui se communiquoit jusqu'au son de ma voix, n'allons pas plus loin; je veux embrasser mes enfants, je ne partirai point sans avoir obtenu cette consolation. Hélas ! qu'allois-je faire ? O fatale entreprise ! ajoutai-je en me soulageant par un profond soupir, qui a déjà ruiné ma mémoire & ma raison. En effet, je ne puis comparer mieux la consternation où j'étois, qu'à celle d'un criminel condamné à mourir, & déjà dans le chemin du supplice, qui ne voit plus ce qu'il regarde, qui ne comprend plus ce qu'il entend, & dont tous les sens troublés par l'image de la mort, ont déjà comme abandonné l'office de la nature.

Gelin rappella toute son adresse & ses tours les plus insinuants, par me représenter à quel péril nous nous exposions pour les moindres délais; & le Capitaine me fit craindre que le vent ne

fut pas long-temps assez favorable pour nous conduire hors du port. Mon obstination n'en fut pas moins difficile à vaincre; & ce combat auroit duré fort long-temps, s'ils n'eussent pris une autre voie pour me calmer, en me faisant souvenir que non-seulement la tendresse de mon mari n'avoit jamais paru diminuer pour mes enfants, mais que vous étiez avec eux pour leur servir de mere, jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de les ramener entre mes bras. Cette derniere espérance ne m'étoit pas proposée pour la premiere fois. Gelin, ayant toujours cherché à prévenir mes difficultés & mes objections, n'avoit pas manqué d'éloigner, par des promesses chimériques, toutes les inquiétudes que ma tendresse, pour des enfants si chers, étoit capable de me causer. Il m'avoit promis cent fois qu'après m'avoir procuré une situation tranquille, il emploieroit tous ses soins & sa vie même pour me rendre du moins mon second fils, & il m'avoit exposé ses vues avec tant de vraisemblance, qu'il étoit parvenu à me rassurer. C'étoit donc moins la crainte de les perdre, que le mouvement naturel de mon affection qui me jettoit dans ce nouveau trouble; &, quoique forcée de me rendre aux instances de mes guides, mon cœur y résista jusqu'à l'entrée du vaisseau.

J'y trouvai Madame des Ogeres qui étoit à m'attendre, & qui entreprit, dès le premier moment, d'arrêter le cours de mes pleurs par un entretien plein de charmes. Mais quelles consolations étois-je en état de goûter? Je lui demandai, pour unique faveur, la liberté d'être seule. Dans l'abattement où elle me vit, elle se crut obligée de me la refuser. Ainsi je fus contrainte d'essuyer ses discours & ses caresses, dont l'agrément même étoit un tourment pour moi,

par les efforts que j'étois obligée de faire continuellement pour y répondre. Je n'étois pas d'humeur à fatiguer de mes plaintes ceux qui n'y pouvoient prendre d'autre intérêt que celui de la compassion, ni même à m'ouvrir tout-d'un-coup sur aucune circonstance de mon malheur, du moins, avec ce détail qui n'excepte rien, & sans lequel néanmoins le cœur tire peu de soulagement de ses confidences. Gelin, dans l'erreur profonde où j'étois, auroit peut-être été plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir, ou à lui voir écouter mes plaintes avec les marques ordinaires de son amitié & de sa complaisance; mais la premiere loi que je m'imposai dans l'absence de mon mari, fut d'éviter toute ombre de liaison secrete avec les hommes; & les murmures de Gelin, non plus que ses services, ne me le firent pas excepter. Aussi la violence que je me faisois à tous les moments du jour, devint-elle bientôt funeste à ma santé. Les vapeurs du poison qui me dévoroit, ne se dissipant point par aucune voie, s'éleverent au cerveau, & s'épaissirent jusqu'au point d'arrêter souvent le cours de mes esprits. C'est ainsi que les Médecins ont expliqué en France les évanouissements auxquels je devins sujette, & qui duroient quelquefois des heures entieres. Cependant, si ces vapeurs mélancoliques cherchoient un passage, il est étonnant qu'elles n'en trouvassent point avec mes larmes; car je passois toutes les nuits à pleurer.

Pendant ce temps-là, nous avancions à pleines voiles, & le secours du Ciel paroissoit aussi favorable à notre navigation, que s'il n'avoit eu à récompenser que des vertus. En passant devant la pointe d'Afrique, Gelin, qui voyoit le vaisseau fort mal armé, & qui craignoit peut-être

que nous fussions poursuivis, proposa au Capitaine de relâcher au Cap de Bonne-Espérance, pour y attendre la flotte Hollandoise qui croisoit dans ces mers, & retourner en Europe avec cette escorte. On me communiqua ce dessein. Je m'y opposai, sans en apporter aucune raison. Le Capitaine, n'en ayant point d'autre que l'envie de m'obliger, n'insista pas un moment. Mais Gelin parut fort sensible à mon refus, & me reprocha pendant plusieurs jours de négliger également mes intérêts & les siens. Qui sait quel étoit encore son projet ? car je me souviens qu'en parlant du Cap, il me le représentoit comme un des plus agréables séjours du monde, & comme un asyle certain contre toutes sortes de craintes. Il renouvella la même proposition, lorsque nous passâmes à la vue des Isles Canaries, & ses instances furent si pressantes, que, n'ayant point d'autre objection à lui faire que le penchant qui me faisoit souhaiter de vivre en Europe, apparemment par l'espérance secrete d'être moins éloignée de mon mari & de mes enfants, je regarde aujourd'hui la force que j'eus de lui résister, comme une nouvelle marque de la protection du Ciel. Plus j'avance, plus je crois découvrir dans toute sa conduite qu'il ne cherchoit qu'à se dérober avec moi aux yeux de tout ce qui pouvoit nous connoître & nous observer. J'ignore quelles étoient ses véritables vues ; mais je me rappelle particuliérement avec frayeur ce qui m'arriva dans l'Isle de Madere.

Un vent impétueux nous ayant fait changer notre route, nous fûmes surpris de nous trouver, après une nuit obscure, vis-à-vis d'une côte agréable, dont nous n'étions guere plus éloignés qu'à la portée du canon. La connois-

ſance que le Capitaine avoit de ces mers, lui fit juger aiſément que c'étoit l'Iſle de Madere. Il nous en parla comme d'un fort bon établiſſement des Portugais, où quantité d'honnêtes gens ſe retiroient, par goût pour la pureté de l'air, & pour l'excellence des aliments. Gelin, ſans nous propoſer d'y faire aucun ſéjour, marqua ſeulement une forte envie d'y deſcendre. Il nous invita, Madame des Ogeres & moi, à profiter d'une ſi belle occaſion de nous remettre un peu des fatigues de la mer, & il me le propoſa en particulier, comme une diverſion qui pourroit adoucir ma triſteſſe. Je me fis preſſer longtemps, & je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville, dont on voyoit le clocher s'élever au-deſſus d'une colline qui nous cachoit les maiſons. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Le Capitaine ayant fait mouiller l'ancre, envoya quelques-uns de ſes gens dans l'eſquif pour reconnoître la côte, & s'aſſurer ſi nous pourrions éviter l'entrée du port. Nous quittâmes le vaiſſeau ſur leur rapport, & nous gagnâmes heureuſement une pointe charmante, où nous avions remarqué quelques maiſons qui paroiſſoient être autant de lieux de plaiſir.

Ce nom leur convenoit d'autant mieux que la nature n'y devoit rien à l'art, & qu'elle ſembloit s'y faire une étude de l'embellir de ſes propres mains. Les maiſons, qui nous avoient paru extrêmement bornées dans l'éloignement, ne l'étoient que par la beauté même de la pierre qui éblouiſſoit les yeux par ſa blancheur. Une carriere voiſine la fourniſſoit abondamment. Ce n'étoit d'ailleurs que les habitations de quelques gens ſimples, qui cultivoient la terre aux environs, & qui étoient aſſez riches de leur tra-

vail, pour être sensibles aux agréments de la propreté. Aussi n'en avoient-ils point d'autres à rechercher dans un lieu où toutes les beautés de la nature étoient réunies. La disposition des collines, la verdure des arbres, l'abondance des fruits les plus délicieux, la multitude des fontaines, & la fraîcheur des eaux; enfin, la douceur merveilleuse de l'air, qui paroissoit composé des parfums que les fleurs & les fruits exhaloient continuellement, formoient tous ensemble un séjour si délicieux, que toute ma tristesse ne pût me défendre d'un sentiment de plaisir. Quittant la mer après une tempête violente qui avoit duré toute la nuit, le passage de l'agitation du vaisseau au calme où je me trouvois tout-d'un-coup, pouvoit contribuer seul à mettre mon cœur dans cette disposition; mais il est vrai qu'en respirant un air si doux, je me sentis extrêmement soulagée. Je m'assis sur le premier gazon qui se présenta. Madame des Ogeres*, charmée de me voir goûter quelque chose, s'empressa d'augmenter ma satisfaction par tous les agréments qu'elle put tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques habitants de nous apporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux. Ils se hâterent de paroître avec des fruits, & ils nous offrirent un repas mieux ordonné dans leurs maisons. Nous ne fîmes pas difficulté de les suivre; mais, comme ils étoient plusieurs qui nous faisoient ardemment les mêmes offres, nous demeurions incertains à qui donner la préférence. Enfin, je fus déterminée par la douceur & la politesse d'une jeune femme qui, sans faire paroître une ardeur aussi tumultueuse que les autres, nous invitoit avec un air de modestie dont je fus touchée.

Je lui demandai en chemin si elle étoit née dans l'Isle. Elle me répondit qu'elle étoit Espagnole,

& nouvellement arrivée de son pays pour passer le reste de ses jours auprès d'un oncle que j'allois voir dans sa maison. Nous y trouvâmes effectivement un homme assez âgé, qui confirma avec beaucoup de civilité toutes les offres qu'elle nous avoit faites, & qui nous remercia de les avoir acceptées. Je considérai attentivement ces deux personnes, dont la physionomie me paroissoit supérieure à leur condition. Madame des Ogeres, à qui je fis connoître ce que je pensois, entra aussi-tôt dans mon sentiment. Nous continuâmes de recevoir des marques de leur politesse jusqu'à la fin d'un dîner qui fut servi avec beaucoup de propreté. La jeune femme, qui paroissoit fort sensible aux caresses que je lui faisois continuellement, se leva vers la fin du repas; &, s'étant absentée un moment, elle revint avec un enfant, de l'âge des miens, qu'elle me présenta. Il est juste, me dit-elle, que tout ce qui compose notre petite famille ait part à l'honneur que nous recevons. Cet enfant étoit d'une figure aimable. Je l'embrassai, & le souvenir des miens me fit verser quelques larmes. Mais en le rendant à sa mere, je m'apperçus qu'elle en versoit aussi. Ma curiosité fut trop émue pour ne pas lui demander ce qui l'affligeoit. Voici sa réponse. Voyez si elle vous paroîtra moins surprenante qu'à moi, & à tous ceux qui me connoissent & qui furent témoins de cette aventure.

Hélas! me dit-elle, nul intérêt ne m'oblige à cacher mes peines, & je trouve de la douceur dans les témoignages que je reçois de votre compassion. J'étois née pour vivre heureuse. J'ai cru l'être, & mon malheur ne vient que de m'être livrée avec une folle confiance à des apparences de bonheur qui m'ont trompées. Elle me raconta qu'étant fille d'un Gentilhomme fort riche, & qui

l'aimoit uniquement, elle avoit cherché, par son conseil, à se procurer tout le bonheur qu'elle pouvoit espérer de ses richesses & de sa beauté. Avec un cœur fort tendre, elle avoit voulu devoir cette félicité à l'amour. De concert avec son pere, elle avoit employé long-temps tous ses soins à découvrir un homme tel qu'elle le desiroit pour en faire l'objet des plus vifs sentiments du monde. Elle l'avoit trouvé. C'étoit la figure, l'esprit, le caractere qu'elle auroit choisi entre mille, & qu'elle auroit demandé au Ciel, s'il l'avoit fait dépendre de ses desirs. Tout conspirant à la séduire, elle avoit cru lui trouver pour elle autant de tendresse qu'elle s'en étoit sentie pour lui dès la premiere vue. Enfin, le jugement de son pere s'accordant avec le sien, elle n'avoit pas balancé à le rendre maître de sa personne & de sa fortune. Rien n'avoit troublé son bonheur pendant plusieurs années, c'est-à-dire, aussi long-temps que son pere avoit vécu; mais ce frein, le seul apparemment qui étoit capable de retenir un perfide, étant venu à manquer, elle avoit bientôt reconnu que tout ce qu'elle avoit pris jusqu'alors pour tendresse & pour fidélité de son mari, n'avoit été que l'effet d'une horrible dissimulation. N'ayant plus la force de se contraindre, il avoit levé le masque sans honte & sans ménagement, pour s'attacher à une femme qu'elle le soupçonnoit même d'avoir aimée avant son mariage, & de n'avoir jamais cessé de voir en secret. Quel outrage pour une épouse tendre & fidelle! Cependant, loin de l'irriter par des reproches & des plaintes, elle n'avoit eu recours qu'aux larmes. Elle avoit redoublé ses efforts pour lui plaire. Elle avoit mis en usage tout ce que l'amour & la vertu peuvent employer, jusqu'à ce que perdant l'espérance, & n'étant plus capable de résister au

mépris, elle avoit pris le parti de quitter un ingrat, dont le retour même ne la consoleroit jamais d'une si noire infidélité. Le maître de la maison où je la voyois étoit son oncle, qui s'étoit fait depuis long-temps une retraite agréable dans l'Isle de Madere. Elle s'étoit déterminée à venir lui demander un asyle, &, malgré tout ce qu'il en avoit coûté à son cœur, elle avoit abandonné secrétement l'Espagne avec l'enfant que je voyois dans ses bras, & qui étoit le fruit de son mariage.

Son récit fut beaucoup plus long; mais je m'imagine que c'en est assez pour vous causer un juste étonnement, & pour vous faire comprendre quel dut être le mien. Dans une Isle moins éloignée que celle de Cube & de Sainte-Hélene, j'aurois cru l'Espagnole informée de mon histoire, & je l'aurois soupçonnée d'employer ce détour pour me faire connoître honnêtement qu'elle y étoit sensible. Mais quelle apparence que mon nom & mes malheurs pussent être connus dans un lieu où le seul hazard nous avoit fait relâcher? Aujourd'hui que je découvre toutes les perfidies de Gelin, & que je crois voir le rapport de cette aventure avec son projet, je la regarderois encore comme un de ses artifices, si je ne pouvois m'imaginer qu'il eût trouvé quelque moyen de parler à l'Espagnole avant moi, & de la préparer au rôle qu'elle jouoit si naturellement. Mais je ne me rappelle aucune circonstance qui puisse justifier ce soupçon. Je ne m'étois pas même apperçue qu'il eût quitté le vaisseau. Quoi qu'il en soit, vous allez voir de quel danger le Ciel m'a délivrée. Gelin, comme effrayé de la ressemblance de mon aventure avec ce qu'il venoit d'entendre, leva les yeux avec le transport d'un homme qui ne se possede point; &, s'emportant contre l'ingratitude & les trahisons qui sont, disoit-

il, aussi communes en amitié qu'en amour, il protesta que, pour rompre absolument avec la race perfide des hommes, il vouloit s'arrêter dans l'Isle de Madere, & passer le reste de ses jours dans la solitude. Ensuite, s'adressant à moi, sans laisser à personne le temps de lui répondre : mon exemple n'est pas une regle pour vous, me dit-il, mais du caractere dont vous êtes, & déjà si cruellement trompée par un infidele, qu'allez-vous faire en Europe, où tous les vices régnent & sont à leur comble ! Seule, continua-t-il, sans guide, sans protection, sans secours, à quel sort devez-vous vous attendre parmi des loups dévorants, qui n'en veulent qu'à l'innocence & à la vertu ? Votre perte est certaine, répéta-t-il vingt fois avec quantité de nouveaux raisonnements pour me le persuader ; &, se tournant vers l'Espagnole, sans se donner le temps de reprendre haleine, il lui demanda si elle n'étoit pas bien surprise que mon infortune fût tout-à-fait semblable à la sienne, & si elle ne se joindroit pas à lui pour me conseiller d'y apporter le même remede. Elle eut le temps de me dire mille choses tendres sur la ressemblance de nos aventures, avant que le trouble où j'étois me permît d'ouvrir la bouche. Enfin, touchée, ou plutôt épouvantée des menaces de Gelin, qu'il avoit prononcées avec plus de force que je n'ai pu les répéter, & laissant tomber quelques larmes que la tristesse de mes réflexions m'arrachoit : oui, m'écriai-je, je veux m'ensevelir dans cette Isle ; je ne puis choisir d'asyle assez écarté, ni m'éloigner trop des ennemis de l'honneur & de la bonne foi ; &, puisque vous avez éprouvé les mêmes malheurs, ajoutai-je en parlant à la Dame Espagnole, peut-être ne serez-vous pas insensible aux miens.

Elle se leva avec empressement pour m'embras-

ser; &, me prenant affectueusement par la main, elle me conduisit au jardin, en me vantant beaucoup les charmes de sa solitude. Gelin demeura avec Monsieur & Madame des Ogeres, qui furent extrêmement surpris de ma résolution; mais le respect qu'ils avoient conçu pour moi, sur ce qu'ils avoient appris à Sainte-Hélene de ma naissance & du rang de mon grand-pere, les retenoit toujours dans une certaine contrainte. Ils me laisserent sortir sans m'expliquer leur pensée. L'Espagnole, avec qui je me trouvois seule, remercia beaucoup le Ciel du dessein qu'il m'inspiroit. Elle me parla moins du sujet de ses peines, que de la satisfaction qu'elle goûtoit dans un pays dont elle me faisoit admirer toutes les beautés. En effet, tout ce que j'avois vu dans l'éloignement n'approchoit pas de ce que je découvrois au tour de moi. Avec l'impression qui me restoit encore des terribles prédictions de Gelin, je crus sentir pendant quelques moments que la paix & l'innocence, qui me sembloient être le partage d'un si beau séjour, pourroient me dédommager de tout ce que j'avois perdu. Mais l'effort même dont j'avois besoin pour entretenir cette espérance dans mon cœur, me fit bientôt connoître que ce n'étoit qu'une illusion. Les objets qui m'avoient paru amusants au premier coup d'œil, ne soutinrent pas deux fois mes regards. Il sembloit qu'ils changeassent de forme, & qu'ils perdissent leurs charmes, à mesure que le sentiment de la nouveauté se dissipoit. Je n'y retrouvois plus au second moment ce que j'avois cru voir au premier. Enfin, revenant à des considérations moins capables de s'affoiblir, je parlai de mes douleurs, & je témoignai à ma compagne que je n'avois point d'autre consolation à desirer que cet entretien. Elle me fit une réponse tendre & civile; mais,

ayant continué de lui parler avec le même sentiment de tristesse, je ne remarquai point que ses discours partissent d'un cœur aussi touché que le mien. Elle est guérie, disois-je en moi-même. Les larmes qu'elle a répandues en me racontant son histoire, n'étoient que les restes d'une passion éteinte & d'un souvenir presque effacé. Qu'elle est heureuse! Mais je ne trouverai point avec elle la satisfaction que je me promettois. Elle ne sera point sensible à mes peines, puisqu'elle n'est plus touchée des siennes.

Pendant que je me livrois à ces distractions, je vis Gelin qui entroit dans le jardin, en se tournant vers M. des Ogeres qui étoit à la porte, & qu'il paroissoit prier, autant que j'en pouvois juger par divers signes, d'attendre son retour, & de ne pas le suivre. Il fut à moi dans un moment, son visage étoit agité par quelque mouvement extraordinaire ; cependant il prit un ton doux & riant pour me demander si la vue d'une si belle solitude ne me confirmoit pas dans le dessein que j'avois marqué d'y passer le reste de ma vie. Le Ciel vous aime, continua-t-il. C'est sa bonté plutôt que le hazard, qui a conduit ici notre vaisseau. Il vous offre tout ce que vous auriez pu lui demander, si vous aviez consulté l'état de votre fortune & vos inclinations ; une retraite qui égale tout ce qu'on raconte dans l'âge d'or ; une compagne qui a les mêmes malheurs que vous à pleurer, & qui cherche les mêmes consolations, la tranquillité, la solitude : enfin qu'espérez-vous dans le reste de l'univers que vous ne soyez pas sûre de trouver ici ? Et l'êtes-vous de même d'éviter mille malheurs qui vous attendent peut-être au premier pas que vous ferez en Europe ? Il auroit continué plus long-temps ; mais je l'interrompis, & le Ciel, qui ne vouloit

pas ma perte, me rappella la seule pensée qui étoit capable de m'en garantir. Je ne me ferois pas presser, lui dis-je tranquillement, pour suivre un conseil que j'ai goûté dès la premiere vue, s'il pouvoit s'accorder avec d'autres idées que je ne puis perdre, & que je ne veux pas même vous cacher. Un mouvement de crainte & d'horreur a pu les obscurcir, lorsque vous m'avez fait envisager de nouveaux malheurs dans l'avenir; mais elles n'en subsistent pas moins; & je les trouve si justes que les plus affreuses craintes ne doivent pas être capables de me les faire oublier. M'arrêter dans cette Isle & dans tout autre lieu du monde où je serois sans espérance d'apprendre le sort de mon mari & de lui faire connoître le mien, c'est justifier son infidélité, en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer. Je veux qu'il n'ignore jamais ni le lieu de ma retraite, ni la conduite que j'y aurai tenue, ni les voies que j'aurai prises pour m'y rendre, depuis le moment que j'ai quitté Sainte-Hélene. Je n'aurois pas embrassé autrement ce fatal parti, & vous ne me verriez pas tant de force pour résister à mes peines. D'ailleurs, ajoutai-je, que deviendroit le serment par lequel vous vous êtes engagé à me restituer du moins l'un de mes deux fils? Je renoncerois donc pour jamais au plaisir de les revoir? Eh! quel bonheur m'offrez-vous dans cette Isle qui pût me tenir lieu de ce que vous m'auriez ravi? Comme ces dernieres réflexions commençoient à me faire lever la voix avec chaleur, Gelin conçut sans doute que tous ses artifices étoient détruits, s'il laissoit le temps à cette pensée d'agir avec toute sa force. Il se hâta de me remettre devant les yeux ce qu'il avoit éprouvé de plus propre à me troubler l'imagination, &, m'interrom-

pant d'un air encore plus animé que le mien, il me fit une si horrible peinture du précipice où il m'assuroit que j'étois prête à tomber, qu'à force d'exagération son discours cessa de me paroître vraisemblable. Rien n'étant néanmoins si éloigné de mes soupçons que le dessein qu'il avoit de me tromper, je ne lui témoignai point de défiance, & je ne m'en crus pas moins redevable à son zele. Vous partiriez seule, reprit-il avec le même feu. Après vous avoir servie sans intérêt, & vous avoir ouvert un chemin qui conduisoit infailliblement au repos, je me croyois dégagé de tous les liens que l'honneur & l'amitié m'avoient imposés. Ma résolution est inébranlable; & je ne quitte point cette Isle. Je lui répondis avec douceur qu'il étoit le maître de ses volontés; &, me trouvant un peu piquée de l'air tyrannique avec lequel il s'expliquoit, j'ajoutai que j'étois maîtresse aussi des miennes. Je lui promis d'ailleurs une reconnoissance proportionnée à ses services, car mon aveuglement m'y faisoit toujours mettre un prix incroyable; &, pour les dangers dont il me croyoit menacée, je lui dis que la probité de M. & de Madame des Ogeres, à qui je remettois le soin de mon honneur & de ma conduite, me rassuroit contre toutes sortes de craintes.

Il étoit impossible qu'une conversation si animée ne fût pas entendue de M. des Ogeres, qui étoit toujours à la porte du jardin. Sa discrétion l'empêcha d'abord de s'approcher, mais, lorsqu'il fut assuré de mes intentions par ma derniere réponse, il accourut à moi avec son épouse, tandis que Gelin qui les voyoit venir, s'éloigna d'un air chagrin. Ces honnêtes gens, qui se défioient peut-être de ses vues, sans oser m'expliquer leurs soupçons, me marquerent leur joie par mille

témoignages. Celle de Madame des Ogeres paroiſſoit aller juſqu'au tranſport. Elle me baiſa cent fois les mains.

Hélas ! répétoit-elle à ſon mari, ne vous le diſois-je pas bien ? J'en aurois répondu ſur ma vie. Hélas ! diſoit-elle encore, j'en ſerois morte de douleur. Je voulus ſavoir ce qui lui cauſoit cette agitation. Elle m'apprit qu'au moment que j'étois entrée dans le jardin avec l'Eſpagnole, Gelin l'avoit engagée, elle & ſon mari, à ſortir de la maiſon du côté qui regardoit la mer ; & qu'à meſure qu'il s'avançoit avec eux vers le rivage, il leur avoit déclaré que ſon deſſein étant de s'arrêter dans l'Iſle de Madere, & le mien, comme ils venoient de l'entendre, étant auſſi de ne pas remonter ſur leur vaiſſeau, ils ne pouvoient mieux faire que de retourner à bord, ſans m'expoſer au chagrin qu'ils me cauſeroient infailliblement par leurs adieux. Il leur avoit offert de rentrer avec eux dans la chaloupe, pour faire apporter du vaiſſeau tout ce qui m'appartenoit, ſur une barque qu'il vouloit prendre au rivage, & qui épargneroit ainſi à leurs gens la peine d'y revenir. M. des Ogeres leur avoit répondu qu'il ne prenoit point un diſcours de table pour une réſolution ſérieuſe, & dans quelque ſens d'ailleurs qu'il fallût le prendre, il n'étoit point capable de m'abandonner dans un pays où je n'étois connue de perſonne, ſans apprendre du moins mes intentions de moi-même, & ſans avoir reçu plus particuliérement mes ordres. Cette réſiſtance avoit irrité Gelin. Dans ſon appartement il auroit ſans doute été capable de quelque violence, s'il eût eſpéré de la dérober à ma connoiſſance, ou de me la faire approuver. Mais prévoyant encore moins de ſuccès par cette voie, il avoit été obligé de retourner ſur ſes pas avec le Capitaine ;

qui avoit voulu sur le champ s'expliquer avec moi, & tout ce qu'il en avoit pu obtenir, avoit été la liberté d'entrer avant lui dans le jardin, & de me parler seul ûn moment. Madame des Ogeres recommença avec beaucoup de chaleur à me presser de regagner le vaisseau, & de ne rien préférer à la France, où elle me promettoit des douceurs & des avantages dont je ne pouvois espérer que l'ombre à Madere.

La pensée de demeurer dans une Isle inconnue, & le danger où je venois d'être de m'y trouver forcée sans le savoir, me frapperent assez pour me causer une vive alarme, mais n'en accusant que ma propre imprudence, qui m'avoit fait parler sans réflexion, & me croyant même obligée à Gelin, dont je m'imaginai qu'effectivement l'intention n'avoit pu être que de m'épargner la peine & l'embarras des adieux, je le rappellai, & je lui fis quelque reproche d'avoir pris trop sérieusement des plaintes qui m'étoient échappées dans la douleur. Il m'écouta d'un air timide; cependant, lorsqu'il eut remarqué apparemment que je ne lui faisois pas un crime de son dessein, & que sa perfidie étoit à couvert, il me demanda un moment d'entretien particulier. Nous nous retirâmes dans l'allée voisine.

Là, m'ayant regardée d'un œil fixe, & paroissant pénétré de ce qu'il alloit dire, il me demanda si je comprenois ses vues dans le parti qu'il me proposoit de quitter le vaisseau & de m'arrêter à Madere. Comme je marquois quelqu'embarras à lui répondre; vous ne les comprenez point, reprit-il impatiemment, & la délicatesse d'une fatale amitié qui me fait craindre de vous causer le moindre chagrin, m'empêche de vous les expliquer ouvertement. Nous allons en France, continua-t-il en affectant un air en-

core plus touché, & je conviens qu'avec votre esprit & votre sagesse on peut se défendre de mille dangers. Mais songez-vous que dans l'opinion du monde, l'honneur d'une femme dépend moins du fond que des apparences, c'est-à-dire beaucoup moins de la vertu que du fantôme qui s'en attire le nom ? Toute la sagesse de votre conduite empêchera-t-elle que des Ogeres, sa femme & leurs gens, qui n'ignorent point que vous avez laissé un mari à Sainte-Hélene, ne racontent ce qu'ils savent & ce qu'ils ont vu, & que la vérité s'altérant dans leurs bouches, vous ne passiez pour une fugitive d'un caractere fort différent de ce qu'elle veut paroître ? J'adoucis mes expressions, dans la crainte de vous offrir des images trop choquantes ; mais, connoissant vos principes, j'avois pensé, ajouta-t-il, que le seul moyen de prévenir des chagrins que vous auriez peine à supporter, étoit d'éloigner de vous tout ce qui peut servir à faire connoître votre malheur & votre nom. C'est dans cette pensée que je vous ai proposé de nous arrêter au Cap ; & vos refus n'ayant point été capables de me refroidir, le même motif m'a fait renouveller ici mes efforts. Mon dessein seroit donc de laisser partir des Ogeres, sous prétexte que les agréments de cette solitude ont su vous plaire ; &, si vous n'y trouviez point en effet de quoi vous fixer, il nous seroit facile en tout temps de choisir dans le port un vaisseau Portugais qui nous transporteroit en Europe. Vous suivrez votre penchant dans le choix de votre demeure, & n'étant connue que de moi, vous auriez la liberté d'y établir votre caractere & votre réputation, sans craindre que personne osât vous contredire.

Si quelque chose a jamais fait une prompte im-

preſſion ſur moi, ce fut un diſcouus ſi captieux. L'idée de la honte à laquelle j'allois être expoſée par de mauvaiſes interprétations dans la premiere Ville de France où j'aborderois avec M. des Ogeres, me ſaiſit tellement l'eſprit & l'imagination, que cette difficulté me parut d'abord invincible. Il ne me vint pas même une ſeule objection contre une crainte ſi puiſſante, & je fis quelques tours d'allée dans un ſilence que Gelin dût expliquer à ſon avantage. La confuſion de changer ſi facilement de deſſein, fut pendant quelques moments la ſeule raiſon qui m'arrêta. Cependant, lorſque je commençai à revenir de ce premier mouvement, & que tous les motifs que j'avois déja fait valoir pour ſouhaiter de me voir promptement en Europe, reprirent la force qu'une menace frivole m'avoit ſemblé leur ôter, je n'eus pas beaucoup d'effort à faire pour trouver ma réponſe. Je dis à Gelin, qui avoit ſans doute d'autres eſpérances, je vous fais trop attendre; mais le temps que j'ai pris pour réfléchir, vous marque que ma réſolution eſt ferme. Je veux partir; je prie le Ciel de me faire arriver en Europe auſſi-tôt que mon mari. Il apprendra quelque jour ma conduite, & dès le moment de mon arrivée, je veux être informée de la ſienne. Le mal que vous craignez eſt incertain, & mon devoir ne l'eſt pas. Ne m'en parlez plus, ajoutai-je, & ne penſons qu'à pourſuivre notre route. Je le quittai pour rejoindre le Capitaine: voyant qu'il me preſſoit inutilement de l'écouter, il me ſuivit en pouſſant quelques ſoupirs, & il me dit, d'un ton aſſez bruſque, qu'il étoit bien malheureux pour lui, que ſon honneur & ſes promeſſes l'attachaſſent à mes pas comme un eſclave.

La préſence de M. & Madame des Ogeres,

qui s'étoient avancés au-devant de moi, m'empêcha de lui répondre que je ne prétendois point gêner sa liberté. Mais un moment de conversation avec Madame des Ogeres ayant servi à confirmer ma résolution, j'entendis avec joie son mari qui se louoit du vent, & qui donnoit ordre à ses gens de se rendre à la chaloupe. Il me restoit néanmoins une derniere attaque à soutenir. La jeune Espagnole me voyant reprendre le chemin du rivage, se mit à verser des larmes plus touchantes, en se plaignant de la rigueur du Ciel qui lui ravissoit la seule consolation qu'elle eût reçue depuis son infortune. Elle s'adressoit tantôt à moi qu'elle accusoit de l'avoir trompée par une fausse espérance, tantôt au Capitaine & à son épouse, à qui elle reprochoit de prendre parti contr'elle, & de m'entraîner par leurs conseils. Ses pleurs & ses cris durerent avec cette violence jusqu'à l'entrée de la chaloupe. J'en fus attendrie, & je tâchai de la consoler par quelques petits présents qu'elle accepta avec transport. Cependant, à peine eûmes-nous quitté la terre que ces grands mouvements de douleur parurent se ralentir. Elle nous regarda d'un œil sec, & Madame des Ogeres nous fit même observer de loin qu'elle éclatoit de rire en parlant à quelques femmes qui nous avoient suivis jusqu'à la mer.

Quelque jugement que vous puissiez porter d'une si bizarre aventure, ce qui vous surprend le plus sans doute, est que dans tous ces artifices de Gelin, je n'aie jamais rien observé qui m'ait fait soupçonner ses véritables sentiments. Attribuez mon aveuglement, s'il le faut, à la simplicité de mon caractere, ou à la malignité du sien; mais j'atteste le Ciel, dont j'ai tant d'intérêt à ménager la protection, que je ne me

fois jamais défiée du poison qu'il cachoit dans son cœur, & dont j'attribuois les effets à la plus vertueuse amitié.

Ce n'est pas qu'à mesure que les circonstances de mon récit se présentent à ma mémoire, je ne m'en rappelle plus d'une qui devoient peut-être m'ouvrir les yeux. Dans les premiers entretiens qui suivirent notre départ, je me souviens qu'en s'efforçant d'adoucir la tristesse mortelle dont il me voyoit accablée, il me parla un jour d'un remede infaillible que l'amour offre lui-même, me dit-il, à ceux qu'il a rendus malheureux. C'étoit un nouvel engagement. Il est de la nature du plaisir, ajouta-t-il, de faire oublier les peines; le goût des plaisirs de l'amour se réveille aisément dans un cœur sensible. Je lui répondis avec douceur, & sans faire attention à quoi ce discours pouvoit tendre, que le goût & le desir du plaisir étoient également éteints dans le mien. Vous ne m'entendez pas, reprit-il. Peut-être ignorez-vous que la vertu & le devoir même peuvent quelquefois le ranimer. Abandonnée & trahie comme vous êtes, vous n'aurez jamais d'ami sage & sincere qui ne vous conseille de profiter de la liberté que notre Religion vous donne de disposer plus heureusement de vous-même. Je l'interrompis avec chaleur; mais, sans voir autre chose dans ses paroles qu'un conseil qu'il auroit pu donner à toute autre femme que moi, ce fut aussi le sens de ma réponse: vous qui me connoissez, lui dis-je, pouvez-vous me proposer des consolations aussi insupportables que mes peines? Qu'il y a de cruauté à me tenir ce langage! Non, l'infidélité d'autrui ne servira jamais de prétexte à la mienne. Hélas! cette lâcheté me seroit impossible, quand j'aurois celle d'y vouloir forcer mes desirs. Je

ne pleure pas plus mon malheur & ma honte, que le caractere de mon propre cœur, qui n'est capable de goûter aucune consolation. Je ne sais, ajoutai-je, quel conseil un ami sage doit me donner; mais, soit foiblesse ou vertu, je regarderois comme le plus odieux de mes ennemis celui qui me répéteroit deux fois ce que je viens d'entendre. Peut-être se figura-t-il que j'avois compris ses vues, & que ce reproche vague étoit une maniere de les rejetter; mais jusqu'à la proposition du mariage qu'il a eu la hardiesse de me faire ici depuis quelques jours, il n'a jamais renouvellé cet entretien.

Cependant, il est vrai que ses regards étoient souvent passionnés. Je l'ai surpris quelquefois les yeux attachés sur moi, avec un air de langueur & d'intérêt qui auroit été capable de me causer de l'étonnement, s'il n'avoit eu l'adresse aussi-tôt de prévenir mes soupçons, en m'interrogeant sur ma santé, ou sur quelqu'autre circonstance de ma situation, à laquelle le zele de l'amitié l'obligeoit d'être sensible. Ainsi j'attribuois cette ardeur à sa compassion. Quelquefois, en revenant de mes longs évanouissements, je me suis trouvé la main dans les siennes, & ma foiblesse ne m'empêchoit pas de remarquer qu'il la serroit avec une espece de transport; mais la présence de Madame des Ogeres qui ne me quittoit pas, & les soins que tout le monde s'empressoit de me rendre dans ces tristes moments, me faisoient regarder cette liberté comme un effet de l'inquiétude commune. Je retirois la main sans lui témoigner que je m'en fusse apperçue. Un jour néanmoins qu'au lieu de la trouver entre les siennes, je me la sentis presser par ses levres, je lui en fis un reproche fort vif aussitôt que j'eus repris mes sens, & je priai Ma-

dame des Ogeres de me garantir à l'avenir de ces indécences. Elle me dit naturellement qu'il n'avoit pas dépendu d'elle de me les épargner, & qu'elle l'avoit menacé plusieurs fois de m'en avertir. Cette réponse me faisant juger qu'il étoit tombé souvent dans la même faute, je lui parlai d'un ton si ferme qu'il en fut déconcerté. Il s'excusa sur la tendresse de son amitié, qui le faisoit souffrir mortellement de me voir dans cette langueur. Je savois bien, disoit-il, s'il avoit jamais manqué au respect & à l'attachement qu'il m'avoit jurés, & je devois pardonner à l'honnêteté de ses sentiments des marques si innocentes de son inquiétude pour ma santé, & de sa pitié pour mes peines. Il me promit d'éviter tout ce qui pourroit me déplaire, & cette promesse fut exécutée fidélement, car je ne puis attribuer qu'au hazard une aventure qui le couvrit de confusion.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes, j'occupois l'un avec son épouse, & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fussent séparées par une légere cloison, on entendoit aisément tout ce qui se passoit de l'une à l'autre ; &, lorsque le retour fréquent de mes foiblesses fit craindre qu'elles ne me prissent pendant la nuit, Gelin & le Capitaine avoient la complaisance de se lever au moindre bruit pour m'offrir leur secours. Il arriva effectivement qu'après avoir employé quelques heures à réfléchir sur mes peines & à les pleurer, je me trouvai si épuisée par ce triste exercice, que la force & la connoissance m'abandonnerent tout-d'un-coup. J'étois peut-être depuis long-temps dans cet état, lorsque Madame des Ogeres s'en apperçut & le fit connoître par un cri. On se hâta d'accourir ; je revins à force de soins & d'assistance,

ſiſtance ; mais il me reſta tant de foibleſſe, que la crainte de quelque nouveau danger fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin se plaça ſur une chaiſe au bas du lit, & , preſſé apparemment du ſommeil, il pencha la tête pour ſe repoſer. Mes pieds ſe trouverent juſtement ſous ſon viſage, & , ſoit que s'en étant apperçu, il prit plaiſir à demeurer dans cette ſituation, ſoit qu'il ne diſtinguât rien dans ſon aſſoupiſſement, il y paſſa preſqu'une heure. J'étois ſi accablée & de mes douleurs & de ma foibleſſe, que je n'étois capable d'aucune attention ; ou , ſi je crus ſentir quelque fardeau ſur mes pieds, je ne m'en trouvai pas aſſez fatiguée pour changer de poſture. Mais inſenſiblement le hazard fit que ma Compagne me les mit à découvert en ſe tournant, à moins que vous ne cruſſiez pouvoir accuſer Gelin d'une ſi étrange indiſcrétion; & dans le même moment, je ſentis deux levres ardentes qui s'attachoient ſur l'une de mes jambes, & qui me cauſerent une véritable frayeur. Je ne ſais lequel partit le plutôt, ou d'un cri perçant que je pouſſai, ou d'un coup de pied que je donnai à l'aventure, & qui fut ſi malheureux pour Gelin, que, lui ayant ſerré la tête contre le pilier du lit, il s'y trouva un clou qui lui déchira le viſage. Son ſang coula auſſi-tôt en abondance. Le Capitaine & ſon épouſe, étonnés d'abord du bruit que j'avois fait, le furent encore plus de voir Gelin tout ſanglant, dans une diſtance où il paroiſſoit que perſonne n'avoit pu lui faire de bleſſures. Il demeuroit lui-même comme immobile, & ſans ouvrir la bouche. Enfin, j'expliquai le ſujet de cette ſcene, en l'accablant de reproches qu'il méritoit, & en lui défendant d'approcher de ma chambre ſans mes ordres. Sa juſtification fut priſe du hazard qui lui avoit of-

fert, me dit-il, cette occasion de me marquer son respect sans l'avoir cherchée, & j'eus encore assez d'indulgence pour le croire sincere.

Mais ce détail m'écarte de ce que vous brûlez d'entendre. Le vent n'ayant plus cessé de nous être favorable, nous eûmes bientôt doublé la pointe d'Espagne. M. des Ogeres m'avertit civilement qu'étant en société avec quelques particuliers de la Corogne, ses engagements l'obligeoient de relâcher pour quelques jours dans ce Port, en m'offrant néanmoins d'exécuter toutes mes volontés, si j'en avois de plus pressantes. La reconnoissance m'obligeoit de suivre les siennes. Je le priai de ne se pas contraindre ; &, quoique résolue de m'approcher incessamment de l'Angleterre, je ne regardai point comme un retardement tout ce qui pouvoit le délivrer de ses affaires, & le mettre en état de me rendre les services qu'il m'avoit promis. Nous fûmes en peu de jours à la vue du Port. La guerre duroit encore entre l'Espagne & la France, &, par une faveur spéciale, notre vaisseau étoit muni d'un passe-port des deux Couronnes. Cependant les formalités nécessaires pour les vérifier nous retinrent assez long-temps à l'ancre; nous fûmes exposés dans cet intervalle à la curiosité de plusieurs Officiers Espagnols qui venoient souvent nous visiter. Je parlois leur langue. La complaisance que je devois au Capitaine, me força de souffrir leur entretien, pour les intéresser au succès de ses affaires. Ils prirent pour moi quelques sentiments d'estime, & ma réputation étoit établie à la Corogne avant que nous y fussions arrivés.

Mais hélas ! si cet avantage me devint utile, ce fut par de nouvelles infortunes. La part que vous y avez eue ne me permet pas de commencer ce récit sans renouveller mes pleurs ; car je ne doute pas, ma sœur, que le sentiment de

votre perte ne dure encore : si l'on pleure si amérement un perfide, se console-t-on jamais d'avoir perdu un mari tendre & fidele ? C'est par les tourments de mon propre cœur que j'ai trop appris à juger des vôtres. Et peut-être m'avez-vous quelquefois accusée dans vos transports d'en avoir été la malheureuse cause. Ah ! m'auriez-vous fait cet outrage ? Vengez-vous donc sur moi-même, si vous ne croyez pas l'être assez par les larmes que j'ai versées. Mais non, vous ne m'avez pas chargée des rigueurs du sort. Vous avez dû plaindre au contraire l'affreuse extrémité où votre malheur & le mien m'ont réduite; &, si votre compassion n'est pas épuisée, vous en aurez encore pour ce qui me reste à vous raconter.

Loin d'accepter les plaisirs & les amusements qui me furent offerts à la Corogne, je me renfermai avec Madame des Ogeres dans une maison retirée, où je la fis consentir à ne recevoir la compagnie de personne. Mon imagination, qui avoit été un peu dissipée dans le voyage par la variété des lieux & des objets, se recueillit dans cette solitude, & se trouva comme livrée aux tristes images dont elle étoit remplie. Que mon mari & mes enfants s'y présenterent avec des traits terribles ! O Dieu ! quelle fut ma consternation, lorsque me les étant représentés à Sainte-Hélene, dans le premier étonnement de mon départ, n'en pouvant croire le rapport d'autrui ni leurs propres yeux, occupés peut-être, l'un à chercher sa femme ; les autres à demander tristement leur mere ; enfin plus prompts à se forger mille fantômes sans apparence de fondement & de raison, qu'à s'imaginer la vérité ; je vins ensuite à tourner les yeux sur moi, sur ma fuite, sur mon voyage, à me considérer dans une Auberge d'Espagne, seule, tremblante, incertaine, avec la honte sur

le front & le désespoir dans le cœur ! Car il faut, ma sœur, que je vous l'avoue : toutes ces raisons de jalousie & de ressentiment, qui m'avoient causé de si mortelles agitations dans l'Isle de Cube & de Sainte-Hélene, sembloient perdre leur force dans l'éloignement. Je ne voyois plus dans mon mari que le plus sage & le plus aimables de tous les hommes. Je me rappellois tous les témoignages que j'avois reçus de sa tendresse, sa constance dans nos anciens malheurs, son invincible attachement au milieu des plus horribles dangers. La misere & la présence même de la mort avoient-elles pu refroidir un moment ses soins ? Quelles preuves peut-on desirer de l'amour d'un homme, que je n'eusse pas reçues du sien ? Il m'aime donc, disois-je : hélas ! il m'a toujours aimée. Mais, s'il est vrai qu'il t'aime, reprenois-je en tremblant de crainte & de douleur, quelle affreuse sentence es-tu forcée de prononcer contre toi-même ? Qu'as-tu fait ? toi qui t'es livrée à des soupçons détestables, & qui ne connois plus depuis longtemps que la fureur & la haine ! Tu t'es crue trahie ; la fierté de ton cœur n'a pu souffrir une indigne rivale. Ah ! le témoignage de tes yeux mêmes suffisoit-il pour justifier tes fureurs ? Et, quand il auroit suffi, ajoutai-je en tâchant d'éloigner cette fatale idée, as-tu connu tes forces ? Te crovois-tu capable d'une entreprise aussi horrible que ta fuite ? Ne va-t-elle pas causer ta mort ou te plonger dans une infortune éternelle ? Le souvenir de mes enfants, qui ne manquoit pas de se joindre à ces funestes méditations, achevoit de mettre tous mes sens dans un trouble inexprimable. Je les voyois devant moi, j'entendois leurs pleurs. J'ouvrois les bras pour les embrasser ; & des mouvements de cette violence épuisant bientôt mes esprits, je retombois plusieurs fois le jour

dans des évanouissements plus longs & plus dangereux que tout ce que j'avois éprouvé sur le Vaisseau. Le zele de Gelin étoit toujours le même pour m'offrir du secours & de la consolation ; mais, dans les moments où ma tendresse & mon estime pour mon mari prévaloient ainsi sur l'opinion de son infidélité, je repoussois ce monstre avec horreur ; & ma seule fierté, qui ne me permettoit pas de lui laisser sentir que je me croyois trompée, m'empêchoit de l'accabler d'injures & de reproches. Il s'apperçut néanmoins de cette variation de mes sentiments, & son esprit artificieux lui fit aussi-tôt découvrir de quel côté j'avois besoin d'être soutenue. Il recommença sans affectation à m'entretenir de Madame Lallin, & des plaisirs qu'elle goûtoit dans mon absence, tandis que je me consumois dans les pleurs, & que je regrettois peut-être un ingrat qui n'avoit commencé à se croire heureux, disoit-il, que le jour de mon départ ; ces discours faisoient sur moi pour quelques moments toute l'impression qu'il se promettoit, mais la nature & l'amour pesoient sans cesse de l'autre côté de la balance, & redevenoient bientôt les plus forts.

Je passai près de quinze jours dans ces tourments, si obstinée à ne souffrir la vue de personne, que Gelin même, qui, dans les sentiments que je lui suppose pour moi, ne devoit pas voir volontiers l'empressement des Espagnols à se présenter à ma porte, me conseilla plusieurs fois de les recevoir plus civilement, & de me faire un amusement de leur entretien. Je rejettai son conseil. Si ma raison trouvoit quelques moments pour se faire entendre, je les employois à chercher les moyens de m'approcher de l'Angleterre, & de me faire une retraite sûre & tranquille, où mon honneur fût non seulement à couvert, mais inaccessible

aux soupçons ; & je cherchois sur-tout à me délivrer de Gelin, en lui marquant toute la reconnoissance qu'il pouvoit attendre honnêtement pour ses services. La probité que j'avois reconnue dans Monsieur & Madame des Ogeres, me répondoit qu'avec les sentiments qu'ils avoient conçus pour moi, ils ne me refuseroient jamais ce qu'ils pourroient m'accorder. L'Aumonier de leur vaisseau m'avoit parlé de quelques Couvents sur le bord du Canal d'Angleterre, où l'on ne faisoit pas difficulté de recevoir les Dames Protestantes, & je ne voyois point de lieu plus commode pour suivre mes intérêts à l'œil, & pour me conserver une réputation d'honneur que je ne voulois jamais exposer.

Mon esprit s'occupoit tristement de ce mélange d'idées, lorsqu'un jour, vers le soir, j'entendis dans l'appartement qui étoit au-dessus du mien, un bruit lugubre qui me causa de l'épouvante, & que mon inquiétude me fit prendre pour le présage de quelque nouveau malheur. Je ne me trompois pas. C'étoit Gelin qu'on rapportoit percé de coups, & mourant de la perte de son sang & de la profondeur de ses blessures. Quelque part que notre liaison m'obligeât de prendre à cet accident, je desirai d'être mieux instruite avant que de le voir & de lui offrir mon secours. On m'apprit qu'il avoit été trouvé sur le Port dans cet état, & que deux Matelots, qui l'avoient découvert heureusement, l'avoient cru mort ; mais qu'un peu d'agitation, & l'assistance qu'il avoit reçue du Chirurgien voisin, lui ayant rappellé la connoissance, il ne l'avoit d'abord employée, avec le peu de forces qui lui restoient, qu'à redemander un ami qu'il s'accusoit d'avoir tué cruellement, & qu'à conjurer tous ceux qui l'assistoient, de lui laisser finir une vie qu'il ne vou-

loit plus conserver. On avoit attribué ses gémissements & ses plaintes au désordre de son esprit ; & le Chirurgien avoit été obligé, pendant l'opération, de le faire tenir par quelques personnes robustes, comme un furieux qui étoit capable d'attenter à sa propre vie. Enfin, cédant aux efforts qu'on faisoit pour panser ses plaies, il s'étoit réduit à demander d'être transporté aussitôt chez lui, malgré le nouveau péril auquel le mouvement pouvoit l'exposer ; &, s'étant fait obéir, il avoit marqué une si pressante envie de me voir, que ses Porteurs l'eussent conduit droit à ma chambre, si mes gens ne s'y fussent opposés.

Dans le temps qu'on m'achevoit ce récit, & que, sans y rien comprendre, j'y trouvois le sujet d'une vive inquiétude, M. des Ogeres entra chez moi d'un air affligé, & me demanda si j'aurois la complaisance de satisfaire Gelin, qui souhaitoit ardemment de m'entretenir. Il prévint les questions que j'allois lui faire : Vous savez son malheur, me dit-il : mais en savez-vous la cause ? Je l'ai pressé de me l'apprendre, il ne me répond que par des soupirs & des plaintes si vagues, que je ne sais quelle explication leur donner. Personne n'a été témoin de son aventure. On a vu quelques étrangers dans une chaloupe qui a disparu presqu'au même moment. Le brouillard n'a pas permis de découvrir le bâtiment auquel elle appartient. Mais il me naît des soupçons, ajouta-t-il, qu'il est important d'éclaircir, & je vous conseille de voir promptement Gelin. Je le verrai, répondis-je avec un saisissement mortel ; je ne veux pas différer un moment ; &, me faisant conduire aussi-tôt à sa chambre, je le trouvai si pâle & si foible, que ce spectacle augmenta encore ma frayeur.

A peine m'eut-il apperçue, qu'étendant ses bras, qu'il n'avoit plus la force de lever, & marquant sa douleur par un frémissement plutôt que par un soupir, il me pria de faire écarter tout ce qu'il y avoit de personnes avec moi, sans excepter Monsieur & Madame des Ogeres. Lorsqu'il me vit assise & disposé à l'écouter, je remarquai qu'il paroissoit chercher des expressions, & que la violence des mouvements qu'il s'efforçoit de vaincre, lui arrachoit des larmes, quoiqu'il fermât les yeux pour les arrêter. Madame, me dit-il enfin d'une voix basse & forcée, le respect a tant d'empire sur moi, qu'il me fait surmonter devant vous les transports de la plus furieuse douleur. Peut-être aurois-je le pouvoir même de vous le cacher, s'il n'importoit à votre sûreté d'en savoir la cause. Nous sommes poursuivis; on en veut sans doute & à vous qui vous êtes dérobée à la tyrannie, & à moi qui ai facilité votre fuite; on nous cherche. Ne vous imaginez pas, continua-t-il, que cette persécution vienne de votre mari. Ah! plût au Ciel! Mais un ressentiment mal conçu a fait prendre sa vengeance à mon cher Brigde. Il est venu...... épargnez-moi un détail qui m'accable, ajouta-t-il, après s'être interrompu par un grand nombre de soupirs. Mon ami est mort, & nous devons songer à nous mettre à couvert.

Il s'arrêta. Je l'avois écouté avec une ardeur qui m'avoit coupé la respiration; &, quoique je la reprisse en le voyant cesser de parler, l'obscurité de son discours & la crainte d'un éclaircissement trop funeste, m'empêchoit d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il s'apperçut de mon trouble. Peut-être se flatta-t-il qu'il pourroit éviter d'autres explications. Dans l'état où je suis, reprit-il, je ne puis vous défendre. Ainsi je

vous exhorte à fuir. Mais, si mon zele & mon attachement n'ont pas mérité votre haine, il est impossible que vous puissiez penser à la fuite sans trouver quelque moyen d'assurer la mienne avec vous. Vous ne m'abandonnerez pas seul ici, poursuivit-il; &, comme je ne puis espérer que mes forces me permettent si-tôt d'entreprendre un voyage, je ne vois qu'une ressource, pour laquelle vous ne sauriez avoir de répugnance. Il continua de me dire qu'appartenant à l'Espagne par ma mere, je devois être sûre d'y trouver de la protection dès que j'aurois pris le parti de me faire connoître du Gouverneur; qu'il falloit charger M. des Ogeres de ce soin, & demander, ou des Gardes dans ma maison, pour me garantir des insultes auxquelles il craignoit de me voir bientôt exposée dans un lieu aussi ouvert que la Corogne, ou quelqu'autre asyle dans lequel nous puissions vivre tranquillement jusqu'à sa guérison.

Ayant eu le temps de me remettre assez pour démêler tout le sens de ce discours, je ne doutai point que le vaisseau de mon mari ne fût à deux pas du port; qu'il n'y fût pour me chercher; que les Etrangers qu'on avoit vus dans une chaloupe n'eussent été mon frere avec quelques-uns de ses gens, & que les blessures de Gelin ne vinssent de quelqu'imprudence qui l'avoit fait tomber entre leurs mains. Mais il parloit d'un ami mort, & je n'osois encore lui demander la confirmation de mes tristes conjectures, lorsque, ne se souvenant plus lui-même du soin qu'il avoit eu de ne le pas nommer, il recommença ses regrets & ses pleurs avec si peu de ménagement, qu'il ne me laissa plus le moindre doute.

Je ne pense point ici, ma sœur, à me faire

un mérite auprès de vous de la force de ma douleur. Je craindrois au contraire qu'une peinture si lugubre ne renouvellât trop vivement la vôtre. Mais, si vous vous souvenez de la tendresse & du respect que j'avois nourris si long-temps pour cet aimable frere, si vous songez seulement aux raisons que j'avois de le chérir & de le respecter, je n'ai pas besoin d'autres garants de la sincérité de mes pleurs. Vous dirai-je que, perdant de vue jusqu'au danger dont j'étois menacée, & ne voyant plus dans moi-même qu'un misérable objet de la haine du Ciel, à qui il ne restoit plus ni d'espoir ni de consolation sur la terre, je conçus l'horrible pensée de finir toutes mes peines par la mort? Qu'avois-je à prétendre ? Où devois-je me promettre un asyle, lorsque je ne pouvois demeurer quinze jours cachée, dans un port des plus écartés de l'Espagne? Et pour qui voulois-je vivre, si mon mari, mon frere, les seuls hommes du monde dont la tendresse étoit capable de me toucher, me haïssoient jusqu'à prodiguer leur vie pour ravir apparemment la mienne. Comme ce n'étoit point par des transports ni par des cris que ces tristes sentiments se déclaroient, & que mon désespoir me tenoit au contraire dans une immobilité qui m'auroit fait croire insensible, Gelin, se défiant de ce qui se passoit dans mon cœur, & peut-être intéressé par son indigne passion à me sacrifier sa douleur même & l'honneur de son ami, me pria d'entendre ce qu'il ne m'avoit expliqué, me dit-il, qu'imparfaitement. Ensuite, au lieu de plaindre mon frere, & de recommencer à gémir de son sort, il me fit un détail de leur rencontre & de leur querelle, qui étoit plus propre à piquer mon ressentiment, qu'à exciter ma tendresse & mes regrets. Je l'ai pressé, continua-

t-il, de prendre pour vous des sentiments plus fraternels, & d'en inspirer à votre mari de moins déréglés; mais, loin d'être sensible à votre malheur & favorable à votre innocence, il n'a parlé que de vengeance & de punition; il m'a traité avec les dernieres marques de mépris, &, dans son emportement, il seroit venu jusqu'à vous, sans paroître disposé à vous épargner, si je n'eusse mis l'épée à la main, au risque de périr mille fois, pour vous servir, dans un combat si inégal, que j'étois seul contre quatre. Je pleure ma victoire, ajouta-t-il, & vous me voyez ému jusqu'au fond du cœur; mais la résistance étoit nécessaire pour sauver notre liberté, & peut-être notre vie. Là-dessus il me pressa encore de penser à ma sûreté, & de ne pas différer plus long-temps à demander la protection du Gouverneur.

Pardonnez ma franchise, & n'en doutez pas plus dans les protestations de mon innocence, que dans les aveux de ma foiblesse. L'heureux éclaircissement des vues de ce perfide me fait connoître de plus en plus que je n'ai pas fait un pas sans être le jouet de sa malignité; mais qu'auriez-vous objecté au témoignage d'un homme mourant, & de quelle constance de résolution croyez-vous qu'une femme soit capable dans les mouvements douloureux qui m'agitoient? Sans renoncer ni consentir à rien, & comme poussée par le son de sa voix, plutôt que par la force de ses raisons, je priai M. des Ogeres d'aller sur le champ chez le Gouverneur, qui se nommoit Dom Pedro Taleyra, & de lui expliquer le besoin que j'avois de son secours. Gelin me conseilla de lui découvrir que j'étois petite-fille de Dom Francisco d'Arpez, ancien Gouverneur de l'Ile de Cuba, mais de

lui cacher le nom de mon mari, & le fond de mes infortunes. Il prétendit même qu'il étoit inutile de lui parler de mon mariage, & que ses services seroient beaucoup plus ardents pour une fille de distinction, nouvellement arrivée d'Amérique, qui étoit sans appui depuis la mort de son grand-pere, & qui ne connoissoit point encore sa famille en Espagne. Pour les craintes qui me faisoient demander un asyle, il fut d'avis de les attribuer à la connoissance que j'avois du dessein de quelques amants méprisés qui avoient donné la chasse à notre vaisseau, & qui en vouloient plus à ma personne qu'à mes richesses.

Je m'arrêtai peu à examiner ce projet. M. des Ogeres, qui avoit ses raisons d'éviter la rencontre de mon mari, ne se fit pas presser pour suivre mes volontés. Il fut bientôt de retour avec des nouvelles qui auroient dû me causer de la joie, si j'avois pu faire trève un moment avec mes peines. Dom Talevra ne l'avoit pas entendu parler de mon grand-pere, sans reconnoître un nom qui lui étoit cher, & dont il conservoit religieusement la mémoire. Ayant commandé long-temps un vaisseau de guerre, il avoit fait plusieurs fois le voyage des Isles Espagnoles, &, dans les occasions qu'il avoit eues de s'arrêter quelquefois dans l'Isle de Cuba, il s'étoit fait un ami si zélé du Gouverneur, qu'il en avoit obtenu des témoignages & des recommandations auxquelles il étoit redevable du Gouvernement de la Corogne. Sa satisfaction fut extrême de pouvoir marquer quelque reconnoissance à la fille de son Bienfaicteur. Il avoit été prévenu fort avantageusement en ma faveur par les flatteries des Officiers qui m'avoient vue sur le vaisseau, & la curiosité lui faisoit déja souhaiter de me con-

noître; mais, lorsqu'apprenant qui j'étois, il sut que je me croyois menacée de quelque danger, il répondit à M. des Ogeres qu'il seroit aussi-tôt que lui chez moi, & qu'il ne vouloit point d'autre interprete de ses sentiments que lui-même.

En effet, son carrosse se fit entendre au même moment. Je ne lui sus pas bon gré de s'être fait accompagner de son fils, & d'un grand nombre d'Officiers qui entrerent dans ma chambre à sa suite. Je fus même tentée, lorsqu'il se fit annoncer avec eux, de lui faire dire qu'une compagnie si nombreuse convenoit mal à ma situation, & je me serois épargnée de nouvelles douleurs, si j'avois suivi ce mouvement. Mais il avoit pris occasion de la crainte que je lui avois fait marquer par M. des Ogeres, pour paroître avec un cortége qu'il croyoit capable de me rassurer. Son premier compliment me le fit comprendre, & ce fut encore un chagrin pour moi de voir tant de personnes informées de mes inquiétudes & de ma frayeur. Après m'avoir exprimé ce qu'il croyoit devoir au sang de Dom Francisco d'Arpez, & m'avoir offert ses services avec beaucoup de politesse & de générosité, il me proposa d'accepter un logement chez lui, où je serois en sûreté contre toutes sortes de périls, & où la compagnie de son épouse & de ses filles serviroit à me faire passer le temps avec moins d'ennui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me séparer de Madame des Ogeres, & à laisser sans secours un homme à qui j'avois obligation. Il y répondit sans balancer, en me pressant de prendre avec moi ma compagne, & en me promettant de faire observer Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Mais que je souffrois impatiemment tout ce qui n'étoit propre qu'à interrompre ma tristesse, & qu'à m'é-

loigner de la solitude où j'aurois souhaité de pouvoir me livrer? Les Officiers de la suite du Gouverneur & son fils à leur téte formoient un cercle du carrosse. Ils paroissoient observer avec affectation tout ce qui s'en approchoit, pour marquer l'ardeur qu'ils vouloient avoir à me défendre. Les regards curieux & empressés qu'ils jettoient sur moi, m'auroient inspiré quelque défiance, si la pâleur de mon visage & l'impression de douleur que je portois dans les yeux, ne m'eussent persuadée que la seule pitié m'attiroit cette attention. Dom Talevra m'entretint du sujet de mes craintes, & paroissoit souhaiter de l'apprendre de moi-même. J'ouvris plus d'une fois la bouche pour répéter ce que Gelin avoit concerté avec M. des Ogeres; mais la vérité plus forte que toutes les raisons que j'avois de la déguiser, se présentoit sans cesse à mon imagination, & je sentois que, malgré toute ma résistance, elle m'arrachoit continuellement des larmes. Le Gouverneur s'en apperçut. Comme il joignoit beaucoup d'esprit à l'expérience du monde, il cessa de m'embarrasser par des questions importunes. Cependant il me demanda honnêtement, en sortant du carrosse, si avant de m'engager avec sa femme & ses filles, je n'avois rien de secret à lui prescrire, & il me promit dans tous les termes de l'honneur une fidélité inviolable. Je fus frappée de ce discours; mais étant fort éloignée d'en comprendre le sens, je n'y répondis qu'en général, par des prieres qui s'accordoient avec les demandes de M. des Ogeres.

La Gouvernante, qui étoit déjà prévenue sur mon arrivée, m'attendoit avec ses filles & m'auroit proposé, dès le premier moment, des amusements & des plaisirs, si j'avois été disposée à les goûter. Mais le poids de ma douleur n'ayant fait

que s'aggraver par une si longue contrainte, je me défendis sur divers prétextes, & je demandai en grace la liberté d'être seule. On me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. Il me plut à la premiere vue, parce qu'étant sombre & profond, je le trouvai propre à nourrir les sentiments que j'y apportois. C'étoit l'aile entiere d'un ancien édifice, où tout se ressentoit encore des vieux usages de la Nation. La chambre que je devois habiter n'avoit qu'une fenêtre étroite & grillée, qui donnoit sur la rue, mais elle en avoit d'autres qui donnoient dans les chambres voisines, pour la communication de la lumiere. Deux alcoves, dont l'une étoit la place du lit, & l'autre celle d'un grand prie-Dieu, formoient comme deux chapelles qui étoient vis-à-vis l'une de l'autre, & dont l'entrée étoit défendue par un grillage de cuivre. L'ameublement, jusqu'aux chaises & aux rideaux des alcoves, étoit de velours noir, bordé d'un large galon d'or; mais dont la vieillesse avoit presque effacé la couleur. Au milieu de la chambre pendoit un lustre à quatre branches qui répondoient à quatre girandoles placées aux quatre coins. Comme la nuit qui s'avançoit, redoubloit l'obscurité naturelle d'un lieu fort large & fort élevé, je crus entrer dans un vaste tombeau, où j'aurois le temps & la liberté de pleurer.

Ce n'est pas inutilement que je me suis arrêtée à cette description. Quoique le récit qui me reste à vous faire n'apporte aucun éclaircissement au fond de mon histoire, & que je sois moi-même impatiente de ma longueur, je ne puis vous cacher une des plus tristes aventures de ma vie. Que le seul souvenir me cause encore d'émotion! j'étois accompagnée de Madame des Ogeres & de Rem, la seule femme que j'ai emmenée de

Sainte-Hélene, & qui m'est encore fidélement attachée. On leur avoit marqué leurs chambres auprès de la mienne, elles y entrerent pour les reconnoître. Je demeurai seule un moment, sans autre lumiere que celle de deux flambeaux qui étoient sur une table auprès de moi. A peine avois-je eu le temps de rappeller une partie de mes nouveaux malheurs, & de m'attendrir en particulier sur le misérable sort de mon frere, que, venant à lever les yeux vers l'alcove opposée à celle du lit, je crus appercevoir la figure d'un homme qui disparut au même instant. L'imagination remplie de la mort de mon frere, & portée par une triste habitude à me figurer tout ce qui pouvoit ajouter quelque chose à mes frayeurs ou à mes peines, je ne doutai point que ce ne fût sa malheureuse ombre, qui venoit elle-même me confirmer son infortune, & peut-être me reprocher d'en avoir été la premiere cause. Une idée de cette nature venant se joindre à celles qui troubloient déja tous mes sens, j'éprouvai ce que je n'avois point encore senti, des convulsions & des douleurs qui m'ôterent jusqu'à la force de crier. Heureusement que l'inquiétude de Rem la fit rentrer dans ma chambre. Elle me trouva sans connoissance & sans chaleur. Mes fréquentes foiblesses l'avoient accoutumée à me voir dans cet état, sans s'alarmer beaucoup; cependant la longueur de cet accès & le froid mortel qui m'avoit glacé tous les membres, lui firent croire le danger plus pressant. Elle me mit au lit, après avoir employé inutilement toutes sortes de soins.

Enfin l'on vint à bout de me faire reprendre mes esprits. Mais ce fut pour retomber dans une situation si déplorable, qu'elle devoit me faire regretter l'état d'insensibilité d'où j'étois sortie. L'ob-

jet qui m'avoit frappé les yeux ne pouvoit s'éloigner de ma mémoire. Il y étoit présent sans cesse, avec des circonstances si touchantes, que je frémissois à tous moments d'horreur & de pitié. J'eus d'abord la force de ne faire cette confidence à personne, mais je n'avois pas celle d'arrêter des marques d'effroi involontaires, dont je ne m'appercevois que par l'étonnement de Madame des Ogeres & de Rem. Elles me presserent en vain de leur apprendre ce qui me causoit une si vive augmentation de trouble & de douleur. Je ne leur répondois pas, ou si j'ouvrois la bouche, c'étoit pour me plaindre de ce qu'elles entroient mal dans mes peines, puisqu'elles paroissoient en admirer l'excès.

Cependant une fievre violente, dont je fus saisie la même nuit, alarma sérieusement tous ceux qui prenoient quelqu'intérêt à ma santé. La Gouvernante étant venue me voir le lendemain avec ses filles, me proposa de recevoir les secours de la Médecine. Je les refusai. Mon mal, lui dis-je, est au-dessus des forces de l'art; & me repentant aussi-tôt de m'être trop expliquée, je lui parlai de mon incommodité comme d'une suite naturelle de mon voyage, qui ne devoit causer d'alarme à personne. Je rejettai de même toutes les offres qu'elle me fit de demeurer avec ses filles auprès de mon lit. Je voulois être seule; & pour ne vous rien déguiser, l'impression terrible qui me restoit de ce que j'avois cru voir, ne m'empêchoit pas de souhaiter le retour de ce qui m'avoit effrayée.

Qui sait, me disois-je à moi-même, en méditant sur ce prodige, si ce n'est pas la compassion & l'amitié plutôt que la haine, qui portent mon frere à revenir du séjour des morts? Il connoît à présent mon malheur & mon innocence; il me plaint; car la dureté & l'injustice ne peu-

vent s'étendre au-delà du tombeau. Il m'a condamnée, lorsqu'il m'a cru coupable : hélas ! comment l'a-t-il pu croire ? Mais il l'a cru, puisqu'il a prodigué sa vie pour me punir. Et qui m'assure que ce n'est pas une réparation qu'il vient faire à mon infortune & à ma vertu ? S'il est dans le sein d'un Dieu qui est la justice & la bonté même, qui m'empêche d'espérer que le repentir d'un transport aveugle, qui lui a fait augmenter mes peines par une injuste persécution, le rappelle volontairement pour les soulager ou pour les finir ? Jugez, ma sœur, quel devoit être le trouble de ma raison, pour me faire trouver de la vraisemblance dans un espoir si chimérique. Aussi dois-je vous confesser que, venant à réfléchir par intervalle sur ce qui se passoit ainsi dans mon esprit & dans mon cœur, j'étois quelquefois effrayée du désordre où je me surprenois. L'ardeur de la fievre contribuoit sans doute à m'échauffer l'imagination. Mes larmes couloient avec moins d'abondance ; mais je m'appercevois qu'elles étoient brûlantes, & que le sillon en demeuroit sur mon visage. Mes levres, mes mains, tout se ressentoit du même feu. Le plus cruel de ces Sauvages, dont j'ai redouté autrefois la barbarie, ne m'auroit pas vue sans pitié.

Dans cette étrange idée, j'attendois la nuit avec autant d'impatience que de frayeur, toujours persuadée que mon frere, ne pouvant me haïr, depuis qu'il connoissoit mon innocence par les lumieres d'une vie plus heureuse, reparoîtroit à la même heure, pour me consoler de sa présence, & m'ouvrir quelque voie de salut. Je ne manquai point, à la fin du jour, de jetter curieusement les yeux vers l'alcove. D'abord ma timidité ne me permit point de les y tenir fixés, & le moindre mouvement d'un rideau, ou la moin-

dre différence que je remarquois dans les couleurs, me sembloit annoncer ce que j'attendois. Ensuite, ma hardiesse croissant à mesure que le retardement augmentoit, je ne fis plus de difficulté de tourner entiérement le visage du même côté, & mon impatience devint si forte, que j'allai enfin jusqu'à reprocher sa lenteur à mon frere, & jusqu'à lui en faire tendrement des plaintes.

Cependant, si je perdis l'espérance d'être consolée le même soir par cette chere ombre, je n'en demeurai pas moins persuadée que je l'avois vue la veille, & que la faveur qu'elle me refusoit ce jour-là, pouvoit m'être réservée un autre jour. L'accablement où j'étois ne m'empêchoit pas même de raisonner sur la possibilité de ces sortes d'apparitions, & de me fortifier par diverses réflexions contre les premieres craintes dont je n'avois pu me défendre; car le plus grand mal, disois-je, dont je sois menacée, n'est pas la perte d'une vie qui m'est odieuse. Qu'elle me soit ravie la vie tout-d'un-coup par la violence, ou qu'elle s'éteigne peu à-peu par tous les degrés de la douleur, qu'importe? Et quand on est réduit à regarder la mort comme son unique bien, la plus prompte n'est-elle pas la plus heureuse? Ainsi que mon frere abrege mes tristes jours, si c'est la haine & la vengeance qui l'amenent; ou qu'il adoucisse la rigueur de mon sort, s'il cherche à me voir par un sentiment de pitié; je le recevrai avec la même satisfaction, lorsqu'il m'apportera l'un ou l'autre de ces deux remedes. Pendant que je m'entretenois de ces rêveries fantastiques, je fus interrompue tout-d'un-coup par le bruit de plusieurs instruments qui commencerent aussi-tôt un concert réglé. Ils me parurent si près de ma fenêtre, que je ne pus douter que cette fête ne me

fût adressée. Hélas ! m'écriai-je, la joie ose-t-elle donc éclater si proche de moi ! j'aurois fait écarter sur le champ ce bruit importun, si j'avois eu quelqu'autorité pour me faire obéir. Mais étant forcée de l'entendre, je résolus de m'en faire un amusement pour soulager mes peines par un moment d'interruption. Espérance inutile. En vain m'efforçai-je de recueillir mon attention, & d'exciter mon goût pour un divertissement que j'avois toujours aimé. Mon ame rejettoit comme d'elle-même tout ce qui se présentoit sous l'apparence du plaisir. Mes oreilles mêmes paroissoient s'y refuser ; & la force de ma tristesse se renouvellant bientôt toute entiere, des sons qui partoient d'un lieu si proche venoient insensiblement à me paroître éloignés. Je m'y rappellois néanmoins avec effort. Je changeois de posture pour me prêter à l'impression que j'aurois voulu ressentir. Quoi donc, disois-je en soupirant, tout est sensible aux charmes de la musique : les bêtes sauvages, dit-on, les pierres, les arbres se laissent émouvoir par la douceur des sons & des accords. Hélas ! comment suis-je plus dure & plus insensible qu'eux ? Mais au moment que je faisois ces plaintes à Madame des Ogeres, un tumulte, qui s'éleva dans la rue, & qui fit cesser les instruments, ne nous permit pas de douter qu'il n'y fut survenu quelque querelle.

J'envoyai Rem aussi-tôt pour s'informer si mon mauvais sort ne n'avoit pas encore mêlés dans cet accident. J'appris par des cris qui se firent entendre dans la maison, aussi-tôt que par son retour, qu'il étoit arrivé quelque chose de funeste à la famille du Gouverneur. Rem n'ayant point tardé à revenir, m'expliqua ce qu'on n'avoit pu cacher à personne. Quelques-uns des Officiers, qui m'avoient vue sur le vaisseau, avoient conçu pour moi une folle passion, dont ils avoient

même eu l'imprudence de se vanter. Le fils du Gouverneur, qui conservoit à l'âge de plus de trente ans, & veuf depuis plusieurs années, tout le feu de la premiere jeunesse, étoit devenu amoureux & jaloux sur leur récit. M'ayant vue la veille, sa fureur amoureuse & jalouse s'étoit tellement augmentée, qu'au premier bruit des instruments qu'il avoit entendus sous mes fenêtres, il y étoit accouru avec transport; &, prenant pour prétexte l'insulte qu'il prétendoit recevoir par une sérénade qui se donnoit chez lui sans la permission de son pere, il étoit tombé l'épée à la main sur les Acteurs & sur ceux qui les conduisoient. Mais ayant affaire à plusieurs personnes de résolution, il avoit été dangereusement blessé avant que la Garde eût pu le secourir. On l'avoit rapporté dans cet état à son pere, qu'un tel spectacle avoit mortellement affligé, & qui étoit encore incertain de ce qu'il devoit espérer de sa vie.

Quoiqu'on ne pût me reprocher ce malheur sans injustice, je ne doutai pas qu'il ne me préparât quelques nouveaux chagrins, & j'en marquai ma crainte d'avance à Madame des Ogeres. Elle m'exhorta à ne rien appréhender d'un homme aussi généreux que le Gouverneur; mais, n'étant pas plus tranquille que moi du côté de son fils, & des Officiers qui avoient gardé si peu de ménagements, elle me fit valoir ses craintes & les miennes comme une raison de prendre plus de soin de ma santé, pour me trouver promptement en état de quitter la Corogne, & de ne plus dépendre de personne. Ce motif eut plus de pouvoir sur moi que le desir de vivre. N'ayant rien entendu depuis deux jours du vaisseau de mon mari, je jugeai, quel qu'eût été son dessein, qu'il avoit continué sa route vers l'Angleterre, & que nous pouvions reprendre avec sû-

reté celle de Bayonne. Cette idée, à la fuite de mes projets, dont je m'occupai toute la nuit, me la firent paffer plus tranquillement. Je ne vis le jour d'après ni le Gouverneur ni fon époufe; mais ayant reçu la vifite de M. des Ogeres, je le preffai de finir les affaires qui l'arrêtoient encore, & de ne pas croire que mon incommodité fût capable de retarder notre départ. En effet, plus alarmée que je ne le faifois connoître des fentiments que tant de jeunes infenfés avoient conçus pour moi, j'aurois négligé le foin de ma vie pour me délivrer de cette inquiétude.

M. des Ogeres ne me quitta point fans m'avoir parlé de Gelin. Le Gouverneur avoit donné quelques ordres pour fa fûreté & pour la guérifon de fes bleffures; mais il l'avoit fait avec fi peu de marques d'eftime & de confidération, que je fus furprife de cette conduite en la comparant avec celle qu'il avoit tenue avec moi. Eloignée comme j'étois d'en pénétrer la raifon, je me contentai de le recommander à M. des Ogeres, à qui je ne cachai point d'ailleurs que je ne ferois pas fâchée de partir avant fon rétabliffement. Mon deffein étoit de ne lui refufer aucuns des foins que je croyois devoir à la reconnoiffance; mais je me fentois plus portée que jamais à faifir cette occafion de nous féparer fans l'en avertir, remettant à délibérer dans la fuite s'il me conviendroit de l'informer du lieu de ma retraite, lorfque j'aurois fait un choix conforme à mon inclination.

Une partie du jour s'étant paffée dans un entretien fi important, je me trouvai moins agitée vers le foir, & plus difpofée au fommeil; comme fi le fouvenir de ce que je devois à mon honneur eût rafraîchi mon fang, & rendu un peu de vigueur à mes efprits. Je congédiai de bonne

heure les Domestiques que Dom Taleyra avoit nommés pour me servir. Madame des Ogeres, ravie de m'entendre parler de repos, se retira aussi, & je demeurai seule avec Rem, qui devoit passer la nuit près de moi sur quelques carreaux, suivant l'usage de l'Espagne. Je commençois moi-même à me promettre quelques moments de sommeil, lorsque l'idée de mon frere m'étant revenue à l'esprit, mon premier mouvement fut de jetter les yeux vers l'alcove. Les lits d'Espagne sont sans rideaux, & ceux des alcoves étant ouverts, mes regards n'étoient arrêtés que par les deux grilles de cuivre qui n'étoient point capables de me cacher entiérement les objets. D'ailleurs, deux bougies éclairoient encore la chambre, & jettoient de ce côté-là un faux jour qui s'étendoit jusqu'au fond de l'alcove. Enfin, que vous dirai-je! j'apperçus distinctement la même figure que j'y avois vue, avec cette seule différence qu'elle me parut beaucoup plus grande, & qu'au lieu d'un habit ordinaire, je crus remarquer qu'elle étoit couverte de la triste parure qu'on emporte au tombeau. Je fis ces observations d'un seul regard; car toute la force dont je m'étois armée le jour d'auparavant, me servit mal au besoin. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps, comme la premiere fois. J'étois couchée, à peine osai-je respirer & remuer la tête. Je n'eus pas même le courage de rouvrir les yeux, parce que, dans la situation où j'étois, & dont je n'osois sortir, ils seroient tombés nécessairement sur le même objet. Rem, dis-je d'une voix basse à cette fille qui étoit couchée dans ma ruelle, levez la tête, & voyez si vous n'appercevez rien dans l'autre alcove. Le ton dont je lui parlai étoit si tremblant, qu'il lui communiqua d'abord une partie

de ma frayeur. O. Dieu ! que vois-je, me répondit-elle avec le même tremblement ! Sa réponse confirmant toutes mes imaginations ; parle bas, lui dis-je, c'est mon frere, tu ne sais pas qu'il est mort. Hélas ! c'est mon malheureux frere. Ne le connois-tu pas ?

Rem plus immobile que moi après ce discours, perdit aussi la force & la voix. Nous demeurâmes dans ce saisissement pendant quelques minutes, doutant l'une & l'autre si nous n'avions pas perdu la connoissance, & n'osant même nous le demander. Cependant, ayant eu le temps de rappeller toutes les idées dans lesquelles je m'étois fortifiée la veille, & mon imagination s'échauffant de plus en plus par de nouvelles réflexions, je résolus de vaincre la timidité qui m'arrêtoit. Le premier effet de ce nouveau courage fut de me faire ouvrir les yeux. Je remarquai assez clairement la figure d'un homme, pour m'assurer que mes sens ne m'avoient pas fait d'illusion. C'étoit un grand visage pâle, creux & défiguré. L'habit étoit blanc comme je l'avois d'abord observé, & tomboit jusqu'à terre. A la vérité, je ne démêlois par les traits de mon frere, mais j'attribuois cette altération à la mort. Je voyois d'ailleurs deux yeux étincelants qui étoient directement fixés sur mon lit, & je concevois que mon alcove étant plus éclairée que l'autre, parce que les bougies en étoient moins éloignées, le fantôme devoit distinguer jusqu'au moindre de mes mouvements. Toute son attitude me paroissoit passionnée. Ce spectacle, dont je me repaissois avec une curiosité avide, me pénétroit jusqu'au fond du cœur. Ma crainte continuoit toujours d'être assez forte pour m'empêcher d'élever la voix, mais elle agissoit déjà sans se faire sentir. Que veux-tu de moi,

moi, cher frere, étois-je prête à m'écrier à tous moments : quel dessein t'amene ? Parle, qu'attends-tu de ta triste sœur ? Viens-tu me consoler de mes peines, ou m'aider à mourir ? Ce fut dans un de ces transports, qu'oubliant toutes mes frayeurs, j'étendis les bras vers l'alcove avec un mouvement si vif, que je crus mon ame prête à m'abandonner. Ah ! chere ombre, allois-je m'écrier...... mais la force de mon action avoit déjà produit d'étranges effets. J'entendis un bruit sourd, tel que celui d'une masse qui tombe pesamment : Rem, qui l'entendit comme moi, jetta un cri de frayeur. La mienne fut assez forte pour m'en faire donner aussi des marques. Cependant, ayant jetté aussi-tôt les yeux sur l'alcove, non-seulement je n'apperçus plus rien, mais je remarquai que les rideaux avoient été tirés, & la vue ne pouvoit point les pénétrer.

Madame des Ogeres, éveillée par un cri de Rem, se hâta d'entrer dans ma chambre, & de me demander si je me trouvois plus mal. Sa présence nous ayant un peu rassurées, je ne balançai point à lui raconter ce qui m'étoit arrivé. Elle me répondit d'abord par toutes les objections qui viennent à l'esprit d'une personne sensée contre des événements de cette nature : mais deux témoignages qui s'accordoient sur l'aventure de cette nuit, & le récit de celle qui m'étoit arrivée deux jours auparavant, firent une juste impression sur elle. Nous passâmes toutes trois le reste de la nuit dans mon alcove, sans nous sentir assez de résolution pour lever les rideaux de l'autre, & pour examiner s'il y restoit quelques traces d'une scene si extraordinaire. L'accablement du sommeil nous ayant forcées d'y succomber vers le jour, nous en passâmes une partie à dormir.

A mon réveil, le Gouverneur me fit deman-

der la permission de m'entretenir quelques moments. Je ne l'avois pas vu depuis la blessure de son fils, & je regardai cette visite comme une suite de ses premieres civilités. Il entra d'un air réveur, que j'attribuai au chagrin qu'il devoit ressentir du malheur d'un fils si cher. S'étant assis, après m'avoir saluée en silence, il demeura encore quelque-temps à chercher ses expressions. Enfin, me saluant de nouveau avec des témoignages extraordinaires de respect, il me pria de recevoir, sans m'offenser, le discours qu'il m'alloit faire. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le funeste accident qui va me ravir un fils unique, dont je faisois toute la consolation de ma vieillesse. Vous en savez méme la cause, car on ne me persuadera jamais, qu'après s'être fait blesser mortellement pour vous, il soit venu pour vous voir cette nuit dans l'état où ses blessures le réduisent, sans y avoir été encouragé par vos bontés. Je l'interrompis avec chaleur, aussi irritée que surprise de ce que je croyois déjà comprendre. Ah! Madame, interrompit-il à son tour, excusez un malheureux pere, & ne me faites pas un crime de manquer à quelque ménagement dans les termes. Il n'est que trop vrai que mon fils est mourant, & que, s'il me reste quelqu'espérance pour sa vie, elle dépend de vous, qui l'exposez au danger de la perdre. Il n'a que votre nom à la bouche, il ne peut vivre que pour vous, il me conjure de savoir de vous-même, s'il peut se flatter de vous plaire un jour, & de vous faire accepter l'offre de son cœur & de sa main, sans quoi sa résolution est de rejetter tous les remedes, & de songer moins à vivre qu'à précipiter sa mort. Ecoutez-moi sans colere, continua-t-il, & n'expliquez pas mal ma liberté; je sais la situation de votre fortune. Vous avez pris

la fuite avec un amant, mais il n'eſt pas digne de vous. Vous avez abandonné un mari, mais il eſt Proteſtant. Je vous regarde comme une femme libre, qui joint une naiſſance illuſtre à beaucoup de charmes naturels, & qui peut faire encore le bonheur d'un honnête homme en rentrant dans les bornes dont quelque paſſion violente l'a peut-être écartée. J'ai eu ſoin que le bruit de vos aventures ne fit point ici d'éclat. Vous pouvez retrouver ici tout-à-la-fois un pere, un titre, un mari, dont le nom n'eſt pas indigne du vôtre, une fortune aſſez bien établie pour réparer toutes vos diſgraces ; enfin, vous pouvez faire votre bonheur & celui d'un homme qui vous adore. A quoi tiendroit-il que votre cœur ne ſe rendît pas à ces offres ? Si vous les trouvez trop précipitées, ſongez que c'eſt le langage de l'honneur & de la bonne foi. Je n'ai pu les différer : le péril qui menace mon fils eſt preſſant ; &, n'étant point capable de les faire ſans être réſolu de les remplir, j'ai dû vous faire connoître que je n'ignore point votre ſituation, pour bannir toutes les craintes qui pourroient vous arrêter, ſi vous ne me ſuppoſiez pas bien informé de vos aventures. Enfin, s'appercevant que je m'agitois impatiemment, & que je me faiſois violence pour l'écouter : vous vous offenſez de mes inſtances, ajouta-t-il d'un air encore plus triſte, vous n'entrez pas dans le ſens de mes prieres, vous ne me pardonnez rien ? Ah ! du moins rendez-moi mon fils. Ne lui donnez pas le coup de la mort en lui ôtant l'eſpérance. Je vous demande ſa vie. L'avenir nous fera naître d'autres reſſources ; mais conſentez que je lui porte de votre part un mot favorable, un ſigne de bonté & de pitié. Il me preſſa longtemps avec la même ardeur, & je voyois des

larmes qui s'entresuivoient au long de son visage.

Que pourrois-je penser d'un discours où non-seulement je ne comprenois rien, mais où je me trouvois insultée presqu'à chaque mot ? J'étois seule à l'entendre. Soit qu'il vînt d'une envie formée de m'outrager, ou de quelqu'égarement d'esprit causé par la douleur, je craignis qu'une réponse telle que je la devois à mon honneur & à ma juste indignation, ne m'attirât peut-être de nouvelles injures. Je me hâtai d'appeller Madame des Ogeres ; quoique sa présence me rendît plus hardie, je me contentai de dire au Gouverneur, en jettant les yeux sur lui avec un air de défiance, que tant de choses surprenantes me jettoient dans un extrême étonnement, & que je le suppliois instamment de me laisser seule pour y réfléchir. Je me levai, il se retira en me conjurant de ne pas différer trop long-temps ma réponse.

La perte d'un moment m'eut coûté plus qu'à lui. Sans prêter l'oreille aux questions de Madame des Ogeres, je la pressai de faire chercher aussi-tôt son mari ; on ne tarda point à le trouver. Ah ! venez, lui dis-je les larmes aux yeux, vous êtes le seul homme du monde pour lequel il puisse me rester de la confiance. Mes malheurs vont en augmentant. Au nom du Ciel ! secourez-moi. Je lui répétai les discours du Gouverneur ; &, ne m'arrêtant point à lui demander des éclaircissements sur ce qui lui devoit paroître aussi obscur qu'à moi, je le conjurai de voir sur le champ, soit le Gouverneur, soit son épouse, ou leur fils. Sachez d'eux, lui dis-je, pourquoi ils m'insultent. Est-ce folie ou malignité ? Déclarez-leur nettement tout ce que vous savez de mes infortunes. Ajoutez-y que je ne leur demande rien ; & que, si j'ai accepté la retraite qu'ils m'ont offerte chez eux, c'est que l'opinion que j'avois de leur vertu me

l'a fait regarder comme un asyle assuré pour la mienne ; s'ils me croient d'autres sentiments, je les quitte avant la fin du jour. M. des Ogeres, aussi curieux que moi de découvrir le fond de cette aventure, m'apprit ce qu'il en avoit pu recueillir dans la Ville. Sur la maniere dont il s'étoit expliqué au Gouverneur, en lui découvrant mon nom, on me croyoit sans engagement ; & l'un des Officiers, qui avoient pris de l'inclination pour moi sur le vaisseau, homme riche & considéré, avoit déclaré, pour refroidir ses rivaux, que son dessein étoit de m'épouser. C'étoit lui dont le fils du Gouverneur avoit troublé le concert, mais on ignoroit par quel motif celui-ci pouvoit être animé, & tout ce qui s'étoit passé dans l'intérieur de la maison étoit encore un secret pour le public. Cette explication me laissant mille choses à desirer, je pressai M. des Ogeres de me satisfaire. Il eut beaucoup de peine à se procurer un moment d'entretien avec Dom Taleyra, qui étoit attaché au lit de son fils. Enfin, je l'entendis revenir, & l'impatience me fit aller au-devant de lui.

Il est fâcheux, me dit-il en m'abordant, que nous n'ayions pu nous défier du malheur qui nous est arrivé. Je vous aurois conseillé de ne pas chercher d'autre asyle que mon vaisseau, où j'aurois été capable du moins de vous défendre. Mais je vous apprends que vous êtes ici prisonniere, aussi long-temps que Dom Taleyra jugera votre présence nécessaire au rétablissement de son fils. Ne vous alarmez pas, continua-t-il, on promet de vous respecter ; &, venant au détail que j'attendois, il m'apprit que le vaisseau de mon mari s'étant approché du port, il en étoit sorti deux Gentilshommes Espagnols, qui s'étoient arrêtés quelques heures dans la ville, où ils avoient pris la poste pour Madrid. Voilà le fondement, me dit-il, de toutes

les fausses idées du Gouverneur, & de tous les chagrins qu'il peut encore vous causer. En effet, ces deux Gentilshommes, dont j'aurois peine à me rappeller le nom, ayant été obligés de se présenter à Dom Taleyra, il n'avoit pas manqué de les interroger sur leur voyage; &, comme ils n'avoient rien de plus extraordinaire à lui raconter que mon départ de Sainte-Hélene, dont ils avoient su toutes les circonstances en s'embarquant avec mon mari, ils avoient suivi le préjugé où tout le monde étoit apparemment de ma conduite. Gelin avoit passé dans leur esprit pour un amant, & moi, pour une femme à qui la tendresse qu'ils me supposoient pour ce misérable, avoit fait oublier ce que je devois à mon honneur. A la vérité, m'ayant vue pendant quelques jours à Sainte-Hélene, ils avoient cru me connoître assez pour devoir faire l'éloge de mon caractere; &, suivant les principes de la galanterie espagnole, ils m'avoient excusée avec plus de civilité que de raison. Mais Dom Taleyra n'en étoit pas moins fondé à me regarder comme infidelle, & telle étoit l'opinion qu'il avoit de moi lorsqu'il étoit venu m'offrir sa maison & ses services.

Sa surprise avoit été extrême en apprenant que j'étois à la Corogne; car, quoiqu'il ne pût ignorer que M. des Ogeres avoit une Dame Espagnole avec lui, le récit même des deux Gentilshommes n'avoit pu lui faire soupçonner que ce fût moi. Mais, ouvrant les yeux lorsque je lui avois fait demander sa protection, & comparant la crainte que je marquois d'un vaisseau étranger & les blessures de Gelin, avec le discours des deux Espagnols qui étoient arrivés & partis le même jour, il n'avoit pu douter que tout ce qu'il avoit entendu quelques heures auparavant, ne fût mon histoire. La nouveauté de cette aventure & le

nom de mon grand-pere qu'il avoit appris de M. des Ogeres, l'avoient peut-être engagé plus que l'estime à me témoigner tout le zele qui me l'avoit fait regarder comme un ami. Il m'avoit caché néanmoins les lumieres qu'il avoit déjà reçues sur la véritable cause de mes craintes ; & les seules marques qui eussent pu m'inspirer quelque défiance, si j'eusse été capable d'y faire attention, étoient les discours qu'il m'avoit tenus en arrivant à sa maison, & l'espece de mépris qu'il avoit affecté pour Gelin.

Comme il ignoroit encore la passion de son fils, il n'avoit point eu d'autre vue dans ses civilités, que de me rendre ce qu'il croyoit devoir à la petite fille de Dom Francisco d'Arpez. Cependant, dès le premier jour, il s'étoit apperçu que Dom Thadeo (c'étoit le nom de son fils) ne parloit pas de moi avec indifférence ; &, le connoissant d'un caractere ardent, il l'avoit exhorté à ne se pas rendre malheureux par des desirs inutiles. Sa querelle & ses blessures avoient achevé de lui ouvrir les yeux ; mais, dans l'état où il le voyoit, la tendresse paternelle l'avoit empêché de lui faire sur le champ des reproches hors de saison. Enfin, s'étant éveillé la nuit au bruit de ses domestiques, & son inquiétude l'ayant fait courir à l'appartement de son fils, il l'avoit trouvé entre les bras de deux Valets-de-chambre, qui le rapportoient dans son lit, sans connoissance & sans sentiment. Il avoit voulu savoir d'eux la cause de ce désordre. Ils lui avoient confessé que leur maître ayant trouvé le moyen, avant ses blessures, de s'introduire dans une de mes alcoves, où il passoit une partie de la nuit à me considérer, il avoit exigé d'eux qu'ils l'y transportassent cette nuit même, malgré le triste état où il étoit. Ils y avoient réussi avec assez de bonheur ; mais, soit

que sa foiblesse ne lui permît point de se tenir debout, soit quelque raison qu'ils ignoroient, il avoit perdu subitement tout ce qui lui restoit de force ; &, étant tombé de toute sa hauteur, ils avoient été dans le dernier embarras pour l'apporter à sa chambre. Dom Taleyra, touché jusqu'au fond du cœur de l'extrémité où il voyoit un fils si cher, n'avoit pu s'empêcher, après lui avoir un peu rappellé la connoissance, de lui reprocher tendrement une démarche si téméraire. Mais la réponse qu'il en avoit reçue, l'avoit forcé aussitôt de changer le langage. Ne m'accablez pas, lui avoit dit Thadéo. Je meurs. Il ne me reste de vie que pour vous demander une faveur dont j'espere encore ma guérison, mais votre refus, ou celui de Dona d'Arpez, est aussi-tôt suivi de ma mort. Je vous demande la liberté de l'épouser, & à elle, de me préférer à Dom Lucescar. M. des Ogeres me dit qu'on nommoit ainsi son ri[illegible] : pour moi, l'on ne me connoissoit que sous le nom de mon grand-pere.

Le Gouverneur, quoiqu'extrêmement embarrassé d'une proposition si peu attendue, n'avoit pas cru que les circonstances lui permissent de la combattre. Il avoit promis à son fils de ne rien épargner pour le satisfaire ; &, voulant savoir seulement par quels degrés sa passion étoit montée à cet excès, il lui avoit demandé s'il me connoissoit assez pour s'assurer que mon cœur & ma main fussent libres. Thadéo n'avoit plus fait difficulté de lui confesser que, sur ce qu'il avoit entendu dire de moi à divers Officiers qui m'avoient vue sur le vaisseau, il s'étoit déguisé pour satisfaire d'abord sa curiosité, & qu'ayant conçu pour moi des sentiments aussi vifs qu'il lui plût de les représenter, il avoit continué de recourir au déguisement pour me voir plusieurs fois le jour ; de-

puis que j'étois dans la ville ; que sa passion croissant sans mesure, il avoit gagné, à force de libéralités, un domestique de M. des Ogeres, qu'il avoit cru propre à lui donner quelque lumiere sur ma conduite ; qu'il avoit appris que je ne recevois la visite de personne, & par conséquent toutes les espérances de ses rivaux n'étoient pas mieux fondées que les siennes ; qu'il avoit su, à la vérité du même domestique que j'avois été au pouvoir d'un mari, mais d'un mari Protestant, qui m'avoit donné de justes sujets de haine ; & que, pensant à m'attacher à la religion de Rome, j'acquérois le droit de rompre un mariage si mal assorti (en effet, j'ai su que Gelin s'étoit fait une étude de répandre ces fausses idées dans le vaisseau) ; que me croyant donc libre, il pensoit sérieusement à me faire des propositions qui puissent m'arrêter à la Corogne, lorsque les discours présomptueux de Dom Lucescar avoient excité sa jalousie ; que son concert l'avoit moins irrité que la profession qu'il faisoit hautement de penser à m'épouser ; qu'ayant eu le malheur de tomber sous les coups d'un rival si vain, il étoit d'autant plus à plaindre que ses blessures lui ôtoient le pouvoir de se défendre de ses artifices ; que la crainte d'être prévenu étoit pour lui un tourment mortel ; que dans la violence de sa jalousie il s'étoit fait porter dans un lieu d'où il pouvoit m'observer, & que l'ayant sans doute apperçu, j'avois donné quelques marques de compassion qu'il croyoit pouvoir expliquer en sa faveur ; qu'il n'avoit pu résister à l'impression d'une si fâcheuse espérance ; qu'il étoit temps d'agir sans me donner le temps de me refroidir, & que non-seulement son bonheur, mais sa vie même dépendoit de ce que son pere alloit en reprendre pour lui. Il avoit ajouté des choses si pressantes, qu'el-

les avoient porté ce bon vieillard à étouffer ses propres objections, & même à dissimuler les fâcheuses idées que les deux Espagnols lui avoient laissées de Gelin. Vous avez remarqué que, dans le discours qu'il m'avoit adressé, il avoit cru se faire auprès de moi un mérite de ce silence.

Après avoir tiré de lui toutes ces explications, M. des Ogeres avoit tâché de le détromper d'une partie de ces idées, & de ruiner sans exception toutes ses espérances. En lui avouant que j'avois quitté mon mari, il m'avoit justifiée avec feu sur l'accusation qui concernoit Gelin; & pour ne laisser aucun doute de mes sentiments, il lui avoit déclaré que je me croyois si offensée, & de ses propositions, & des termes injurieux dans lesquels il s'étoit expliqué, & plus encore de la hardiesse de son fils, qui s'étoit non-seulement introduit dans ma chambre, mais qui s'imaginoit follement que je l'avois apperçu sans indignation; que j'étois résolue de quitter sa maison dès le même jour, & peut-être la Corogne, où je laisserois & son fils & Lucescar & Gelin, & tous ceux dont la présence ou le voisinage pouvoit porter quelqu'atteinte à la délicatesse de ma vertu. Cette déclaration, prononcée d'un ton vif, par un homme aussi ferme que M. des Ogeres, avoit d'abord un peu déconcerté le Gouverneur. Cependant, après de légeres excuses, pendant lesquelles il paroissoit méditer sur le parti qu'il devoit prendre, il étoit revenu à le supplier d'obtenir de moi quelqu'indulgence pour la triste situation de son fils, & à lui demander si je trouverois mauvais qu'il retournât lui-même à ma chambre, pour me conjurer encore d'entrer dans ses sentiments. M. des Ogeres étoit vertueux. Je lui avois répété mille fois, que m'étant livrée avec tant de confiance entre ses mains,

je le chargeois devant le Ciel & devant les hommes de la garde de mon honneur. Il ne crut point que, dans le péril où j'étois, il y eût aucune composition qui pût être acceptée avec bienséance. Se souvenant d'ailleurs des alarmes où il venoit de me laisser, il répondit vivement & peut-être avec trop de hauteur, que, n'étant pas plus responsable de la santé que de la folie de Dom Thadéo, je devois prendre peu de part à son sort, & chercher ma sûreté à l'instant même, loin d'une maison où la vertu étoit si peu respectée.

Une réponse si vive avoit tellement piqué le Gouverneur qu'il s'étoit oublié à son tour ; &, me reprochant d'affecter pour son fils une vertu qui n'étoit pas toujours si sévere, il avoit juré que je ne sortirois pas de sa maison que sa vie ne fût tout-à-fait hors de danger, & qu'il me forceroit d'avoir autant de complaisance pour lui que j'en avois eu volontairement pour un autre. Il s'étoit retiré d'un pas si brusque après ce serment, que, ne le connoissant point assez pour savoir si l'honneur étoit capable de le retenir dans de certaines bornes, M. des Ogeres me confessa qu'il n'étoit point sans inquiétudes. Mais à moins qu'on ne prenne le parti de vous donner des gardes, ajouta-t-il, il sera difficile qu'on vous ôte le moyen de vous évader dès cette nuit & de regagner mon vaisseau qui sera prêt à sortir aussi-tôt du Port. Il me recommanda, tandis qu'il alloit donner les ordres nécessaires, de ne laisser rien échapper, qui pût me faire soupçonner de ce dessein, & sur-tout de ne pas aigrir l'esprit du Gouverneur par un excès de fierté.

Oh ! ma sœur, à quelles réflexions demeurai-je en proie pendant le reste du jour ! Ce ne fut ni la menace du Gouverneur, ni l'inquiétude

de mon sort qui me tourmenta l'imagination, ni la crainte d'un péril dont je savois bien qu'une femme d'honneur est toujours capable de se défendre. Mais quelle affreuse idée se formoit-on de ma vertu? J'étois donc soupçonnée d'aimer Gelin, accusée d'avoir fui pour le suivre, traitée comme une infame à qui l'on faisoit grace en jettant un voile sur sa conduite, & en lui offrant le pardon de ses fautes, à condition de se rendre utile au bonheur d'un inconnu. Malheureux jouet de mes propres fureurs & des injustices d'autrui, à quoi étois-je réduite? J'ai quitté mon mari, disois-je à Madame des Ogeres, pour m'épargner la honte de ses mépris; c'est le ressentiment de l'honneur outragé autant que les transports de l'amour irrité, qui m'a fait faire violence à mon caractere, pour sauver du moins ma gloire, l'unique bien qui me restoit à conserver; & je retombe aussi-tôt dans une confusion plus insupportable que celle dont j'ai prétendu me délivrer! Quel est donc le sort d'une femme? Infortunée, coupable au gré du caprice des hommes, où doit-elle prendre la regle de son devoir, & chercher de la sûreté pour son repos? Il falloit apparemment, continuai-je avec un retour amer sur le passé, il falloit souffrir les rebuts d'un mari perfide & les dédains d'une rivale; il falloit vivre auprès d'eux dans le désespoir & dans les larmes, être témoin de leur bonheur, servir par ma présence à ranimer leur tendresse, veiller peut-être à la sûreté de leurs rendez-vous, & à la tranquillité de leurs caresses. O Dieu! m'écriai-je en sentant bouillonner mon sang à ce fatal souvenir, la terre & la mer ont-elles des abymes si profonds où je ne fusse pas plutôt prête à m'ensevelir, qu'à supporter un si odieux spectacle!......... Mais ne devois-je pas

m'arrêter dans l'Isle de Madere, & me rendre aux conseils de Gelin, qui ne m'a prédit que trop juste le cruel châtiment de mon obstination? Hélas! j'y aurois vécu loin des hommes, loin de ces ingrats & de ces perfides, dont je prévois que la malignité ne cessera jamais de me poursuivre. Mais il falloit donc y chercher quelqu'antre écarté, d'où Gelin, qui m'accompagnoit, n'eût jamais approché; car les cruels qui m'insultent, en eussent encore moins épargné ma vertu. Un antre! oui, ajoutai-je, le plus profond, le plus obscur, le plus conforme à l'état de ma fortune & aux tristes sentiments de mon ame! voilà le seul asyle qui me convienne. Et c'est le seul aussi que je suis résolue de chercher, repris-je en regardant fixement Madame des Ogeres: hélas! apprenez-moi si j'en puis trouver un dans les montagnes dont cette côte m'a paru bordée.

Je m'arrêtai un moment pour attendre sa réponse. Mais cette vertueuse Dame, qui n'avoit tardé si long-temps à m'interrompre, que pour se livrer à la pitié que lui causoient mes agitations, saisit cet instant pour les calmer par ses conseils. Elle convint de la justice de mes plaintes & du malheur de notre sexe, qui, malgré tous les avantages que la flatterie des hommes lui attribue, est continuellement la victime de leur injustice & le jouet de leurs passions les plus déréglées. Mais, dans le cas où je me trouvois malheureusement engagée, elle m'assura que toute leur malignité n'étoit pas capable de nuire à ma réputation, puisqu'elle & son mari, qui ne m'avoient pas perdue de vue depuis notre départ de Sainte-Hélene, se feroient toujours un devoir de rendre témoignage à ma conduite, & qu'ils se flattoient l'un & l'autre d'être écoutés de toutes les personnes d'honneur. Elle prit cette occa-

ſion pour m'apprendre ce que ſa modeſtie m'avoit laiſſé ignorer juſqu'alors ; qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme des plus illuſtres de ſa province, & que ſon mari n'étoit pas non plus d'une naiſſance commune ; mais qu'ayant eſſuyé des pertes conſidérables, qui avoient beaucoup altéré leur fortune, ils avoient obtenu de la Cour, ſous prétexte d'une commiſſion ſecrete, la permiſſion d'équiper un vaiſſeau, & que, pour déguiſer mieux leur entrepriſe dans une province où la Nobleſſe exclut toute ſorte de commerce, ils s'étoient aſſociés avec quelques riches particuliers de la Corogne, qui avoient pris ſoin de le charger ſous leur nom, & qui avoient obtenu de leur côté un paſſe-port avantageux de la Cour d'Eſpagne. Sa tendreſſe pour ſon mari lui avoit fait entreprendre le voyage avec lui. Ils revenoient avec tout le ſuccès qu'ils avoient eſpéré, & qu'ils n'avoient pu manquer d'obtenir ſous le pavillon de deux Couronnes. Ce détail, continua-t-elle, eſt moins pour nous relever à vos yeux, que pour vous faire comprendre ce que vous pouvez vous promettre de notre témoignage & de nos ſervices. Ne regrettez point, me dit-elle encore, d'avoir laiſſé derriere vous l'Iſle de Madere. Il ſe trouve des antres obſcurs en Eſpagne & en France, mais l'honneur peut être en ſûreté ſans ce ſecours ; & moi, qui connois la générosité de la nobleſſe eſpagnole, je ſuis moins alarmée que mon mari des menaces du Gouverneur. Quand il nous forceroit d'attendre le rétabliſſement de ſon fils, ne doutez pas qu'il n'en uſe civilement avec nous, & qu'il ne revienne bientôt de la chaleur indiſcrette avec laquelle un peu de reſſentiment l'a fait parler.

En effet, ſon diſcours fut interrompu par l'ar-

rivée d'un domeſtique qui m'étoit envoyé par le Gouverneur, & qui me pria, de ſa part, dans les termes les plus reſpectueux, de recevoir ſa viſite. J'avois de la répugnance à le voir. Madame des Ogeres me preſſa d'y conſentir. Il parut d'un air auſſi triſte qu'il l'avoit eu deux heures auparavant. Je ne doute pas, Madame, me dit-il en tenant la vue baiſſée, qu'on ne vous ait déjà fait un récit qui ne ſauroit être honorable pour moi. Mais n'avez-vous jamais tremblé pour la vie de ce que vous avez de plus cher ? Avez-vous un fils que vous aimiez uniquement, & que vous ayez été menacée de perdre par un accident cruel ? Ah ! ſi vous connoiſſez juſqu'à quel point la nature nous intéreſſe pour un fils, ne donnez point le nom d'offenſe au mouvement d'une chaleur involontaire, & pardonnez au plus infortuné de tous les peres. Il voulut mettre un genou à terre en prononçant ces derniers mots, & ſes larmes couloient en abondance. Je l'arrêtai.

Mon fils expire, reprit-il avec la même douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'eſt plus capable de ſentir le prix. Il eſt au bord du tombeau. Cependant, ſi c'eſt à l'excès de ſa paſſion qu'il faut attribuer ſa mort; ſi ſes bleſſures du moins n'ont pas eu d'autre cauſe, & ſi la jalouſie & les autres tourments d'un malheureux amour ſont le poiſon qui les rend mortels, votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quelque choſe à la pitié ? Hélas ! les marques en ſeroient à préſent bien tardives. Mais qui ſait ce qu'un moment peut produire ? On a vu faire mille fois de ces miracles à l'amour. Un inſtant de votre préſence feroit peut-être plus que tous les remedes. Au nom du Ciel, ajouta-t-il, que le reſſentiment qui peut vous reſter de mon indiſcrétion, ne s'oppoſe point à votre généroſi-

té : faut-il que j'embraſſe vos genoux ? Il voulut de nouveau ſe jetter à mes pieds. Je le retins encore. Malgré le ſujet de mes plaintes, je me ſentois touchée de ſa douleur ; & , pendant qu'il l'exprimoit ſi vivement, il me vint à l'eſprit que s'il étoit lui-même capable de cette généroſité qu'il ſouhaitoit de trouver dans mes ſentiments, je ne pouvois deſirer une meilleure occaſion pour lui faire prendre de moi l'opinion que je croyois mériter. Je m'applaudis de cette penſée, &, l'interrompant ſans aucune précaution : oui, lui dis-je, je ſuis ſenſible au malheur de votre famille, & je m'afffige d'en être innocemment la cauſe. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous m'avez fait. Venez, je ne refuſe point de donner à votre fils toutes les conſolations que l'honneur permet, & que l'humanité demande. Un cœur ferme dans ſon devoir, ajoutai-je, eſt au-deſſus des ſoupçons téméraires, & ne prend la loi que de ſes propres ſentiments. Je lui demandai la main pour me conduire. Il reçut la mienne avec tranſport, & ne ceſſa point de m'exprimer ſa reconnoiſſance juſqu'à l'appartement de ſon fils.

Nous le trouvâmes dans un état auſſi triſte qu'il me l'avoit repréſenté. La pâleur de la mort étoit déjà répandue ſur ſon viſage. Il avoit la tête penchée & les yeux fermés. Sa reſpiration, qui ſe faiſoit encore entendre, étoit preſque le ſeul ſigne de vie qui lui reſtât, car les Médecins ne lui trouvoient plus de pouls, & il paroiſſoit ſourd & inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui. Ce ſpectacle me pénétra de compaſſion. Vous le voyez, me dit triſtement ſon pere : hélas ! qui me rendra mon cher fils ? Il continuoit de me tenir la main, & baiſſant la tête vers le malade, il l'avertit à voix haute que Dona d'Ar-

pez étoit auprès de lui, pour lui marquer l'intérêt qu'elle prenoit à sa situation. Donnez, ma sœur, le nom que vous voudrez à cet étrange accident; mais à peine le Gouverneur eut-il prononcé le mien, que Thadéo poussa un profond soupir; & le Médecin qui lui tenoit les bras, & qui ignoroit le sujet de ma visite, nous avertit qu'il commençoit à sentir le mouvement de l'artére. Je profitai de ce moment pour adresser moi-même quelques civilités au malade. Le son de ma voix acheva de le réveiller de sa léthargie. Il ouvrit les yeux. Ses premiers regards me parurent foibles & troublés; mais, les ayant fixés sur moi, je remarquai qu'ils s'éclaircissoient par degrés, & que bientôt même ils s'animerent jusqu'à me paroître vifs & pleins de feu. La même chaleur se répandit insensiblement sur son visage. J'admirois tous ces changements, & je ne pouvois douter que ce qui arrêtoit encore sa langue, ne fût l'excès de sa joie. Le Gouverneur, à qui il n'étoit point échappé un seul de ses mouvements, donna ordre aux Médecins de se retirer à quelque distance; &, s'approchant de mon oreille, il me conjura de me reposer sur son respect, & de me laisser tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuse visite. Mon fils, dit-il à Thadéo, vous avez refusé de me croire lorsque je vous ai répondu de l'indifférence de Dona d'Arpez pour Don Lucescar, & vos inquiétudes vous ont été aussi funestes que vos blessures. Rassurez-vous, lorsque vous pouvez apprendre d'elle-même qu'elle ne connoît votre ennemi que de nom, & qu'elle ne lui donnera jamais de préférence qui doive vous chagriner. Aimez la vie, puisqu'elle s'intéresse à votre santé, & hâtez-vous de vous rétablir, pour chercher les occasions de mériter son estime. Il se tourna vers moi en me priant

de confirmer l'explication qu'il osoit donner à mes sentiments. J'entrai volontiers dans ses vues, & m'expliquai assez civilement pour guérir la jalousie de Don Thadéo. Dispensez-moi, ma sœur, de vous représenter la confusion de ses transports & les excès de sa reconnoissance.

La satisfaction de son pere ne cédant guere à la sienne, ce bon vieillard s'y livra sans mesure en me reconduisant à ma chambre, & la plus modérée de ses offres fut celle de tout son crédit & de toutes ses richesses. Je pris cette occasion pour lui expliquer mes derniers sentiments. Je ne vous demande, lui dis-je, que votre estime; &. du côté par lequel une femme peut y prétendre, je me flatte de la mériter. Un préjugé cruel vous a fait prendre les plus injustes idées de ma conduite. Revenez-en, s'il est possible; &, sans exiger que je me justifie par l'exposition de mes malheurs, persuadez-vous de moi ce qu'on peut penser du moins à l'avantage d'une femme d'honneur. Si vous me refusez cette justice, je tirerai ce fruit de vos soupçons qui m'ont fait ouvrir les yeux sur la nécessité dont il est pour moi de fuir promptement le commerce des hommes dont l'expérience m'apprend que je n'ai ni justice ni faveur à espérer. Aussi mon départ ne sera-t-il différé qu'aussi long-temps que la force & la violence s'obstineront à le retarder. Je me destine à une éternelle retraite. Je la souhaite, je la demande au Ciel comme le seul port où je puisse trouver l'un des deux biens qui me restent à prétendre au monde; celui de vivre tranquille, ou de m'affliger en liberté.

Il m'interrompit pour m'exprimer, par de nouveaux regrets & de nouvelles excuses, la honte qu'il ressentoit encore de son dernier procédé; &, s'il ne renonçoit pas, me dit-il, au dessein de

me retenir aussi long-temps qu'il lui seroit possible à la Corogne, ce n'étoit plus par la violence qu'il pensoit à m'arrêter, mais par tous les honneurs & par toutes les caresses qui pourroient me faire oublier son emportement. Des compliments si vagues m'auroient peu satisfaite, s'il n'eût ajouté que dans la douleur qu'il avoit de son offense, il vouloit me faire un aveu qui augmenteroit sa honte, & par conséquent sa punition ; en me le faisant trouver encore plus coupable. C'étoit, me dit-il, une espece de réparation qu'il étoit porté à me faire volontairement, ou du moins une preuve qui ne me permettroit pas de douter de l'opinion qu'il avoit réellement de ma vertu. Je vous confesse, poursuivit-il, que le jour même que vous êtes arrivée chez moi, non-seulement les deux Gentilshommes que j'avois vus ne m'avoient parlé de vous qu'avec des marques extraordinaires d'estime, & n'avoient pas mêlé Gelin dans votre aventure en me racontant l'histoire de votre fuite, mais j'avois eu d'autres lumieres, après leur départ, qui devoient fixer encore plus mon opinion. Sur l'avis que je reçus de l'accident de Gelin, j'envoyai aussi-tôt ma Garde pour s'éclaircir du désordre & pour arrêter les coupables. Elle y arriva trop tard. Mais l'Officier s'étant informé des circonstances qu'on avoit pu découvrir, il apprit de quelques Commis qui avoient passé l'après-midi sur le port, que, tandis que Gelin s'étoit écarté avec un étranger qu'il paroissoit connoître familiérement, ils avoient eu quelques moments d'entretien avec trois hommes, qu'ils avoient pris à leur discours pour les Domestiques de l'autre. Leur ayant demandé qui il étoit, & s'il connoissoit effectivement Gelin, ils ne s'étoient pas fait presser, dirent-ils à mon Officier, pour leur appren-

dre son nom & pour leur raconter l'histoire d'une Dame qui ne devoit pas être bien éloignée, puisque Gelin, avec qui elle étoit partie, se trouvoit si proche. En raisonnant sur votre fuite, continua le Gouverneur, ils avoient parlé de vous si respectueusement, & ils avoient paru si embarrassés à expliquer vos motifs, qu'on ne pouvoit vous soupçonner raisonnablement, disoient-ils, d'être capable de certaines foiblesses; que mon Officier qui se fit répéter tous leurs discours, & qui vous ayant déja vue sur le vaisseau de votre Capitaine, n'ignoroit pas que vous étiez à la Corogne avec lui, fut le premier à prendre parti pour votre vertu après m'avoir fait ce récit. Il est impossible, me dit-il, qu'une femme, dont la médisance même respecte la sagesse, soit coupable d'un honteux désordre, & j'en croirois plutôt ce témoignage que toutes les apparences opposées. Ce seroit un mélange sans exemple de libertinage & de vertu.

Il est vrai, ajouta le Gouverneur, que cet Officier, qui se nomme Don Osorio, étoit un de ceux qui avoient conçu une ardente passion pour vous. Mais il n'en devoit être que plus facile à s'alarmer sur tout ce qui pouvoit lui disputer votre cœur. Tous ceux d'ailleurs qui vous avoient vue comme lui sur le vaisseau, rendoient témoignage à votre modestie, & vous devez croire que, malgré la reconnoissance que je conserve pour votre pere, je ne vous aurois pas offert ma maison, si je m'étois défié de l'honnêteté de vos mœurs. Je me confirmai encore dans l'opinion que j'en avois, par la conviction que j'en tirai moi-même après vous avoir entretenue quelques moments; car les caracteres de la droiture & de l'innocence percent au travers de tous

les voiles. Cependant, lorſque j'ai vu mon fils mortellement bleſſé, & plus maltraité encore par les traits de l'amour que par l'épée de ſon rival; lorſque je l'ai vu jaloux, furieux, déſeſpéré, enfin prêt à déchirer les linges qui bandoient ſes plaies, ſi je refuſois, diſoit-il, de vous offrir ſon cœur, ſa main, & d'approfondir vos ſentiments ſur les prétentions de Don Luceſcar, je ne puis vous diſſimuler que, malgré le reſpect dont je me ſentois rempli pour votre perſonne & pour votre nom, un excès de délicateſſe ne m'ait jetté dans de violentes agitations. Je ne vous ai pas crue plus coupable, mais j'ai ſenti qu'il m'étoit plus néceſſaire d'éclaircir votre innocence. Le temps preſſoit. J'ai pris le parti que je vous avoue en rougiſſant de m'expliquer dans des termes qui pouvoient vous paroître offenſants, pour faire éclater la vérité par vos réponſes, ou pour vous faire connoître que je ne me livrois pas ſans prudence & ſans précaution. Quelqu'impreſſion que votre étonnement & votre douleur euſſent faite ſur moi, j'ai cru devoir ſoutenir le même perſonnage avec M. des Ogeres, & je ne ſais comment il m'eſt arrivé de me reſſentir aſſez de quelques menaces qui lui ſont échappées, pour lui faire une réponſe dont le ſouvenir me couvre de confuſion. Voilà, me dit-il, l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi, depuis qu'un généreux oubli de mes offenſes, & votre compaſſion pour mon fils, m'ont fait trop connoître la nobleſſe de votre caractere & la pureté de vos ſentiments. Demeurez, s'il ſe peut, à la Corogne, pour y conſerver un empire abſolu ſur moi, ſur mon fils, & ſur tout ce qui m'appartient: diſpoſez de nos biens & d'une vie que vous nous avez rendue; ou ſi votre devoir & votre inclination vous appellent plus loin, comme

M. des Ogeres me l'a déclaré par vos ordres ; exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos desseins, & comptez de tout obtenir de mon respect & de mon obéissance.

Je ne sais, ma chere sœur, si ce fut une fausse gloire qui me fit entendre ce long discours avec plaisir, & si c'en est une encore qui me fait trouver de la douceur à vous le répéter ; mais il me rendit plus tranquille que je ne l'avois été depuis long-temps. Je crus reconnoître de l'honneur & de la sincérité dans le Gouverneur ; &, n'appréhendant plus même qu'il s'opposât au dessein que j'avois de partir la nuit suivante, je lui déclarai que c'étoit ma résolution. Votre fils, lui dis-je, dans l'état où nous l'avions laissé, me paroît à couvert de ce que vous avez appréhendé pour lui ; &, comme il ne peut exiger que je le voie à tous moments, vous serez le maître d'entretenir ou d'augmenter ses espérances autant que vous les croirez nécessaires à sa guérison. C'est un soin dans lequel il ne me convient plus d'entrer autrement que par la liberté de flatter sa foiblesse, que mon absence va vous laisser. Je parts : Cependant, ajoutai-je, je vous demande deux preuves de cette estime & de cette considération dont vous m'assurez. Rendez la liberté à Don Lucescar, que le desir de venger votre fils vous fait retenir dans une étroite prison ; &, si vous attachez quelque prix à ma générosité, ne me laissez point partir sans me donner ce témoignage de la vôtre. J'avois su effectivement de M. des Ogeres, que ce Gentilhomme ayant négligé de prendre la fuite, avoit été chargé de chaînes, & qu'on instruisoit son procès avec la derniere rigueur. En second lieu, lui dis-je, si périeure comme je crois l'être à tous les soupçons, je ne fais pas difficulté de vous demander pour Gelin les secours qu'il

peut recevoir de vous jusqu'à son rétablissement. Je renonce à le voir, puisque la reconnoissance que je lui dois est interprétée si mal ; mais il seroit honteux de l'abandonner ici sans ressource. Tels étoient en effet l'attention & les soins dont je me croyois redevable à ce monstre.

Don Taleyra marqua de l'admiration pour des sentiments si désintéressés, & ne m'opposant plus que les instances de l'amitié & les regrets de l'estime & de la reconnoissance, il consentit enfin à mon départ. J'exigeai de lui qu'il tînt ma résolution si secrete, que sa maison même n'en fut pas informée, & qu'il reçut sur le champ mes adieux. Il m'offrit des présents considérables que je m'obstinai à refuser ; mais touchée néanmoins de son amitié & du souvenir de mon grand-pere, qu'il me rappella tendrement, en me pressant d'accepter un diamant qui lui avoit appartenu, je reçus ce bijou, & je le conserve encore. Ainsi, ne m'occupant plus que de mon départ, & rappellant toutes les raisons qui m'obligeoient de le hâter, j'attendis impatiemment le retour de M. des Ogeres. Que je me retrouvai d'amertume dans le cœur au souvenir de la mort de mon frere, & que cette pensée, qui avoit été interrompue par tant d'autres peines, revint cruellement m'affliger ! D'ailleurs, si j'avois été satisfaite un moment de l'espece de réparation que j'avois reçue du Gouverneur, je ne pouvois me déguiser à moi-même que les malheureuses lumieres que le hazard lui avoit données sur mon aventure, avoient dû naturellement lui faire naître l'opinion qu'il avoit marquée de ma conduite. Eh ! qui me répondra, disois-je, qu'elle soit bien effacée ? Qui sait si la confession même qu'il m'a faite de son artifice, n'en est pas un nouveau que la com-

plaisance lui vient d'inspirer pour soulager ma honte ? Et puis m'exposerois-je plus long-temps à servir d'objet aux folles passions d'une multitude de téméraires ? Partons pour fuir une terre arrosée du sang de mon frere, pour me délivrer des regards du Gouverneur, que je ne dois plus supporter sans confusion, & pour combattre jusques dans le cœur d'autrui une passion fatale que je ne veux plus inspirer ni ressentir.

Chere sœur, hélas ! vous révélerai-je ici les secrets du mien ? Aurez-vous pitié des peines dont cette derniere idée rouvrit la source, & qui ne m'ont plus donné un moment de relâche depuis que j'ai recommencé à les sentir ? Trop heureuses si les les précieuses assurances je que reçois aujourd'hui de vous peuvent les définir ! Je n'ai plus d'aventures extraordinaires à vous raconter, car effrayée de celles que je venois d'essuyer en Espagne, & rebutée du commerce du monde par l'expérience d'un moment, je ne songeai qu'à me dérober aux yeux des hommes, & j'ai mis depuis ce temps-là tous mes soins à me cacher. Mais que j'aurois de réflexions & de sentiments à vous retracer, si je ne vous avois moins promis cette triste peinture, que le récit de ma conduite & de mes actions !

Vous avez dû comprendre que le trouble de la jalousie, la honte de me croire méprisée, & la force du désepoir qui m'avoit déterminée à la fuite, ne m'avoient guere disposée à m'entretenir des douceurs de l'amour. N'en connoissant plus que les tourments, j'étois bien plus portée à le détester, & toute mon étude devoit être de m'en délivrer pour jamais. Cependant, ma sœur, en protestant que je ne voulois plus ni le ressentir, ni l'inspirer, je m'apperçus

cus que cette résolution étoit puissamment combattue dans mon cœur, ou plutôt désavouée par tous mes sentiments ; cette révolte imprévue n'étoit pas le premier mouvement qui m'en eût avertie. Vous ai-je fait remarquer qu'étant à secourir Dom Thadeo, j'avois admiré tous les changements que la violence de sa passion produisoit devant mes yeux ? Je ne m'étois pas livrée à cette réflexion, sans rappeller secrétement combien de fois l'amour m'avoit fait ressentir le même pouvoir. J'avois soupiré de regret & de douleur à la seule image d'un bien dont rien ne pouvoit me faire réparer la perte. Car pourquoi vous le dissimulerois-je ? L'amour est pour moi le bien suprême. Soit par le caractere de mon cœur, ou par la disposition des événements de ma vie, je n'ai jamais eu ni le goût ni même l'idée d'un autre bonheur ; &, si je me forme une autre opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'est qu'on y doit aimer toujours.

M'arrêtant donc à cette réflexion, & forcée, comme malgré moi, d'examiner des sentiments que je trouvois opposés à toutes mes idées présentes, je serois tombée dès ce moment dans l'état où je me vis bientôt réduite, & qui a duré jusqu'aujourd'hui, si le retour de monsieur des Ogeres n'en eût différé le premier accès, en interrompant les méditations où je trouvois déja de la douceur à m'ensevelir. Il me fit sortir de cette rêverie, pour m'avertir que les ordres étoient donnés sur son vaisseau, & qu'il seroit prêt dans moins d'une heure à mettre à la voile. Quoique je n'eusse plus besoin de précautions, avec l'aveu du Gouverneur, je persistai dans le dessein d'attendre que la nuit fût plus avancée. M. des Ogeres me demanda s'il

devoit donner avis de notre départ à Gelin ; qu'il avoit vu le même jour, me dit-il, & qui n'étoit point en état de supporter le mouvement de la mer, mais à qui il n'avoit osé communiquer la résolution où j'étois de partir. Je le priai de la lui laisser ignorer, & de prendre soin seulement qu'il restât auprès de lui quelque domestique fidele.

Il nous fut aisé de sortir de mon appartement, & de gagner le Port à l'heure où l'obscurité cachoit notre marche. Cependant Dom Taleyra, qui avoit eu soin de faire retirer tous ses domestiques, à la réserve de ceux qui m'avoient servie, & qu'il avoit chargés de me conduire jusqu'au vaisseau, veilloit lui-même à la porte de la maison pour me renouveller ses civilités & ses adieux. Le vent se trouvoit favorable, nous fûmes loin de la côte avant la pointe du jour. M. des Ogeres & son épouse ayant remarqué que je paroissois desirer ardemment d'être seule, affecterent au contraire de ne pas s'éloigner de moi pendant toute la route. L'amitié leur faisoit craindre que ma santé, qui s'étoit affoiblie de plus en plus par les chagrins que j'avois essuyés à la Corogne, ne se soutînt pas autant que mon indifférence pour la vie me le faisoit croire, contre l'agitation du vaisseau, & contre les tristes réflexions dont ils jugeoient bien que je ne pourrois me défendre dans la solitude. Ils ne me quittoient qu'après s'être assurés que le sommeil avoit fermé mes yeux, & j'etois surprise, en m'éveillant, d'appercevoir toujours l'un ou l'autre auprès de mon lit. Je ne pus refuser toute ma confiance à des temoignages d'affection si constants. Ils savoient les motifs de ma fuite & mes projets de retraite, dont je les avois entretenus mille fois, en les consul-

tant même sur les lieux qui convenoient à mes vues & à mon sort ; mais, dans mes ouvertures précédentes, j'avois toujours supposé que Gelin devoit continuer de me servir de guide, & le parti que j'avois pris de le quitter, faisoit prendre une face toute nouvelle à ma situation.

M. des Ogeres n'attendit point que je lui eusse expliqué tout-à-fait mon embarras, pour me faire connoître qu'il l'avoit prévu, & que sa réponse étoit déja préparée. Si vous avez pour nous, me dit-il tendrement, la confiance que vous devez à des gens d'honneur, & l'amitié que nous croyons mériter par l'ardeur de la nôtre, vous serez sans inquiétude jusqu'à Bayonne ; &, vous en aurez encore moins, lorsqu'étant arrivée dans votre Patrie, vous y serez la maîtresse absolue de vos desirs & des nôtres. Il ajouta que, pour le dessein même que j'avois de suivre à l'œil la route & les démarches de mon mari, je trouverois dans cette Ville cent commodités que le commerce m'offriroit tous les jours ; qu'il étoit lié lui-même avec plusieurs personnes qui entretenoient une correspondance réglée avec l'Angleterre, & qu'il me garantissoit qu'en moins de trois semaines, je recevrois de Londres les informations que je desirois.

Je me rendis à ces instances, mais à condition que, me laissant la liberté de vivre dans la retraite, il ne me proposât jamais de me livrer à la dissipation ni au plaisir. Dans les idées que j'avois de la Nation françoise, j'appréhendois de retrouver en France les mêmes dangers dont je ne faisois que sortir en Espagne, où, si le caractere des Espagnols m'avoit exposée à des accidents plus tragiques, je ne craignois pas moins d'embarras & d'importunité de la galanterie des

François. Je veux être à Bayonne, dis-je à M. des Ogeres, comme si j'étois seule au monde. L'estime que j'ai pour vous est bien prouvée par ma confiance, & mon amitié par la tendresse naturelle de mon cœur ; mais, pour acquérir des droits immortels sur ma reconnoissance, il faut vous prêter un peu à mes foiblesses, souffrir mes inégalités, & flatter avec indulgence ma mélancolie & mes caprices. Vous connoissez mes malheurs, continuai-je, mais vous ne vous ferez jamais une juste idée de l'impression qu'ils font sur moi. Vous ne voyez que l'extérieur. Le trouble même que vous remarquez quelquefois dans mes discours, l'agitation de mes desirs, l'inconstance de mes résolutions, sont des signes trop communs à la douleur, pour vous faire bien juger de la mienne. Enfin, je crois les sentiments de mes peines au-dessus de vos idées & de mes expressions. Tous les remedes ordinaires ne serviroient donc qu'à les aigrir. Laissez-moi à moi-même, ajoutai-je, & que l'autorité vous fasse simplement supporter ce qu'elle entreprendroit inutilement de guérir. Traitez-moi comme un malade désespéré à qui l'on ne propose plus les secours de l'art, mais qu'on voit souffrir avec compassion, & languir sans impatience, jusqu'à ce que la force du mal l'emporte, ou qu'un miracle du Ciel vienne le soulager. Il me promit de suivre aveuglément toutes mes volontés ; mais cette promesse n'étoit pas sincere ; persuadé au contraire que le commerce du monde & les amusements de la société étoient nécessaires à ma guérison, il se proposoit de m'y engager malgré moi.

Ainsi j'arrivai en France sans autre résolution formée que le projet vague d'approfondir la conduite de mon mari, & de me cacher dans la

solitude. Nous fûmes reçus à Bayonne avec des marques de considération qui me firent connoître tout-d'un-coup l'estime où monsieur & madame des Ogeres étoient dans leur Province. Ils avoient une fort belle maison dans la Ville ; & l'appartement qu'ils m'accorderent étoit disposé assez favorablement pour mes vues de retraite & de silence. Mais, dès le premier jour, il il me fut impossible d'éviter la visite & les civilités de toute leur famille, qu'ils avoient priée sans doute en arrivant, de ne pas me laisser un moment sans compagnie. Je ne fus pas plus libre les jours suivants ; &, sous prétexte de satisfaire aux bienséances, & aux usages du Pays, je me vis environnée du matin au soir de tout ce que la Ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre sexe. J'en fis des plaintes fort vives à M. des Ogeres. Mais, en me renouvellant ses promesses, il ne pensoit qu'à les éluder par de nouvelles raisons qu'il faisoit renaître tous les jours. Bientôt les civilités se changerent en galanterie. J'essuyai, dans l'espace d'un après-midi, sept déclarations d'amour. Peut-être aurois-je essuyé successivement celles de tous les jeunes gens de la Ville ; car ma qualité d'étrangere étoit un attrait pour cette jeunesse folâtre, & je ne m'appercevois pas que ma tristesse leur ôtât l'espérance, lorsque fatiguée d'une si affreuse contrainte, & désespérant de faire entrer M. des Ogeres dans mes vues, je pris un parti qui le chagrina, mais le seul que ma situation me laissoit à choisir.

Des fenêtres de mon appartement j'avois la vue d'un jardin, dont la grandeur & la beauté attiroient souvent mes regards. Quelques allées composées d'arbres épais, qui paroissoient y entretenir une fraîcheur continuelle, m'avoient fait desirer mille fois de pouvoir me dérober aux

importuns qui m'assiégeoient, pour aller rêver en liberté dans une si belle solitude. J'ignorois encore que ce fût le jardin d'un Couvent, parce que n'étant jamais seule, il ne m'étoit point arrivé d'y jetter les yeux dans le temps que les Religieuses avoient la liberté de s'y promener. Mais, l'ayant appris par hazard, & me souvenant de tout ce que l'Aumônier du vaisseau m'avoit dit à l'avantage de ces sociétés, je me sentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obstinoit à me ravir. Ce fut à l'Aumônier même que je m'adressai. Ma seule crainte regardoit la Religion. Je ne voulois pas troubler celle d'autrui; mais je souhaitois qu'on me laissât libre dans la mienne. Il s'étoit efforcé pendant le voyage de m'inspirer du goût pour l'Eglise Romaine; &, soit qu'il crût son Ouvrage avancé, soit qu'il espérât que le séjour d'un Couvent le faciliteroit beaucoup, il applaudit à mon dessein, & s'engagea aussi-tôt à lever tous les obstacles. Il augmenta même mon envie, en me vantant les douceurs de cette Maison, & le mérite de plusieurs personnes de considération, qui s'y étoient retirées.

Je trouverai donc une retraite tranquille, lui dis-je, en me soulageant par un profond soupir! Allez, dites à M. des Ogeres, que, sans rien diminuer de la reconnoissance & de l'attachement que je lui dois, je vais chercher un repos que je désespere de trouver dans sa maison. Il alla sur le champ l'avertir de mon dessein, & lui laissant le temps de venir recevoir mes excuses & mes adieux, il employa d'un autre côté tous ses soins à me faire ouvrir l'entrée du Couvent dès le même jour, avec la permission de l'Evêque. M. des Ogeres accourut chez moi tout alarmé. Mais je répondis d'une maniere si fer-

me à ses reproches & à ceux de sa femme, qu'admirant enfin mes résolutions, ils me confesserent eux-mêmes que, jusqu'au temps du moins où, suivant les mesures qu'ils avoient déja prises, nous recevrions des assurances du nouvel engagement de mon mari, le parti que je prenois de m'éloigner du monde devoit être approuvé de tous les honnêtes gens. Ah ! dis-je à madame des Ogeres en l'embrassant, si je suis libre aujourd'hui de me cacher dans un cloître, soyez sûre qu'après les fatales assurances dont je suis menacée, j'aurai bientôt fait serment de n'en sortir jamais.

Remplie de ces idées en prenant le chemin du Couvent, je m'arrêtai peu à observer ce qui pouvoit mériter ma curiosité dans un lieu si nouveau pour moi. Je demandai pour unique grace la liberté d'être seule, &, malgré le soin avec lequel ils recommanderent à la Supérieure de ne pas me l'accorder un moment, je l'obtins bientôt de cette bonne Religieuse qui n'avoit point encore assez de familiarité avec moi pour résister long-temps à mes instances. Cette envie d'être seule me pressoit comme une passion violente. Le retardement & les obstacles n'avoient servi qu'à l'enflammer. Je ne découvrois pas clairement ce qui se passoit dans mon cœur, mais j'y sentois depuis la Corogne des agitations qui ne ressembloient point à celles que j'avois éprouvées. Je voulois les démêler sans être interrompue. Je portois dans mon propre sein un secret qui m'étoit comme inconnu à moi-même, & qu'il me sembloit important d'approfondir.

Mais cette entreprise me coûta peu, & je vous tiens trop suspendue. Que croyez-vous, ma sœur, que je trouvai dans ce cœur, si long-temps inconso-

lable, à la place de la jalousie, de la fureur, & de toutes les mortelles passions qui l'avoient déchiré? J'y trouvai l'amour avec toutes ses tendresses & ses plus ardents transports. Vous marquez de l'étonnement? Hélas! que n'en suis-je quitte pour un sentiment si tranquille!

Mais je ne tardai guere à tomber dans un état d'autant plus triste, que, prenant plaisir à mes maux, & n'en desirant pas même le remede, j'ai nourri depuis si long-temps avec complaisance le poison qui m'a consumée.

Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, si je ne vous faisois le portrait de mon cœur.

A ce que je vous ai dit de sa tendresse, joignez le mépris de tout ce que le commun des hommes estime. Mépris de la fortune & des richesses, mépris des vains amusements & des plaisirs frivoles, enfin nul goût pour tout ce qui ne flatte les hommes que par leur orgueil, leur vanité, & d'autres passions que je n'ai jamais connues. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, est remplie dans le mien par un desir insatiable d'aimer & d'être aimée. Tout y prend naissance de cette source. Inclinations, plaisirs, amusements, dégoûts, aversions; figurez-vous, ma sœur, que tous mes sentiments n'ont d'autre mesure ni d'autre regle que le droit de chaque chose à se faire aimer. Avec des inclinations si tendres, il me falloit un objet pour les remplir. Et j'ai fait mille fois réflexion combien j'aurois toujours été malheureuse, si le Ciel, en me faisant telle que je suis par le cœur, ne m'eût pas accordé quelques-unes de ces qualités extérieures qui servent à toucher celui des autres, & à inspirer ce qu'on ressent. Si je me suis jamais réjouie de quel-

ques foibles charmes qu'on m'attribue, ce service qu'ils pouvoient me rendre, est le seul prix que j'y ai attaché : car je m'imagine qu'il est horrible de n'être pas aimable, & d'avoir un penchant invincible pour l'amour. Il me falloit donc un objet. Mon bonheur me l'avoit fait trouver dans un mari dont le mérite & la tendresse étoient capables de m'occuper toute entiere. O sort digne d'envie, s'il m'eût été accordé d'en jouir un seul moment sans trouble ! Mais des soupçons plus anciens que tout ce que je vous ai raconté, ont empoisonné, dès le premier instant, mon mariage & mon repos.

Cependant, si l'excès de ma délicatesse m'a fait nourrir long-temps de cruelles défiances, j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour les sacrifier d'abord à d'autres considérations ; & la longueur des années ayant diminué peu-à-peu mes alarmes, je n'en étois pas moins parvenue à me croire heureuse. Mon cœur se livroit de bonne-foi à toute la force de son penchant, & se rendoit de plus en plus son bonheur nécessaire par celle du devoir & de l'habitude lorsque......... Mais ne rappellons que ce qui peut servir à expliquer ma situation. Pendant les transports qui ont causé ma ruine, il est certain que le tumulte de tant de passions impétueuses qui régnoient tout-à-la-fois dans mon ame, avoit comme suspendu ma tendresse ; & que, sans être capable de la détruire, elles avoient interrompu des sentiments dont elles corrompoient toute la douceur. La fierté, le dépit, la honte, la fureur même étoient autant de tyrans qui s'étoient saisis de mon cœur, & qui s'y faisoient écouter seuls. Mais lorsque l'éloignement, joint à toutes les réflexions que je vous ai déja retracées, eut affoibli à mes propres yeux les fantômes qui

m'avoient troublé l'imagination, je sentis renaître un feu qu'ils n'avoient pas eu la force d'éteindre. En vain, résistant à ses premieres ardeurs, je me condamnai moi-même d'être si peu fidelle à mes ressentiments, & je m'accusai de lâcheté autant que de foiblesse & d'inconstance. Un invincible ascendant triompha bientôt de tous mes efforts. Que fut-ce, lorsqu'à la vue du languissant Thadeo, je concus, par l'effet d'une passion presque naissante, avec quelle puissance l'amour décide du repos d'un cœur ? Quel sujet de regret pour le mien ! Quelle félicité perdue ! J'emportai en quittant la Corogne cette nouvelle source de méditations tendres & de desirs passionnés. Elle ne fit que se fortifier sur la route, comme un ruisseau grossit en s'éloignant de la sienne ; &, dans la solitude du couvent de Bayonne, elle devint une mer de tourments & d'ennuis, où je me fis un funeste plaisir de m'abymer.

Voilà, ma chere sœur, l'image fidelle de la vie que j'ai menée pendant plusieurs mois à Bayonne, noyée sans cesse dans mes larmes, & sans espérance de voir la fin de tant de douleurs, lorsqu'une Dame Angloise, veuve d'un Ecuyer Catholique du Roi Charles, qui s'étoit retirée dans le même couvent depuis la mort de son mari, entreprit de se rendre à la Cour pour solliciter quelques faveurs auprès de Madame. J'avois eu peu de liaison avec elle. Mais, m'ayant fait offrir ses services, l'occasion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre, & pour presser des recherches dont la lenteur commençoit à me désespérer. Je communiquai cette pensée à M. des Ogeres, qui, ne s'étant jamais relâché de son zele, forma aussitôt la résolution de m'accompagner avec son épou-

se. Des obstacles imprévus s'opposerent ensuite à leur dessein. Mais le mien n'en fut pas refroidi. Je les priai seulement de me procurer toutes les sûretés qui pouvoient me rendre tranquille sur la route ; &, les quittant avec mille promesses de ne les oublier jamais, je pris le chemin de Paris dans une voiture bien escortée.

J'avois d'abord en vue de choisir une nouvelle retraite dans quelque couvent voisin de l'Angleterre. Une personne de confiance, que M. des Ogeres m'avoit donnée pour guide, avoit pris, même avant notre départ, toutes les mesures nécessaires pour m'en faire ouvrir l'entrée. Cependant je me laissai persuader sans peine, en arrivant à Paris, qu'il pouvoit m'être utile de me faire présenter à Madame, & de me ménager une si puissante protection. Sa bonté m'assuroit d'un accueil favorable ; &, quoique je ne pensasse point à lui confier le secret de mes infortunes, je prévoyois mille circonstances où le seul honneur de l'avoir vue me seroit d'un extrême avantage. Je ne cherchai point d'autre voie pour aller jusqu'à elle, que la Dame Angloise avec qui j'étois venue de Bayonne, & qui étoit connue depuis long-temps à sa Cour. Nous y fûmes reçues avec l'air de familiarité & de douceur que vous connoissez à cette excellente Princesse. Mais, malgré la résolution où j'étois de lui cacher mon sort, je ne pus répondre à diverses questions qu'elle me fit sur les motifs qui m'avoient amenée en France, sans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroissoit prendre les augmentant encore, elle me pressa de lui déclarer en quoi elle pouvoit se rendre propre à soulager ma peine. Hélas! Madame, lui dis-je en renouvellant mes pleurs, je ne demande ni

aux Puissances du Ciel, ni à celles de la terre, des miracles qui surpassent leur pouvoir. Ce que je recherche est un asyle, & peut-être n'en ai-je à espérer qu'au tombeau. Elle me répondit, après avoir médité quelques moments, que, si je ne voulois pas m'éloigner de Paris, je pouvois trouver une retraite fort douce à Chaillot, & qu'il dépendroit de moi, lorsque je voudrois m'ouvrir davantage, de mettre à l'épreuve le penchant qu'elle avoit à secourir les malheureux. Elle me regarda beaucoup, tandis que je réfléchissois en silence sur sa proposition. Enfin, n'y trouvant que de l'honneur pour moi & de l'utilité pour mes vues, je l'acceptai avec reconnoissance, & la Princesse donna ordre à l'un de ses Officiers de me présenter de sa part à la Supérieure comme une personne qu'elle honoroit particuliérement de sa protection.

J'entre donc à Chaillot. Mais, si c'est moins la curiosité qui vous rend attentive à mon récit, qu'un ancien sentiment d'amitié & le desir de me retrouver innocente, n'exigez pas que je m'arrête à des détails superflus. Je vous ai raconté ce que j'ai cru nécessaire à l'éclaircissement de mon voyage, & la force d'un souvenir trop tendre ou trop triste m'a quelquefois emportée trop loin dans mes réflexions. Désormais qu'une grille armée de pointes & de murs impénétrables vous répondent de ma conduite, souffrez que je passe sur tout ce qui est moins pressant que mon impatience. Eh! qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer que mes agitations ordinaires, de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déja fatiguée d'entendre? J'ai vécu à Chaillot dans la même langueur qu'à Bayonne, dévorée par le poison réuni de l'amour & de la tristesse. Je me suis don-

né mille soins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfants. J'ai écrit lettre sur lettre à Londres, & dans tous les ports d'Angleterre. J'y ai envoyé plusieurs personnes de confiance : & puis-je vous le dire sans honte? J'y ai fait passer jusqu'à Gelin. Tel a toujours été mon aveuglement. Ce perfide, après avoir lutté long-temps contre la mort, s'étoit heureusement rétabli de ses blessures; &, quoique piqué sans doute d'avoir été abandonné à la Corogne, il n'avoit d'abord pensé qu'à me suivre. J'avois déja quitté Bayonne lorsqu'il y arriva. M. des Ogeres le reçut avec froideur; &, jugeant qu'après avoir pris le parti de le laisser derriere moi, je n'étois pas disposée à le recevoir, il se dispensa de lui apprendre le lieu où j'étois, en feignant de l'ignorer. Cependant, comme il ne put lui cacher que j'avois pris la route de Paris, j'eus bientôt cette peste sur mes traces. Il ne découvrit pas tout-d'un-coup ma retraite, & le soin que j'avois eu de prendre un nom différent du mien, rendit encore ses recherches plus difficiles. Mais s'étant enfin adressé à Saint-Cloud, parce qu'il s'imagina que tous les Anglois devoient y avoir quelque relation, il reçut des lumieres qui ne lui permirent plus de s'y méprendre.

Sa visite me surprit d'autant plus que, dans une solitude si ignorée, je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de Madame ou de Monsieur des Ogeres. Je demeurai interdite en le voyant, & je fus prête à me retirer sans lui répondre. Cependant l'espérance d'apprendre quelques nouvelles de mon mari, ou de le faire servir tôt ou tard à m'en procurer, fut un motif assez fort pour m'arrêter. Après quelques témoi-

gnages confus de l'attachement qu'il conservoit pour moi, il se plaignit de la dureté que j'avois eue de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me servir. J'étois persuadée en effet qu'en suivant rigoureusement la loi de l'honneur, j'avois blessé celle de la reconnoissance. Cette pensée me servit encore à me faire supporter moins impatiemment son entretien. Il fut le premier à me parler de mon mari & de mes enfants. J'ignore dans quelle vue, & peut-être n'avoit-il dessein que de sonder la disposition de mon cœur ; mais, m'ayant vu verser quelques larmes que cette idée m'arrachoit toujours, il me reprocha avec son ancienne chaleur d'être trop sensible au souvenir d'un ingrat qui ne méritoit plus que ma haine. Ah! m'écriai-je, que ne puis-je me le persuader! Que ne m'est-il possible du moins de savoir toutes les raisons que j'ai peut-être de le haïr? Il me répondit, avec un air d'étonnement, qu'il étoit étrange que j'en pusse encore douter; &, me pressant davantage, il apprit de moi-même les efforts inutiles que j'avois faits depuis mon départ de la Corogne pour découvrir les progrès de ma rivale.

Il ne parut point balancer après cet aveu; vous serez satisfaite, me dit-il ardemment, je vous promets toutes les lumieres que vous desirez. Qui sait de quelle espérance il osoit se flatter? Mais, sans s'expliquer davantage, il s'engagea, en me quittant, à ne se présenter devant moi qu'avec des éclaircissements qui établiroient mon repos, & qui me rendroient la liberté de disposer de moi-même. La satisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commission dont je le croyois plus capable que personne, m'empêcha de lui repliquer.

Je le vis revenir au bout de six semaines avec la même ardeur. Mais la joie qui brilloit dans ses yeux, se dissipa bientôt, lorsqu'il vit les miens chargés de pleurs après avoir entendu son récit. Il avoit fait le voyage d'Angleterre, où il me confessa que mon mari n'avoit point encore paru ; mais, à force de recherches & d'informations, il avoit découvert quelques-uns des Matelots que mon mari avoit congédiés à Nantes. Il avoit appris d'eux, non-seulement les circonstances de votre départ de Sainte-Hélene & celles du malheur de mon frere, qui n'étoit mort qu'après son retour au vaisseau ; mais encore, me dit-il, toutes les mesures que M. Cléveland avoit prises à Nantes pour la conclusion de son mariage avec madame Lallin. Il me fit la description de tous les préparatifs de cette odieuse fête, où, pour faire éclater sa joie par une galanterie extraordinaire, mon mari avoit fait présent de son vaisseau à quelques malheureux Nantois. S'il n'osa m'assurer que ces Matelots l'avoient vu célébrer, il m'en parla comme d'une chose certaine à leur départ, & je me souviens qu'il enveloppa le reste de son discours avec tant d'adresse, qu'il fit moins tomber mon attention sur ce qui pouvoit nourrir mes doutes, que sur tout ce qui paroissoit capable de confirmer mon infortune. Cependant le penchant d'un cœur passionné qui cherchoit à se flatter jusqu'au milieu du désespoir, me fit prendre encore cet affreux détail du côté le plus favorable. Je m'obstinai à rejetter tout ce qui n'étoit propre qu'à me donner la mort. Vous voyez, reprit doucement l'indigne Gelin, que votre sort est absolument éclairci. Non, non, interrompis-je, les yeux baignés de larmes, je ne m'arrête point au témoignage

d'un Matelot; &, pour une horrible vérité qui entraîne la décision de ma vie ou de ma mort, apprenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponse le mit en fureur. Il me reprocha sans ménagement ce qu'il osoit nommer mon aveuglement volontaire; & feignant de regretter tout ce qu'il avoit fait pour moi, il protesta qu'il étoit résolu de ne me parler & de ne me voir jamais. Il se leva avec le même transport. Je me levai aussi, & l'envie de pleurer en liberté me fit gagner la porte sans tourner même les yeux sur lui. Peut-être s'attendoit-il que je l'eusse arrêté; &, voyant que je continuois de marcher, il m'appella plusieurs fois en me conjurant de l'écouter un moment; mais je sortis sans lui répondre.

Dans quel excès d'abattement ne retombai-je pas tout-d'un-coup! plus misérable en un instant que je n'avois cru l'être dans tout l'espace qui s'étoit écoulé depuis mon départ: O Dieu! n'exercez de telles vengeances que sur ceux qui les ont méritées par des crimes. Mes foiblesses, que l'air de France avoit beaucoup diminuées, me reprirent avec leur premiere violence. J'en eus le même soir une plus dangereuse que toutes celles que j'avois jamais essuyées. Cependant Gelin se présenta dès le lendemain à la grille. Je balançai long-temps si je devois le recevoir. Enfin, toujours ardente à la moindre lueur d'espérance, je me figurai qu'il m'apportoit quelque nouvelle explication qui lui étoit échappée la veille. Je descendis au parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur & du changement qu'une seule nuit avoit mis dans ma santé. Les excuses qu'il me fit de son emportement, & ses protestations de zele furent mêlées de quelques larmes. J'ai pensé, me dit-il,

que, pour finir une incertitude qui produit de si fâcheux effets, il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je suis prêt à partir. J'acceptai avidement cette offre, & je lui recommandai, au nom du Ciel, de ne rien négliger pour s'instruire.

Je continuai ainsi d'être le jouet de cet imposteur ; car, après son retour, je ne puis douter que la relation qu'il me fit de son voyage, ne fût une fable inventée au gré de ses desirs, & proportionnée à la connoissance qu'il avoit de ma crédulité. Elle tendoit à confirmer tout ce qu'il avoit rapporté de Londres, mais par divers degrés qui paroissent être autant de ménagements qu'il vouloit garder pour ma foiblesse. Chaque mot de son discours étant néanmoins un coup mortel, il lui étoit même facile de le remarquer ; &, s'il est vrai qu'il m'aimât, comment concevoir qu'il ait pu prendre plaisir à me percer si cruellement le cœur ! Enfin, je demeurai persuadée, sinon de la conclusion du mariage, dont il n'a jamais eu la hardiesse de me nommer le lieu & les témoins, du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une résolution certaine & inaltérable ; de sorte que la personne qui est venue ici me demander mon consentement, a dû vous rapporter qu'elle m'y avoit trouvée préparée. Aussi ne balançai-je plus, après cette fatale déclaration, à prendre le parti de rompre éternellement avec le monde par des vœux solemnels. Les instructions que j'avois reçues en divers temps, m'avoient fait embrasser la Religion Romaine. On m'accordoit assez d'estime & d'amitié dans cette Communauté, pour consentir à recevoir mes engagements. Quoique ce fût un présent bien triste à leur offrir qu'une santé affoiblie par de si lon-

gues douleurs, la compassion l'auroit fait accepter, & je n'aurois pas différé long-temps l'exécution de ce dessein, si les événements qui l'ont suivi ne s'étoient succédés si rapidement.

Mais vous, ma sœur, qui ne m'avez jamais haïe, & que la seule malignité de mon sort a pu faire persister si long-temps dans des préventions si cruelles, n'avez-vous pas été touchée du spectacle que vous avez eu à l'Eglise? Votre cœur n'a-t-il pas pris parti tout-d'un-coup pour mon innocence? Dites, m'avez-vous trouvé les apparences d'une femme sans honneur & sans foi, ou quelque chose qui ne ressemblât plus à ce que j'étois lorsque vous m'avez cru digne de votre affection? Triste scene! Que le souvenir en seroit difficile à effacer! A peine eus-je retrouvé la connoissance, que, ne voyant plus autour de moi ni vous ni mes enfants, je vous redemandai tous avec des cris & des agitations qui firent fondre en larmes les personnes qui m'assistoient. J'envoyai aussi-tôt sur vos pas. On découvrit votre demeure. Vous, mon mari, mes enfants, vous demeuriez depuis long-temps à deux pas de Chaillot. O trahison de la fortune! Hélas! comment avois-je pu l'ignorer! Dès le lendemain je conjurai le Chapelain de cette maison de voir M. Cléveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choses, & je les lui répétai mille fois. La confusion de tant de sentiments me faisoit tout craindre & tout desirer ensemble. Dans quelques moments je me flattois encore. Il se laissera toucher, il me restituera son cœur, il rendra justice au mien; j'attendis le retour du Chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint, & sa réponse fut un coup de foudre qui anéantit toutes mes espérances. Ne me deman-

dez point de liaiſon dans le récit d'un diſcours ſi affreux, & dont l'impreſſion me trouble encore. Gelin paroît. Il venoit d'apprendre à Charenton, non-ſeulement la conſommation de ma ruine, mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeſte détail; & pour comble d'horreur, il me propoſe de l'épouſer. Je le chaſſe avec indignation. Jugez dans quel état il me laiſſe; & le jour d'après, un bruit funeſte qu'on ne put empêcher de percer juſqu'à moi, m'apprend que mon mari eſt aſſaſſiné par ſes mains.

O ma ſœur ! dans ce moment même où vous venez de me rendre la vie & l'eſpérance, je ſens que la force me manque au ſouvenir de ce que j'ai été capable de ſupporter. Mais ne ſerois-je pas ſortie du tombeau pour défendre ou pour venger mon mari ? Ah ! je me ſerois ranimée dans les bras même de la mort. Je me précipite auſſi-tôt de ma chambre pour voler à Saint-Cloud. J'y allois à pied & ſans ſuite; le Chapelain, me demandant pardon à genoux de la part qu'il avoit eue malheureuſement au crime de Gelin, m'apprit que ce déteſtable aſſaſſin étoit arrêté, & que mon mari n'étoit pas mort. Il me repréſente en même-temps que ma préſence lui ſeroit non-ſeulement inutile, mais que dans les ſentiments où il l'avoit laiſſé la veille, elle lui ſeroit peut-être à charge : enfin, que, ſi j'étois réſolue de le voir & de lui parler, la prudence & ma tendreſſe même devoient faire choiſir des moments plus favorables. Je connoiſſois la ſageſſe de celui qui me donnoit ce conſeil. En me déterminant à le ſuivre, je pris ſur le champ une autre réſolution qu'il approuva, & que je me hâtai d'exécuter. J'avois appris que Madame étoit attendue à Chantilly. Je partis pour aller au-devant d'elle, dans l'eſpoir d'ex-

citer sa pitié par la confidence de toutes mes infortunes, & d'obtenir d'elle quelque témoignages de la protection dont elle m'avoit fait renouveller plusieurs fois les assurances.

J'ai su d'elle-même aujourd'hui qu'elle a pris la peine de vous raconter toutes les circonstances de ma visite : mais sa générosité l'a peut-être portée à vous cacher avec quelle bonté & quelle ardeur elle daigna entrer dans mes peines, & descendre jusqu'au soin de mes intérêts. Ce jour même, ma sœur, le plus important, & je dirai hardiment l'un des plus agités, si je ne dois plus dire le plus triste, & si je n'ose dire encore le plus heureux de ma vie, croirez-vous que ce jour même j'ai vu successivement avec elle le perfide Gelin & mon mari ? Laissez-moi suivre l'ordre des moments, quoique je brûle d'arriver à celle de ces deux entrevues que j'ai le plus d'intérêt à vous expliquer. J'ai donc vu Gelin. J'ai vu ce monstre souillé de ses crimes & de tous ceux que nous sommes en droit de reprocher à la fortune ; je l'ai vu chargé de chaînes dans le cabinet même de Madame. Je ne puis vous dire encore jusqu'à quel point la crainte du supplice l'a rendu sincere ; car il faudroit comparer son récit avec quantité de circonstances que j'ignore : mais ne me croyant point assez proche de lui pour l'entendre, il a confessé à Madame qu'il étoit possédé depuis long-temps d'une noire passion qui a causé tous ses crimes & toutes ses fureurs, & je suis le malheureux objet qu'il a nommé. J'ai frémi. D'un coup d'œil j'ai parcouru tous les moments de ma vie depuis sa premiere arrivée dans l'isle de Cube, pour m'assurer s'il n'y en avoit aucun qui portât quelque tache de ce poison. Dans l'idée où j'étois

toujours que Madame Lallin étoit ma rivale, il ne s'est rien présenté à ma mémoire qui m'ait causé la moindre alarme, car s'étant toujours contenu avec moi dans les termes de la bienséance & du respect, une passion dont je ne m'étois jamais défiée, ne changeoit rien à la nature de mes plaintes, & ne communiquoit rien de criminel à ses services ni à ma conduite. Aussi le perfide a-t-il beaucoup insisté sur l'infidélité de mon mari & sur la violence de mes peines, qui l'ont excité, autant que l'amour, à favoriser, dit-il, mon évasion. Il a rejetté tous ses crimes sur ces deux causes ; & lorsque Madame m'a forcée de paroître pour le confondre par ma présence, sa honte & ses remords ne l'ont pas empêché de tenir le même langage. Je n'en étois donc pas moins convaincue de mon malheur & du triomphe de ma rivale. En vain Madame a pris parti contre moi pour défendre & pour justifier mon mari. Tout ce que j'espérois de sa bonté étoit qu'elle pût lui inspirer du repentir. La réponse même du Consistoire de Charenton, qu'elle a pris la peine de faire consulter ce matin, n'a point servi à me donner d'autres espérances ; & quand elle s'est obstinée à me conduire elle-même à la maison de mon mari, où je l'ai suivie en tremblant, je me flattois bien moins de le trouver innocent, que de toucher son cœur par mes larmes, & d'obtenir peut-être de sa compassion ce que je n'osois plus attendre de son amour.

Et pour vous confesser les doutes qui me tourmentent encore, il ne m'a pas reçue comme on reçoit une femme qu'on n'a pas cessé d'aimer. Hélas ! dois-je vous le dire ? Il a marqué de l'horreur à ma vue. Mes pleurs & mes soumissions ne l'ont pas attendri. Ma prudence a rouvert ses

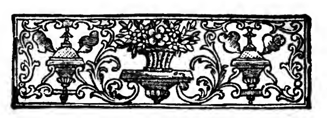
bleſſures; & par un effet qui n'eſt propre qu'à la haine, j'ai vu ſon ſang couler à grands flots. Dieux! cette image terrible trouble encore tout le mien. Mais que dis-je? J'ai vu mon ennemie entrer avec autant de confiance & d'empreſſement que d'audace dans un lieu d'où j'étois comme chaſſée avec mépris. J'ai eſſuyé ſes dédains & ſes injures. Mon cœur n'a pu les ſupporter. Mes forces m'ont abandonnées, & Madame elle-même, choquée de tout ce qui s'eſt paſſé à ſes yeux, m'a preſſée de ſortir avec elle ſans me laiſſer un moment pour embraſſer mes enfants. Elle n'a point ouvert la bouche en retournant à Saint-Cloud; &, lorſqu'elle m'a renvoyée ici dans ſon carroſſe, elle s'eſt contentée de m'exhorter à la patience, en me confeſſant qu'il reſtoit bien des choſes à éclaircir. O ma ſœur! expliquez-moi donc quel eſt le bonheur que vous m'annoncez; car je ſuis prête à retomber dans toutes mes foibleſſes. Ces dernieres idées m'accablent. Hâtez-vous de me ſoutenir. Je conçois bien que, ſi mon mari eſt innocent, il peut me croire coupable. Qui ſait quelles idées il s'eſt formées de ma fuite? Mais que dois-je penſer auſſi de l'inſolence de ma rivale? Je lui donne encore ce nom: puis-je oublier des ſoupçons que j'ai entretenus pendant quinze ans? Suppoſez Gelin le plus perfide des hommes, puis-je me déguiſer ce que j'ai vu ce jour même? Comment mon mari la retient-il dans ſa maiſon? Comment l'a-t-il menée ſi conſtamment à ſa ſuite? De quel droit prend-elle chez lui cet air de fierté & d'empire? Pourquoi lui prodigue-t-il des faveurs qu'il me refuſe? C'eſt bien moins mon innocence qui me coûte à juſtifier que la ſienne. Cependant, vous m'aſſurez qu'il m'a toujours aimée, & que jamais Madame Lal-

lin ne m'a chaſſée de ſon cœur ; que s'il a formé le deſſein d'un nouvel engagement, ce n'eſt pas à elle qu'il penſe à s'attacher ; enfin, ne m'aſſurez-vous pas qu'il m'aime, & que le ſeul déſeſpoir lui fait chercher de la conſolation dans de nouvelles amours, toujours prêt à me rendre ſon cœur...... Ah ! ſi je pouvois vous croire. Mais pourquoi ne vous croirai-je pas ? Dois-je me défier de vous ? N'êtes-vous pas, ma ſœur, la perſonne du monde à qui je dois le plus de confiance ? Et quand vous ſeriez capable de me tromper, ne ſuis-je pas réduite à ſouhaiter plutôt de l'être, que de paſſer le reſte de ma vie dans des tourments inſupportables !

Mon épouſe, en finiſſant ainſi ſon récit, preſſa madame Bridge avec la même ardeur, de ne pas remettre juſqu'au lendemain à la délivrer d'une nouvelle eſpece de peine, que les inquiétudes de la joie lui rendoient déjà auſſi difficile à prendre que celle de la ſoutenir. Elle auroit voulu quitter Chaillot à l'heure même, & venir me ſurprendre dans ma maiſon, au riſque de tous les refus qu'elle pouvoit craindre encore avant nos éclairciſſements. Mais ma ſœur, qui la voyoit extrêmement agitée, & qui ne s'étoit déjà que trop apperçue de l'altération de ſon tempérament, réſolut avec beaucoup de ſageſſe, de calmer ſon cœur & ſon imagination par tout ce qu'elle put lui repréſenter de plus flatteur & de plus conſolant. Modérez-vous, lui dit-elle, & que la confiance que vous devez à mon amitié, ſerve à vous faire paſſer tranquillement le reſte de cette nuit. Reprenez haleine. Eſſuyez vos pleurs. Vous touchez à la fin de vos infortunes, & je prévois que de ſi longues traverſes vont vous aſſurer un bonheur inaltérable. Elle évita ainſi tous les détails

qui auroient pu renouveller ses agitations ; & lui faisant considérer qu'il étoit trop tard pour former la moindre entreprise avant la fin de la nuit, elle l'engagea insensiblement à prendre un peu de repos, comme un intervalle entre ses peines & les plaisirs qu'elle lui promettoit le lendemain.





HISTOIRE
DE
M. CLEVELAND.



LIVRE DIXIEME.

AU lieu de chercher dans le sommeil un délassement qui ne lui étoit pas moins nécessaire, après les embarras d'une si fâcheuse journée, ma sœur n'en chercha que dans les réflexions de la prudence, & dans les soins de l'amitié. Elle comprit d'abord, dans l'abattement de corps & d'esprit où j'étois, qu'un excès de joie pouvoit m'être aussi pernicieux qu'un excès de douleur, & qu'il falloit par conséquent me préparer par degrés à cette grande révolution. La difficulté n'étoit qu'à modérer l'ardeur de mon épouse ; mais elle compta que l'interêt de ma santé seroit une raison assez forte pour lui faire surmonter son impatience. D'un autre côté, ne se trouvant pas assez libre pour employer tous les moyens qu'elle auroit crus propres à ménager mon esprit, &, ne voyant personne sur qui elle pût se reposer d'une commission si

délicate, elle prit le parti de n'y employer que ſa plume, en me donnant peu-à-peu, par ſes lettres, des lumieres qu'elle ne me croyoit point capable de ſupporter tout-d'un-coup. Elle fit l'eſſai de ce projet dès la même nuit. Comme elle étoit convenue avec M. de R..... de ne m'avertir de ſa captivité & de celle de mes enfants qu'après ma guériſon, elle m'écrivit une lettre ſans date de jour & de lieu, dans laquelle elle me félicitoit de quelques heureux éclairciſſements qu'elle feignoit d'avoir reçus ſur ſa route ; &, s'emportant beaucoup contre la perfidie de Gelin, qu'elle accuſoit de tous nos malheurs, elle finiſſoit en regrettant de n'être pas plus proche de moi, pour me faire de bouche un détail qu'elle ſeroit obligée de m'écrire ſucceſſivement dans différentes lettres.

Un autre danger qui n'étoit pas moins preſſant, & qui demandoit des précautions dans le Monaſtere même, étoit celui qui pouvoit naître dans l'entrevue de Fanny & de Cecile, dont les intérêts étoient trop différents pour n'en pas faire attendre quelques marques de haine éclatantes. Quelle eſpérance de faire régner la paix entre deux rivales ſi tendres & ſi délicates, & lorſqu'elles viendroient à ſe connoître, & qu'elles ne pourroient éviter de ſe voir ? A la vérité mon épouſe n'avoit aucune raiſon de ſe défier que Cecile fût celle qui devoit occuper ſa place ; & ce n'étoit point des Religieuſes, ni même de Madame qu'elle pourroit ſi-tôt l'apprendre ; mais, pour en éloigner toutes les occaſions, ma ſœur réſolut de prévenir Madame de R. & ſa fille, & de les engager par la bienſéance à cacher les liaiſons qu'elles avoient avec moi.

Elle les y trouva diſpoſées. Cependant Cecile avoit une extrême impatience de voir mon épou-

se. Le portrait que je lui avois fait de ses charmes excitoit moins sa curiosité, que ce qu'elle m'avoit entendu dire du changement de son caractere, parce qu'avec des inclinations simples & innocentes, elle avoit peine à concevoir que le goût de la vertu pût s'éteindre dans le cœur d'une femme bien née, & qu'elle vouloit savoir ce qui pouvoit y rester après cette perte. Ma sœur, qui m'a fait cent fois tous ces récits, se garda bien de lui inspirer tout-d'un-coup d'autres idées. La conciliation de tant d'intérêts, dont elle prévoyoit que le principal soin alloit tomber sur elle, demandoit mille sortes de ménagements. Elle se contenta de recommander la discrétion à Cecile; &, s'étant rendue auprès de mon épouse, qui l'avoit déjà fait presser de passer chez elle, toute son étude fut de lui faire approuver le plan qu'elle avoit formé pour me préparer à sa justification.

De son côté Cecile, à qui sa curiosité ne laissoit point de repos, s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour, & ne manqua point de s'y faire conduire aux moments où elle put espérer de la voir. On prit soin de la lui montrer à l'Eglise, ou plutôt, s'y étant rendue aussi-tôt qu'on l'eut avertie qu'elle y étoit entrée, elle n'eut besoin d'aucun signe pour la distinguer tout-d'un-coup. Elle étoit en longs habits de deuil, comme je l'avois vue la veille, & comme M. de R..... nous l'avoit représentée. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de son teint en recevoit tant d'éclat, qu'elle n'en eût pu recevoir de plus propre à plaire, si l'on eût pu la soupçonner d'une pensée si frivole. Cecile ne se lassa point de la regarder. Elle eut les yeux continuellement fixés sur elle. Elle ne pouvoit se rassasier de cette vue. Loin

de se prévenir de quelque sentiment de mépris ou de haine, comme ma sœur l'appréhendoit, elle fut touchée jusqu'au fond du cœur, de l'air d'inquiétude & de tristesse qui régnoit encore sur son visage. C'étoit une espece de charme qui agissoit sur elle, & qui eut tant de force, qu'après l'avoir vue sortir de l'Eglise, elle se sentit portée sans réflexion à s'approcher de la place qu'elle venoit de quitter; & là, comme si elle eût trouvé de la douceur à respirer le même air & à rêver dans le même lieu, elle parut s'oublier pendant plus d'un quart-d'heure.

A son retour, elle rencontra ma sœur, qui lui demanda la cause de l'air distrait qu'elle crut lui remarquer. Ah! je l'ai vue, répondit-elle sans rien changer au sérieux de son visage: qu'elle est aimable! qu'elle a l'air touchant! que de charmes & de perfections? Si elle fait cette impression sur vous au premier coup d'œil, reprit ma sœur, que sera-ce de lui parler & de la connoître? Car vous n'avez pas vu la moitié de ce qu'elle est, &, si vous êtes si sensible au mérite, ajouta-t-elle, non-seulement vous l'admirerez, mais vous l'aimerez peut-être, & vous plaindrez ses malheurs. La tendre Cecile ne put entendre ce discours sans laisser tomber quelques larmes. Elle conjura affectueusement ma sœur de ne pas s'opposer au desir qu'elle avoit de lier quelque sorte de connoissance avec elle, pour se procurer l'occasion de l'entretenir. Comme cette curiosité & ces pleurs mêmes pouvoient venir de quelque mouvement de jalousie, ma sœur, qui sentit redoubler ses craintes, lui recommanda de s'observer du moins dans ses discours, & de songer que l'infortune & la douleur méritent toujours d'être respectées.

Dès le même jour, l'ayant vue descendre avec

ma sœur & sa fille, qui l'avoient engagée par leurs instances à faire un tour de promenade au jardin, elle proposa à sa mere de les suivre, & elle pria deux Religieuses, qui s'offrirent à l'accompagner, de faire naître sans affectation quelque prétexte pour les joindre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté, avec ma sœur & sa fille, deux Dames Françoises qu'on vouloit faire instruire ; mais, se mêlant peu des affaires d'autrui, & ne voyant point indifféremment tout le monde à Chaillot, elle n'avoit pas poussé sa curiosité plus loin. Cependant, ayant remarqué deux personnes inconnues qui entroient au jardin, elle jugea que ce qu'elle avoit appris les regardoit, & ma sœur se hâta de lui expliquer leur aventure d'une maniere propre à éloigner ses soupçons. Elle fut frappée de la phisionomie de ces deux Etrangeres, & la jeunesse de Cecile attirant sur-tout ses regards, elle s'attachoit avec complaisance à la considérer, lorsque les deux Religieuses s'étant tournées vers elle en croisant son allée, firent naître civilement l'occasion que Cecile desiroit. Ma sœur redoutoit toujours les suites d'un entretien qu'elle ne pouvoit plus détourner. Après les premieres civilités, on acheva ensemble le tour de l'allée ; &, loin de se séparer, Fanny fut la premiere à proposer de faire un autre tour. Ma sœur remarqua que son attachement pour cette nouvelle compagnie augmentoit à mesure que Cecile se mêloit dans l'entretien, & que, marchant sur la même ligne, elle tournoit à tous moments la tête pour la regarder. Elles paroissoient toutes deux également attentives aux mouvements l'une de l'autre, & comme étonnées de trouver tant de plaisir à se voir & à s'entendre. On continua de se promener aussi long-temps que la

saison le permettoit ; &, lorsqu'en se retirant, on passa vers le quartier où Fanny étoit logée, ma sœur fut encore plus surprise qu'après l'aversion qu'elle lui avoit marquée pour toutes sortes d'amusements & de compagnies, elle proposât aux deux étrangers de venir se délasser dans son appartement. Sa proposition fut acceptée avec joie. On passa une partie de la soirée à s'entretenir avec autant de familiarité & de douceur, que si l'on s'étoit connu depuis long-temps. Fanny avoit placé Cecile auprès d'elle. Elle la combla de caresses, & , en la quittant, elle parut la voir partir à regret.

Il n'étoit pas surprenant que mon épouse prît de l'inclination pour une jeune personne qui avoit mille qualités charmantes ; & , ne la connoissant point, elle n'avoit aucune raison de la regarder avec d'autres yeux que ceux de l'admiration & de la tendresse que sa seule figure étoit capable d'inspirer. Mais Cecile, qui m'aimoit toujours avec la même ardeur, & qui devoit redouter d'autant plus Fanny qu'elle éprouvoit elle-même le pouvoir de ses charmes, comment se rendroit-elle si aisément à une inclination qui paroissoit combattre ses plus chers intérêts ? Le cœur connoît-il jamais les raisons qui peuvent justifier ses penchants ? Aussi touchée peut-être de la satisfaction qu'elle trouvoit auprès de mon épouse, que de celle qu'elle avoit ressentie auprès de moi, elle cédoit à l'impression du plaisir présent, & j'étois oublié dans les moments qu'elle passoit avec elle. Bientôt cette ardeur de la voir augmenta tellement, qu'elle étoit du matin au soir dans sa chambre. Ma sœur & sa mere, qui prévoyoient tôt ou tard un éclaircissement dangereux de la part de Fanny, & qui les regardoient comme destinées un jour à se

haïr, la faisoient souvent appeller pour interrompre des communications qui les alarmoient. Elle obéissoit sans résistance; mais, aussi-tôt qu'elle pouvoit se dérober aux yeux de sa mere, elle se hâtoit de retourner où son penchant l'entraînoit.

Pendant ce temps-là j'étois languissant dans mon lit, sans pouvoir me remettre du trouble que m'avoient causé le discours de Madame & la vue de mon épouse. J'avois reçu la lettre de ma sœur par les mains de M. de R..... qui, me déguisant toujours ce qui étoit arrivé, feignit, en me la remettant, de la tenir d'un Exprès que les Dames m'avoient dépêché pendant leur route. Il en ignoroit la principale partie, & ma sœur le faisoit servir adroitement à ses vues. Je crus devoir garder avec lui le même secret, quoique les espérances vagues & tardives qu'elle vouloit m'inspirer, ne fissent pas sur moi l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mon cœur n'étoit plus capable de se laisser tenter par des possibilités & des vraisemblances. Son sort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à des motifs d'espérance, ses desirs mêmes étoient éteints; ou si, dans ses agitations passionnées, il souhaitoit aveuglément de retrouver Fanny avec son innocence, il n'en étoit que plus malheureux en revenant bientôt à sentir qu'il s'étoit occupé d'une chimere.

Cependant, tant de démarches & de soins me faisant juger qu'elle étoit pressée d'un sincere repentir, j'examinois si ce sentiment étoit du moins une réparation suffisante pour les cruels outrages que j'avois reçus. Je pesois l'offense & l'expiation. Indépendamment de l'honneur, qu'il étoit peut-être aisé de mettre à couvert en prenant le parti de se retirer dans quelque solitude éloi-

gnée des hommes, je me demandois si le retour d'un cœur qui m'avoit trahi pouvoit jamais compenser un amour aussi tendre & aussi constant que le mien ; si j'avois par conséquent le moindre espoir de retrouver mon bonheur en retrouvant l'objet dont je l'avois fait dépendre, & si la privation absolue n'étoit pas moins insupportable qu'une possession imparfaite & pleine de trouble, qui me laisseroit gémir autant sur ce que j'aurois retrouvé, que sur ce qui me manqueroit toujours. Affreuse situation, disois-je ! on m'offre tout ce que j'ai desiré pour être heureux, & je me sens moins d'ardeur que de répugnance à l'accepter. Es-tu donc changée, misérable Fanny, ajoutois-je en m'attendrissant, & ces charmes invincibles qui t'avoient acquis tant d'empire sur toutes mes affections, ont-ils perdu leur pouvoir ? Ne t'ai-je pas vue, au contraire, plus belle & plus touchante que jamais ? Acheve donc ta victoire. Qui t'empêche ? Je combats pour toi. Que te manque-t-il pour te faire adorer, si tu es telle que tu devois toujours être, & que tu parois encore ? Mais, malheureuse, reprenois-je ! qu'as-tu fait de ton honneur & de ta vertu ? ce n'est pas toi que je retrouve, c'est ton fantôme ; car je faisois consister tes charmes dans les qualités inestimables de ton cœur, & je n'ai plus d'espérance de les y retrouver. Je me représentois en même-temps Cecile, pure, innocente, simple dans sa conduite & dans ses desirs, faisant pour moi le premier usage de la bonté de son cœur & de la tendresse de ses sentiments : cette charmante image achevoit d'imposer silence, tous les mouvements s'élevoient en faveur de Fanny ; &, si je désespérois d'être heureux sans elle, je m'obstinois à chercher d'un autre côté le dédom-

magement d'un bonheur auquel je ne devois plus prétendre.

M. de R........ ne fit pas difficulté de m'apprendre que Madame s'étoit fait amener Gelin, & qu'elle l'avoit entretenu secrétement pendant plus d'une heure. Mais il n'étoit pas mieux informé que le public des circonstances de cet entretien. D'ailleurs, toute son attention étoit tournée vers sa femme & sa fille, dont il ne s'appercevoit pas que les plaintes & ses sollicitations parussent avancer beaucoup la liberté. Il se passa plus de quinze jours, pendant lesquels il pressa inutilement tous ses amis, sans en trouver même un seul qui osât solliciter ouvertement pour lui, tant la rigueur de la Cour commençoit à se déclarer contre les Protestants. Mais, au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut ordre de se rendre à Saint-Cloud, & sa joie fut égale à sa surprise, lorsque Madame, après lui avoir fait quelques reproches de ce qu'il avoit paru se défier de sa protection, lui présenta une lettre de cachet qui portoit la délivrance de quelques Dames Angloises nouvellement renfermées à Chaillot. Leur nom y étant expliqué avec quantité d'autres circonstances, on ne pouvoit s'y méprendre. C'étoit la meilleure voie que cette excellente Princesse avoit cru pouvoir employer pour éviter les difficultés & les longueurs. Elle avoit représenté au Roi que ma sœur reprenant la route de notre patrie avec sa fille & deux personnes qui les accompagnoient, elles avoient été arrêtées par un mal-entendu, & contre l'intention de S. M. qui avoit toujours traité les étrangers avec toutes sortes de faveurs. Sa recommandation avoit eu tout le succès que le Roi ne pouvoit lui refuser, sur-tout pour des Dames de sa nation, & dans une conjoncture où ce Prince

cherchoit à lui marquer sa reconnoissance. Mais, dès que le trouble de la douleur avoit empêché M. de R....... de se souvenir de mes enfants, lorsqu'il étoit venu porter ses premieres plaintes à Madame, le transport de sa joie ne lui permit pas non plus d'y penser en recevant une grace si inespérée. Il n'en eût pas coûté plus de peine pour les faire comprendre dans l'ordre du Roi, au lieu que dans la suite cette seconde faveur fut moins facile à obtenir. Madame ignoroit comme moi que mes deux fils eussent été arrêtés; car sa bonté, qui alloit jusqu'à s'informer tous les jours de l'état de mes blessures, lui auroit fait compter pour quelque chose le plaisir de remettre dans les bras d'un pere tendre ce qu'il a de plus cher.

C'étoit par des actions de cette nature, dont tout le cours de sa vie avoit été composé, que cette incomparable Princesse sembloit se préparer au coup funeste qui la menaçoit. Malheur terrible, & sur lequel je ne passerois pas si rapidement, si la bienséance me permettoit de révéler comme le sujet de mon affliction particuliere, l'objet des pleurs & des regrets publics. Cependant n'est-il pas des égarements pardonnables à la douleur ? J'oserai dire qu'épuisé de forces, comme je l'étois déjà, je n'en aurois pas trouvé assez pour résister au spectacle que j'eus le même jour à Saint-Cloud, si la Princesse n'eût pris soin elle-même de modérer un désespoir dont elle s'apperçut, par les consolations qu'elle connoissoit propres à me fortifier. Jour étrange, où je trouvai la source d'un nouveau bonheur dans un des plus grands malheurs de ma vie !

Ce fut un quart-d'heure après avoir communiqué l'ordre du Roi à M. R.......... qu'ayant pris quelques rafraîchissements convenables à la

ſaiſon, elle reſſentit tout-d'un-coup de ſi violentes douleurs, que les Médecins, qui s'apperçurent du changement de ſon viſage & de l'altération de ſon pouls, déſeſpérerent au même moment de ſa vie. Le bruit en vint auſſi-tôt juſqu'à moi. Je ne conſultai rien. Le zele ſuppléa à mes forces. Me faiſant porter dans un fauteuil ſur les bras de mes gens, j'arrivai au Château qui retentiſſoit des cris d'une foule de peuple que le malheur public avoit déjà aſſemblé. J'étois trop connu pour trouver de la difficulté au paſſage. J'entrai : hélas! dans quel état vis-je Madame? Déjà pâle, défigurée, les levres livides & les yeux preſqu'éteints. Ses convulſions l'agitoient toujours avec la même violence. Elle jettoit par intervalle des cris aigus qui pénétroient les aſſiſtants d'horreur & de compaſſion. Tous les ſecours qu'on la forçoit d'accepter ſembloient augmenter ſes douleurs. Ciel! quelle impreſſion ce ſpectacle ne fit-il pas ſur moi! J'étois debout appuyé ſur les bras de deux de mes gens. Je ſentis plus d'une fois mes forces prêtes à défaillir. La Princeſſe m'apperçut. Elle me fit ſigne d'approcher; les accès de ſon mal ne faiſant que redoubler continuellement, elle ne put tout-d'un-coup ſe compoſer aſſez pour m'expliquer ſes volontés; de ſorte qu'étant près d'elle, j'eus pendant plus d'un quart-d'heure le cruel tourment de la voir ſouffrir ſous mes yeux, & de recevoir autant de coups mortels que je lui entendois pouſſer de cris & de ſoupirs. Enfin ſon courage lui faiſant ſurmonter un moment la force de ſes peines : je meurs, me dit-elle, d'une voix baſſe. Les vues du Ciel ſont impénétrables, & je dois les adorer. Vous perdez une amie : je vous aurois réconcilié avec votre épouſe. Un autre achevera mon ouvrage. Je la crois

innocente, & je ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand que j'ai envoyé à Bayonne. Comme ma douleur & ma reconnoiſſance ne pouvoient s'expliquer que par mes ſoupirs & mes tranſports : vous vous agitez trop, reprit-elle en ſe faiſant un nouvel effort; votre propre ſituation ne vous permet pas d'être ici. Allez, &, quand vous ſerez heureux, ſouvenez-vous que j'ai pris part à votre bonheur. Je me jettai à genoux pour lui exprimer la violence de mes ſentiments. Elle m'ordonna de retourner chez moi.

On m'offrit quelques ſecours pour m'aider à lui obéir. Ma réſolution néanmoins étoit de demeurer dans ſa chambre, appuyé contre une fenêtre, où ma foibleſſe me contraignit de me faire conduire; mais, m'ayant encore apperçu, elle me fit ſigne de la main de me retirer.

Je paſſai dans l'anti-chambre, où je me jettai dans le fauteuil qui avoit ſervi à m'apporter; & le viſage couvert de mes deux mains, autant pour cacher mes larmes, que pour éviter la vue de tout ce qui pouvoit interrompre ma douleur, j'adreſſai au Ciel toutes les plaintes que mes continuels malheurs m'avoient rendu ſi familieres. Hélas! étoient-elles capables d'obtenir du Ciel ce qu'il refuſoit à la grandeur, à la beauté, à tous les charmes & à toutes les vertus réunies? Madame expira avant la nuit, ſans que rien eût pu ſuſpendre un moment ſes douleurs. J'entendis les gémiſſements dont la tendreſſe publique accompagnoit ſon dernier ſoupir; &, n'ayant plus rien de favorable à eſpérer dans un lieu où je recevois un coup ſi funeſte, je repris auſſi-tôt le chemin de ma maiſon.

Mais cette derniere réflexion fut vérifiée au même moment par la rencontre du P..... qui ſe préſenta pour me ſaluer en me voyant ſortir de

l'appartement. Il prit un air affligé : Vous me voyez doublement ſenſible à la perte commune, me dit-il d'un ton affecté, car je ſens tout-à-la-fois la vôtre & la mienne. Dans le malheur qui s'obſtine à vous pourſuivre, vous ne ſauriez trop regretter une Princeſſe qui vous eſtimoit, & dont la protection vous étoit aſſurée. Cependant, ajouta-t-il, ſi vous faites quelque fond ſur mon amitié, ſoyez ſans inquiétude pour votre famille & pour celle de M. R.......... Nous ne ſerons pas long-temps à vous trouver d'autres Protecteurs. Il me croyoit ſans doute informé de tout ce que j'ignorois, & la promeſſe qu'il me fit auſſi-tôt de veiller lui-même à l'éducation de mes deux fils, auroit pu me faire ouvrir les yeux ſur une partie de ce qu'on m'avoit caché, ſi les lettres que je recevois continuellement de ma ſœur ne m'euſſent raſſuré contre toutes ſortes de défiances. Je pris donc ſes offres & ſes promeſſes pour une ſuite de ſes anciens artifices ; &, croyant ma famille & celle de M. de R........ en ſûreté, je me flattai que mon innocence ſuffiroit déſormais pour me défendre. Cependant voulant ſuivre le deſſein que j'avois formé de me défaire honnêtement d'un homme ſi dangereux, je le remerciai de ſes ſentiments, & j'éloignai d'autant plus les lumieres que j'aurois pu tirer du reſte de ſon diſcours, que j'affectai de ne rien dire de ma famille, & de faire toujours retomber le mien ſur le malheur préſent qui devoit nous occuper. Il m'offrit de m'accompagner juſqu'à ma maiſon pour y paſſer la nuit. J'eus l'adreſſe d'écarter encore cette propoſition, ſous divers prétextes qui ne pouvoient l'offenſer. Enfin, lorſque je me diſpoſois de lui dire adieu, il me demanda ce que j'avois réſolu de faire de mon aſſaſſin, & ſi je n'entrois pas dans les vues de Mada-

me, qui avoient toujours été de lui sauver sa vie. Ma réponse ne fut pas incertaine. Oui, lui dis-je, je lui pardonne, malgré toutes les raisons que j'ai de le haïr, & je renonce volontiers au droit que j'ai de solliciter son supplice ; mais la curiosité me porte à savoir de lui-même pourquoi il en vouloit à ma vie. Cette sincérité fut une indiscrétion. La conduite de Madame avoit été si prudente, que, n'ayant communiqué le secret de cette affaire qu'à un petit nombre de personnes dont elle connoissoit la sagesse, il ne s'en étoit répandu dans le public que les circonstances qui avoient éclaté d'elles-mêmes, c'est-à-dire, mes blessures & la hardiesse d'un scélérat qui avoit entrepris de m'assassiner en plein jour. Le Pere lui-même ne soupçonnoit point d'autre mystere qu'une vengeance méditée, qu'il regardoit comme la suite d'une querelle ordinaire. Mais, lorsqu'il m'entendit parler d'anciennes raisons de haine, & du desir que j'avois d'entretenir le prisonnier, il conçut qu'il étoit échappé quelque chose à sa pénétration, & la curiosité qu'il eut de l'entendre, devint beaucoup plus vive que la mienne. Il ne m'en témoigna rien ; mais, comme on n'avoit accordé jusqu'alors à personne la liberté de le voir, il pensa d'abord à se la procurer. En supposant les Officiers de la Justice disposés à suivre les intentions de Madame, c'étoit ma volonté qu'ils devoient consulter ; cette pensée lui fit venir celle de m'engager, dès le même soir, à faire déclarer au Bailli que je me désistois de toutes sortes de poursuites, & que je le priois seulement d'attendre, pour relâcher Gelin, que j'eusse tiré de lui quelques éclaircissements dans la prison. Je me fis d'autant moins presser, qu'il employa les motifs les plus touchants de l'humanité & de la Religion.

C'étoit me livrer néanmoins à la malignité de deux ennemis, qui n'avoient besoin que d'être liés pour me perdre.

Mais ne m'étoit-il pas pardonnable de manquer de prudence dans l'abattement où j'étois ? J'arrivai chez moi si pâle & si épuisé de forces, que mes gens se demandoient l'un à l'autre, en pleurant, quand je recevrois le triste office que je venois de rendre à Madame. M. de R..... étoit absent. Je n'avois que Madame Lallin à qui je pusse parler avec une certaine ouverture. Je lui confessai que je ne croyois plus ma mort éloignée; & que, pour comble de malheur, ma vie qu'elle voyoit à l'extrémité, n'étoit pas plus en danger que ma vertu & ma raison; car cette opiniâtreté du sort, ajoutai-je, qui s'attache à tout ce qui m'est cher, & qui, non contente de ma ruine, se plaît à détruire tout ce qui est propre à me soutenir ou à me consoler, cette conspiration de tout ce qui me touche ou qui m'approche, à me troubler l'esprit & à me déchirer le cœur, triomphe enfin de ma patience, & me réduit au dernier désespoir. On m'avoit mis au lit; je tournai le visage contre mon chevet en finissant ces paroles; &, le pressant de tout ce qui me restoit de force, je me livrai aux noirs sentiments que cette pensée étoit capable de m'inspirer. Ainsi, soit pour l'esprit, soit pour le corps, j'étois comme au dernier terme où l'infortune & la douleur pussent me réduire.

Ce n'est pas sans raison que je fais observer cette triste époque. Il falloit faire connoître la mesure des maux pour donner une juste idée du changement qui étoit prêt à les suivre; car, si mon désespoir étoit monté au plus terrible excès, il touchoit à sa fin; &, par des révolutions inespérées, c'étoit dans les horreurs d'une

ſituation ſi funeſte, que le Ciel alloit faire lever l'aurore de mes plus beaux jours. Prodige de ſa puiſſance! Oh! que le paſſage eſt doux d'un abyme de deuil & d'amertume à des commencements de joie & d'eſpérance. Mais comment ferai-je comprendre ce changement à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé? Qu'ils ne perdent pas un mot de ma narration, s'ils veulent être bientôt plus attendris par les excès de ma joie, qu'ils ne l'ont été par tous mes malheurs.

L'inquiétude que Madame Lallin eut pour ma vie lui fit employer tant d'adreſſe & d'efforts pour me faire accepter quelques ſoulagements, qu'elle dût enfin mon conſentement à ſes importunités plutôt qu'à ſes perſuaſions. Je pris quelques liqueurs fortes qui ranimerent un peu mes eſprits. Ma foibleſſe avoit eu preſqu'autant de part que la douleur, à l'eſpece d'égarement où j'étois tombé; ainſi je me trouvai, ſinon avec moins de tourment, du moins avec plus de vigueur animale pour les ſupporter. Madame Lallin, n'oubliant pas que les Chirurgiens recommandoient ſans ceſſe qu'on ne me permît point de m'abandonner à mes réflexions, crut cette précaution encore plus néceſſaire pour le redoublement de triſteſſe où elle me voyoit; lorſqu'elle ſe fut efforcée en vain de faire changer d'objet à mon imagination, elle ſe figura que, ne pouvant y réuſſir, il valoit mieux me parler du ſujet même de mes peines, que de me laiſſer ſeul à les dévorer. Dans cette idée, elle m'engagea adroitement à lui raconter ce que j'avois vu à Saint-Cloud, & ce que je penſois du tragique accident qui nous avoit enlevé Madame. Je ſatisfis ſa curioſité avec ardeur. Je commençai un détail d'autant plus touchant, que mon cœur s'intéreſſoit à chaque circonſtance, & qu'en repréſentant le mal-

heur de cette Princeſſe, je faiſois le récit de mes propres peines. Je n'omis pas un ſoupir, un regard, un mouvement de Madame, ni ſur-tout une des précieuſes paroles qu'elle m'avoit adreſſées, & qui étoient gravées au fond de mon cœur. J'ignore ſi ce fut avec réflexion que Madame Lallin m'arrêta au milieu de mon diſcours, ou ſi ce fut la ſeule envie d'attirer de plus en plus mon attention au-dehors, en la partageant par des queſtions vagues & ſouvent interrompues : la ſuite des événements ne m'a jamais permis de l'apprendre d'elle-même ; mais lorſqu'elle m'eut entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle s'agita ſur ſa chaiſe en me regardant avec ſurpriſe. Etonné moi-même de ſon mouvement, j'attendis qu'elle s'expliquât. Vous ne me paroiſſez pas auſſi frappé que moi, me dit-elle, de cette étrange déclaration de Madame. Quoi ! au dernier moment de ſa vie, elle vous a proteſté qu'elle croyoit votre épouſe innocente ! Madame Lallin n'ajouta rien, & je demeurai ſans pouvoir lui répondre. Nous continuâmes long-temps de nous regarder d'un air interdit. Elle paroiſſoit attendre quelqu'éclairciſſement que je ne lui donnois point. J'attendois d'elle, de mon côté, quelqu'autre réflexion qui pût faciliter ma réponſe ; ou plutôt pénétré tout-d'un-coup de la maniere dont cette queſtion s'étoit préſentée à mon eſprit, je tâchois de rapprocher cent idées qui ſe choquoient dans leur confuſion ; &, voulant trop embraſſer d'une ſeule vue, je n'appercevois rien qu'à travers d'épaiſſes ténebres.

Il eſt certain que dans mes funeſtes préjugés, d'ailleurs plein du trouble que j'avois reſſenti à la vue de Madame, j'avois fait peu d'attention au témoignage qu'elle avoit rendu à Fanny. Peut-être même qu'avec plus de réflexion je n'y euſſe

reconnu dans toutes ses démarches précédentes, qu'une bonté trop crédule & portée d'elle-même à s'aveugler. Mais, soit que le premier mouvement d'une personne aussi désintéressée que Madame Lallin fît sur moi des impressions moins suspectes, soit que le Ciel touché de mes peines, eût marqué ce moment pour les finir, je considérai ce que je venois de me rappeller sous une face toute différente. Plus je vins à démêler mes idées, plus je crus voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus paroître impossible. Car Madame n'ayant pu me tromper en expirant, il ne m'étoit pas permis de douter qu'elle n'en eût l'opinion qu'elle m'avoit marquée : or, cette Princesse n'ignoroit pas que Fanny étoit partie de Sainte-Helene avec Gelin ; d'où je concluois qu'il y avoit quelque mystere dans sa fuite qui pouvoit s'accorder avec son innocence.

Je communiquai ce raisonnement à Madame Lallin. Il fit la même impression sur elle. Cependant, continuai-je, je n'ai à lui reprocher que sa fuite ; car dans sa conduite ni dans ses inclinations, je n'ai jamais rien remarqué qui m'ait pu faire soupçonner sa vertu. Depuis que le hazard me l'a fait retrouver à Chaillot, je n'entends parler que de ses larmes : en verse-t-on tant pour un crime volontaire ? Et si je l'accusois d'avoir marqué trop peu d'impatience pour se justifier, depuis qu'elle me sait si près d'elle, ou trop peu d'ardeur pour me recevoir, n'est-il pas vrai qu'elle est douce & timide, & que, sentant peut-être bien des apparences contr'elle, l'incertitude & la crainte l'arrêtent plus que ses remords ? D'ailleurs, elle m'a fait parler par le Chapelain, elle a mis Madame dans ses intérêts, elle est venue ici avec elle, & j'ai assez remar-

qué dans ses yeux & dans tous ses mouvements qu'elle étoit furieusement agitée. Pourquoi me chercher, si elle me hait ? Pourquoi tant de regrets & de pleurs, si elle m'a quitté volontairement ? Pourquoi se plaindre de ma dureté & gémir même de mes projets de séparation, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trahi ?

A mesure que ces réflexions s'étendoient dans mon esprit, je sentois des mouvements de cœur que j'avois peine à contraindre ; &, dans le temps même que je les combattois encore, il me sembloit que j'aurois trouvé une douceur extrême à m'y livrer. J'interrogeois Madame Lallin. J'interrompois ses réponses pour lui faire aussi-tôt d'autres questions. Je me tournois à tous moments dans mon lit, avec l'inquiétude d'un homme pressé qui ne peut se fixer à rien. Dans certains moments j'aurois poussé volontiers un cri de joie, & le moment d'après je tombois dans une sombre méditation qui me replongeoit dans toutes mes peines. Mais quelle explication donner à cette fuite, repris-je en m'adressant à Madame Lallin ? Croyez-vous que Gelin, adroit & hardi comme vous le connoissez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant son sommeil & le mien ? Ou plutôt ne lui auroit-il pas persuadé le matin, que j'étois allé au port, & que je souhaitois qu'elle y vînt avec moi ? Il l'auroit ainsi trompée d'autant plus barbarement, qu'il auroit abusé de la soumission aveugle qu'il lui connoissoit pour toutes mes volontés. Quelle auroit été sa surprise en se voyant au pouvoir d'un perfide ! Dieux ! l'aura-t-il du moins respectée....... Mais je m'abandonne à des craintes insensées. Le Capitaine François étoit un homme d'honneur, qui n'aura pas favorisé les lâches entreprises d'un infame ravisseur. Lui, son épouse, vous verrez que le trai-

te de Gelin les aura tous séduits par des affectations d'honneur & de vertu. N'avoit-il pas eu l'adresse d'en imposer à mon frere, qui étoit le plus éclairé & le plus prudent de tous les hommes ? Hélas ! avec quelle facilité n'aura-t-il pas fasciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'espérance qui s'insinuoit ainsi dans mon cœur, y faisoit déja renaître des sentiments si tendres, que j'avois besoin de tous mes efforts pour les modérer. Madame Lallin s'en apperçut, & je dois lui rendre cette justice, qu'elle contribua à les augmenter par ses réflexions, comme elle avoit servi à les faire naître par son premier étonnement. Elle étoit si éloignée de s'attribuer quelque part à nos infortunes, qu'elle prit ce moment pour achever de m'attendrir, en me confessant ce qui s'étoit passé entr'elle & Fanny le jour que j'avois reçu la visite de Madame. J'ignorois, me dit-elle, qu'elle fût avec la Princesse, & le péril où j'appris que vous étiez m'ayant fait accourir à votre appartement, je fus surprise au dernier point de me trouver vis-à-vis d'elle à l'entrée de votre anti-chambre. Quelques mouvements de chagrin, que je devois bien pardonner à sa situation, la porterent à me traiter avec mépris ; &, dans la premiere chaleur, je ne pus m'empêcher de lui faire une réponse piquante. C'est une cruauté que je me reprocherai toute ma vie. J'en fus punie sur le champ par la douleur que j'eus de la voir tomber sans connoissance, & faire éclater son désespoir en mille manieres aussi-tôt qu'elle fut revenue à elle-même. Ah ! je n'oublierai jamais ce triste spectacle, ajouta Madame Lallin. Les fausses douleurs & les fausses vertus n'ont point un langage si touchant, ni des procédés si naturels.

Dès le même jour, me dit-elle encore, je vous aurois appris cette aventure, je vous aurois confessé mes remords ; mais vous n'étiez point en état de m'entendre. J'ai toujours différé par les mêmes raisons. Aujourd'hui que vos propres sentiments m'encouragent, je puis vous découvrir les miens avec liberté ; je ne ferai plus difficulté de vous dire..... Elle s'arrêta en finissant ces derniers mots, comme si elle eût craint de s'être trop engagée ; je la priai de continuer avec la même franchise, en lui protestant que mon cœur ne pouvoit être flatté par un endroit plus sensible. Elle se fit presser long-temps. Que vous dirai-je, reprit-elle enfin ? Si vous me forcez de parler, je me ferois violence aussi pour me taire. J'ai pensé bien des fois que dans vos nouveaux projets d'engagement on pouvoit vous reprocher un peu de précipitation ; qu'une femme que vous retrouvez dans un Couvent, & que ni la violence, ni l'âge, ni l'altération de ses traits n'ont pas forcée de se retirer du monde, méritoit d'être entendue ; que ses pleurs étoient une autre raison qui demandoit d'être approfondie ; qu'il y a des événements dont il ne faut jamais juger par les apparences ; qu'on risque d'ailleurs beaucoup plus qu'on ne s'imagine à se priver de ce qu'on a cru long-temps nécessaire à son bonheur, parce que si le cœur trouve toujours aisément dequoi s'amuser, il ne rencontre pas deux fois ce qui est capable de le rendre heureux ; elle ajouta qu'à la vérité Cecile étoit aimable : mais que si je voulois qu'on s'expliquât sincérement, j'étois accoutumé à Fanny, & que dans un caractere tel que le mien, ces habitudes ne se rompent jamais. Elle fut interrompue au milieu de ces discours par l'arrivée de M. de R..... Il m'apportoit une lettre de ma sœur, que je lus avidement. Elle étoit plus

flatteuse encore que les précédentes, & quoiqu'elle ne m'apprît rien de plus clair, la disposition où j'étois me fit prendre chaque motif d'espérance pour un nouveau degré de certitude. Mon sang bouilloit dans mes veines, mais c'étoit d'une chaleur délicieuse, & dont tous les mouvements sembloient me rendre autant de degrés de force & de vie. Je me contraignis néanmoins devant M. de R.... Après m'avoir entretenu un moment de la mort imprévue de Madame, il me dit que nos deux familles demeurant sans défense par un si funeste accident, il étoit résolu d'aller passer quelques jours à Rouen, pour s'assurer si elles pouvoient s'y arrêter sans péril; mais qu'avant son départ il vouloit voir panser mes plaies & savoir des Chirurgiens quel rapport il en devoit faire à ma sœur. Je consentis à lui donner cette satisfaction sur le champ. Avec beaucoup de foiblesse, on me trouva des signes si heureux, qu'ils firent mieux augurer que jamais. Je demandai du papier; &, dans l'ardeur de mille sentiments qu'il m'étoit impossible d'éclaircir, j'écrivois seulement ces deux mots à ma sœur: » Ah! si vous » ne prenez pas plaisir à me tromper, ne suspendez » pas plus long-temps ma vie ou ma mort. « Mais ce qui paroîtra fort étrange, c'est qu'après avoir relu ce que je venois d'écrire, toute la force des sentiments dont j'étois rempli, ne m'empêcha point de me souvenir de Cecile. J'ajoutai quelques lignes, par lesquelles je me plaignois à ma sœur du silence qu'elle paroissoit affecter sur cette chere personne, & je la priois, dans les termes les plus tendres, de ne rien perdre de l'affection qu'elle avoit toujours marquée pour elle. M. de R..... me quitta le même soir pour aller faire les préparatifs de son voyage.

Le mélange de tant de passions qui m'avoient

agité, & la fatigue de la joie comme celle de la douleur, me fit tomber presqu'aussi-tôt dans le plus profond sommeil que j'eusse goûté depuis long-temps. Il fut même accompagné de plusieurs songes agréables, qui me firent ressentir, sans interruption pendant toute la nuit, mille douceurs auxquelles je n'aurois osé me livrer pendant le jour. Le nouvel appareil qu'on avoit mis à mes blessures, contribua aussi sans doute à me procurer un repos si nécessaire après tant de trouble. Il étoit presque midi lorsque je m'éveillai. Je fis appeller Madame Lallin, & ses dernieres réflexions n'étant point sorties de ma mémoire, je lui confessai qu'elles avoient fait assez d'impression sur moi pour me porter à suivre son conseil. Je ne m'étois endormi qu'après avoir pris cette résolution. Si j'avois ma sœur avec moi, lui dis-je, je ne vous chargerois point d'une commission qui n'est pas sans difficulté, sur-tout après le démêlé que vous avez eu avec Fanny. Mais je n'ai que vous à qui je puisse donner ma confiance; &, quand il lui resteroit quelque ressentiment, elle l'oublieroit après vous avoir entendue. Mon impatience ne me permettroit point de retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui. J'irois moi-même, ajoutai-je, je ne perdrois pas un instant, si j'osois me fier à mes espérances, & si je ne me défiois encore plus de mes desirs. Allez, rapportez-moi les éclaircissements que vous me reprochez vous-même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la triste Fanny; épargnez-lui tout ce qui pourroit sentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle. Je ne demande à retrouver que son cœur & sa vertu. Madame Lallin accepta ma proposition avec zele. Mais elle jugea que pour préparer mon épouse à une visite qu'elle avoit si peu de raison d'attendre, je devois la lui faire annon-

cer par un de mes gens, avec quelques témoignages d'honnêteté & d'affection qui pussent prévenir ses défiances. Je donnai les mains à tout, & sur le champ je fis partir Drinck, le plus fidele de mes domestiques.

J'employai le temps, jusqu'à son retour, à conjurer Madame Lallin d'entrer fidélement dans mes vues, à lui dicter des expressions, à lui recommander sur-tout de mettre de la douceur dans ses premiers termes, & jusques dans ses regards, & de ne rien présenter d'effrayant à l'imagination de Fanny. Enfin, nous vîmes arriver Drinck. Son visage ne me promit rien de favorable. Il devinoit ce qui étoit capable de me réjouir ou de m'affliger. Sa Maîtresse, me dit-il tristement, étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie! m'écrai-je, en ne saisissant que trop vîte tout ce qu'il y avoit d'affreux pour moi dans cette nouvelle trahison de la fortune : hélas ! que deviennent mes espérances ! Elle est partie, continuai-je avec le même transport, parce qu'après la mort de Madame, dont elle avoit gagné adroitement l'esprit, il ne lui reste plus personne sur qui elle ose faire l'essai de ses artifices. Elle est partie, n'en doutez pas, parce que, demeurant à découvert, elle a senti combien il lui seroit difficile de m'en imposer à moi-même. En un mot, elle a désespéré de me tromper. Madame Lallin, à qui j'adressois ces furieuses paroles, convint que j'avois raison d'être irrité d'un tel contre-temps. L'état de ma santé suffisoit seul pour arrêter une femme, à qui l'on auroit supposé pour moi les moindres sentiments d'estime & de considération. Nous fîmes répéter plusieurs fois à Drinck la réponse qu'il m'avoit rapportée. Enfin, dans l'obscurité où elle nous laissoit, Madame

Lallin

Lallin me pria de suspendre mon jugement, & d'approuver le dessein qu'elle avoit d'aller prendre elle-même des informations à Chaillot. Mais je me rendois digne de tous les nouveaux malheurs que je craignois, en cédant si facilement à mes défiances. Toutes les puissances du Ciel étoient occupées de mon bonheur; &, dans le temps que je m'affligeois encore de quelques apparences chagrinantes, j'avois déja assez de sujets de me croire heureux pour mourir peut-être de joie, si la prudence de ma sœur ne m'eût ménagé toutes ces connoissances par degrés. De quels traits n'ai-je pas besoin pour expliquer tant de miracles?

On n'a pas perdu de vue sans doute la tendre liaison qui s'étoit formée entre Fanny & Cecile. Loin de s'altérer par l'habitude, elle s'étoit fortifiée de jour en jour, jusqu'à faire délibérer à madame de R.... & à ma sœur, s'il ne valoit pas mieux interrompre tout-à-fait ce commerce, que de les exposer toutes deux à se haïr tôt ou tard autant qu'elles paroissoient s'aimer. Il étoit dur d'en venir à ce remede; mais, lorsque non-contentes de se voir continuellement & de se combler de caresses, elles demanderent à madame de R.... la permission de passer ensemble la nuit comme le jour, ma sœur, qui se crut obligée d'épargner à Cecile des chagrins qu'elle croyoit inévitables, ne balança plus à presser sa mere de rejetter cette demande, & de faire naître même quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de R.... entrant dans cette vue par des raisons toutes différentes, pria ma sœur d'être témoin des ordres qu'elle étoit résolue de donner à sa fille. Sans prendre un autre ton que celui de l'amitié, elle ne laissa pas de lui reprocher sérieusement la préférence qu'elle donnoit

fur elle à une étrangere ; &, venant en particulier au desir qu'elle marquoit de prendre un lit dans son appartement, elle lui demanda si elle se souvenoit bien des engagements qu'elle avoit avec moi, & si elle ne craignoit point de me chagriner en se liant si étroitement avec une Dame dont elle savoit bien que j'étois peu satisfait.

Cecile parut fort affligée de ce discours. Elle ne fit aucune réponse ; ses yeux qu'elle tenoit baissés, & quelques larmes qu'elle laissa couler, marquoient autant d'embarras que de tristesse. Enfin pressée de parler, elle lâcha la bride à ses pleurs, & elle pria sa mere de l'écouter. Vous outragez madame Cléveland, lui dit-elle, mais vous ne la connoissez pas. Il est surprenant que madame Bridge, qui n'ignore pas plus que moi son innocence & ses malheurs, me laisse le soin de la justifier. Je ne puis vous cacher qu'ayant pris autant de bonté pour moi, que j'ai conçu pour elle de respect & d'affection, elle m'a confié toute l'histoire de ses peines. J'en sais assez pour me croire obligée, non-seulement par les loix de l'amitié & de la reconnoissance, mais encore par celles de l'honneur & du devoir à lui sacrifier le penchant que j'ai pour son mari, & à n'épargner ni soins, ni repos, ni ma vie même pour le porter à lui rendre la justice qu'il lui doit. Je n'aurai pas besoin d'efforts, ajouta-t-elle ; je n'ai pas oublié les sentiments qu'il conserve pour elle ; c'est un cruel mal-entendu qui a séparé deux cœurs faits l'un pour l'autre. Je trahis le secret de mon amie, mais vous, reprit-elle, en s'adressant tendrement à ma sœur, comment laissez-vous languir si long-temps l'innocence & la vertu ? A quoi tient-il que vous ne fassiez savoir à son mari qu'elle est plus digne que jamais de ses adora-

tions, & qu'il lui a fait, en m'aimant, une infidélité dont il doit gémir toute ſa vie ? Je ſais vos motifs, & l'état où il eſt encore, me force de le ; approuver. Mais croyez-vous que l'ignorance de ſon bonheur ne lui ſoit pas plus mortelle que ſes bleſſures ? Hâtez-vous, reprit-elle encore. Je ſouhaite leur réconciliation plus que je n'ai deſiré mon mariage, lorſqu'il m'a été permis de ſuivre le penchant de mon cœur.

Des ſentiments ſi généreux, exprimés avec l'air de tendreſſe & de naïveté qui accompagnoit ſes moindres diſcours, firent tant d'impreſſion ſur ma ſœur, qu'elle ſe leva avec tranſport pour l'embraſſer. Elle confeſſa qu'ayant entretenu mon épouſe dès le jour de leur arrivée, elle avoit pris les mêmes idées de ſon innocence, & qu'elle n'avoit pas perdu de vue un ſeul moment l'ouvrage de notre réconciliation. Enſuite, faiſant des excuſes à ſa mere, de lui avoir caché une circonſtance ſi importante, elle n'eut pas de peine à la faire convenir que, dans les termes où j'en étois avec ſa fille, la bienſéance & l'amitié même avoient exigé d'elle les ménagements qu'elle avoit obſervés. Mais elle revint auſſi-tôt à Cecile, dont elle ne ſe laſſoit point d'admirer les ſentiments. Elle la félicita d'être ſi tendre, ſi bonne, ſi généreuſe, & elle recommença vingt fois à l'embraſſer. Il ne fut plus queſtion de lui interdire l'appartement de ſon amie. Madame de R.... bientôt convaincue elle-même de l'innocence de mon épouſe, comme elle l'étoit déja de ſon mérite, ne fut pas la moins ardente à lui faire toutes les réparations qui convenoient à ſa vertu. Ainſi Cecile eut toute la liberté qu'elle deſiroit de vivre avec elle. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa mere & ma ſœur commencerent auſſi

à ne les plus quitter un moment. Toutes les vues & les résolutions se formoient de concert; &, jusqu'aux Lettres que ma sœur continuoit de m'écrire, en suivant toujours son premier plan, qu'elle fit goûter à ses trois amies, chacun y fournissoit quelque chose avec le même zele & le même intérêt.

M. de R.... n'avoit pas été admis tout-d'un-coup à leur secret, par la seule résistance de Cecile, qui craignoit que cette connoissance ne refroidît un peu son amitié, qu'elle me croyoit nécessaire dans la triste condition où j'étois réduit. Cette injustice n'étoit pardonnable qu'à sa fille. Aussi ma sœur crut-elle devoir enfin à l'attachement qu'il m'avoit toujours témoigné, l'ouverture & les communications les moins réservées. S'il ne perdit point ses espérances sans regret, il fut assez généreux pour ne rien diminuer de l'affection qu'il avoit conçue pour moi & pour ma famille. Aussi-tôt même qu'il se crut bien éclairci, l'intérêt de Fanny lui devint aussi cher que le mien. Il fit, suivant les lumieres qu'il reçut de ma sœur, plusieurs démarches qui devoient servir à mon propre éclaircissement. Le soin qu'il prit de mes enfants fut encore un nouveau mérite aux yeux de leur mere & aux miens. Il lui procura la satisfaction de les embrasser, en la conduisant deux fois au Collége de Louis le Grand. Etant Catholique, elle fut un peu effrayée de les y voir renfermés pour leur éducation. C'étoit à quelques Religieux de cette Maison qu'elle devoit les lumieres qui l'attachoient à l'Eglise Romaine, & l'étude qu'elle avoit apportée à les connoître, lui avoit fait prendre pour toute la société des sentiments fort opposés à l'opinion que je m'en étois formée trop légérement sur la conduite d'un particulier mal

intentionné pour son Corps. Cependant, son chagrin fut extrême, lorsqu'apprenant la révocation de l'ordre de la Cour que M. de R.... avoit obtenue par la protection de Madame, elle sut que nos enfants n'y étoient point compris, & qu'il falloit de nouvelles sollicitations pour obtenir leur liberté.

En portant ce nouvel ordre à Chaillot, M. de R.... prit des arrangements fort sages pour le départ & le voyage des Dames, qu'il étoit toujours résolu de conduire à Rouen, chez Milord Clarenton. La mort de S. A. R. ne fit que le confirmer dans ce dessein, & le porta même à l'exécuter avec plus de diligence. Mais il n'avoit pas prévu que le changement qui étoit arrivé à l'égard de mon épouse, alloit faire naître plusieurs difficultés. La proposition de se séparer fut un coup terrible pour Fanny & pour Cecile. Ma sœur en fut elle-même embarrassée. Le succès de son plan lui paroissoit dépendre de sa présence; &, n'ayant pas moins d'inquiétude pour sa fille, que M. de R.... pour la sienne, elle ne pouvoit accorder le desir qu'elle avoit de demeurer, avec la nécessité où elle étoit de partir. Cependant, comme l'état où j'étois encore, ne lui permettoit pas d'entreprendre si-tôt l'éclaircissement qu'elle me préparoit, & qu'elle ne pouvoit même se montrer chez moi, sans m'apprendre une partie de son aventure, qui m'auroit toujours laissé dans l'inquiétude pour mes enfants, il lui vint à l'esprit que le voyage de Rouen ne changeroit rien à ses desseins, & que sept ou huit jours qu'elle emploieroit à conduire sa fille & Cecile chez Milord Clarendon, serviroient au contraire à me donner le temps de me rétablir. Elle pensa aussi que le séjour de Fanny à Chaillot, ne pouvant plus servir qu'à re-

doubler son impatience & son chagrin, il seroit utile à son repos & à sa santé de sortir un peu de sa solitude, & de faire une espece de promenade avec ses amies. Cecile fut ravie de ce plan. Fanny eut à combattre le regret qu'elle avoit de s'éloigner de moi; mais, lorsque ma sœur qui se confirma de plus en plus dans ce nouveau projet, lui remit devant les yeux que des préjugés tels que les miens ne pouvoient se dissiper en un moment; que la précipitation pouvoit m'être aussi pernicieuse qu'à elle; enfin, que l'ardeur devoit céder à la prudence, elle la fit consentir à partir dès le lendemain avec elle. Vous êtes adorée, lui dit flatteusement ma sœur, & sûre, malgré tous les ressentiments passés, de reprendre bientôt tout votre ascendant sur le cœur de votre mari; mais considérez que nous avons des plaies à fermer, & que de tous les coups qu'il a reçus de Gelin, les plus sanglants ne sont pas les plus difficiles à guérir.

La visite que je reçus le même jour de M. de R., & le soin particulier avec lequel il s'assura de l'état de mes blessures, n'étoient qu'une commission dont il avoit été chargé par les Dames. Son témoignage ayant achevé de les rendre tranquilles, elles partirent le lendemain sous sa conduite. Ma sœur m'a raconté que ce voyage s'étoit fait avec tant d'agrément, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de faire observer ce nouvel air de joie à ses compagnes, & de les en féliciter comme d'un heureux présage. Fanny sembloit avoir oublié toutes ses peines. Elle étoit charmée de se revoir, en quelque sorte, à la tête de sa Famille, & de se retrouver comme rétablie dans une partie de ses droits. Cecile l'entretenoit dans cette gaiété, par cent questions tendres & badines. Elle la traitoit tantôt de ma

premiere femme ; tantôt, affectant un air sérieux, elle lui marquoit de l'embarras sur le rôle qu'elle auroit à soutenir avec moi dans notre premiere entrevue. Me dira-t-il encore qu'il m'aime ? demandoit-elle ; & cet agréable badinage les occupa pendant toute la route. Etant proche de Rouen, madame de R........ qui étoit zélée Protestante leur proposa de s'arrêter à Quevilly, pour assister au Prêche. Ce Bourg, le seul avec Charenton où l'exercice de la Religion Réformée fût souffert publiquement dans le voisinage de la Cour, est à peu de distance de Rouen, & n'étoit alors habité que par des familles protestantes. Il y avoit des écoles pour les enfants de l'un & l'autre sexe. Cecile y avoit été élevée, & madame de R.... ne laissoit point passer d'année sans y venir renouveller sa ferveur avec elle. Outre ce motif ordinaire, comme elle se croyoit à la veille de quitter sa Patrie pour se retirer en Angleterre, elle vouloit proposer à la Nourrice de Cecile, qui ne subsistoit que d'une pension honnête qu'elle lui faisoit à Quevilly, de quitter aussi la France pour la suivre. C'étoit un Dimanche ; &, le jour n'étant point avancé, elle comptoit qu'après avoir satisfait à sa piété & à sa reconnoissance, il resteroit assez de temps pour arriver chez Milord Clarendon avant la nuit.

Mon épouse, qui avoit embrassé la Religion de France, étoit la seule à qui cette proposition pût déplaire ; mais sa complaisance l'ayant fait céder à l'inclination des autres, elle consentit à les accompagner, avec l'intention néanmoins de demeurer dans quelque maison du Bourg, tandis qu'elles feroient à l'Eglise. Le concours du peuple leur fit connoître en arrivant que c'étoit l'heure du Sermon. L'ardeur de madame de R...... ne lui permit point d'aller descendre à l'au-

berge. Elle pria mon épouſe de trouver bon qu'elle fît arrêter le carroſſe à la porte du Temple, & qu'elle y entrât avec ma ſœur & les autres. Fanny s'étant fait conduire au lieu qu'on lui marqua pour les attendre, la vue d'un grand nombre de perſonnes qui paſſoient pour aller au Temple, la fit demeurer un moment à les conſidérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques Laquais. Toute ſon attention, qui étoit diviſée d'abord par la multitude, ſe réunit malgré elle ſur une Femme qui s'arrêta au milieu de la rue pour la regarder. Ce n'étoit point un viſage qu'elle crût connoître, mais elle y trouvoit de la reſſemblance avec quelque choſe qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir vu. D'ailleurs, la curioſité de cette étrangere ſe déclaroit d'une maniere fort extraordinaire. Outre ſes regards qui paroiſſoient animés par quelque intérêt preſſant, elle avançoit le corps & la tête avec une action ſi vive, qu'on l'eût crue prête à s'élancer. Elle faiſoit deux pas pour s'avancer vers Fanny, & elle ſe retiroit au même moment. Elle ſourioit comme ſi elle eût eſpéré de ſe faire reconnoître par ce ſigne d'intelligence & d'amitié; &, reprenant auſſi-tôt ſon ſérieux, elle paroiſſoit craindre de s'être mépriſe. Enfin, s'appercevant que ſon agitation cauſoit de l'inquiétude à Fanny, elle s'approcha d'elle au moment qu'elle ſe retiroit : mes yeux me trompent-ils, lui dit-elle, & n'ai-je pas le bonheur de parler à madame Cléveland ?

Cette voix n'étoit point inconnue à mon épouſe. Cependant, ne voyant rien qui répondît aux premieres idées qu'elle lui fit rappeller, elle balançoit ſi elle devoit lui confeſſer ſon nom dans un lieu où elle n'étoit point ſans quelque défiance. Mais l'étrangere déja certaine de ce qu'el-

le demandoit, n'attendit pas sa réponse. Quoi! s'écria-t-elle en se précipitant pour l'embrasser, ni vous, ni Rem que j'appercevois, vous ne reconnoissez pas madame Riding ? Hélas ! est-elle donc hors de votre mémoire & de votre cœur? Fanny saisie d'étonnement se laissoit serrer entre ses bras sans avoir la force de lui répondre, car ses yeux ne lui rendoient point le même témoignage de ses oreilles. Si elle reconnoissoit effectivement madame Riding au son de la voix, tout le reste ne s'accordoit point avec le souvenir qu'elle conservoit de cette chere amie. Elle voyoit une femme de la même taille à la vérité, mais extrêmement maigre, brune, ou plutôt noire, sans teint & sans fraîcheur, les yeux presque éteints, les mains & les bras décharnés, & madame Riding étoit d'une grosseur qui l'obligeoit quelquefois de se plaindre de son embonpoint; elle étoit d'une blancheur admirable, elle avoit de la vivacité dans le teint & dans les yeux; enfin jamais deux figures n'ont été si différentes. Outre des raisons si fortes, Fanny croyoit madame Riding morte depuis long-temps, je l'en avois assurée. Que de sujets, sinon de résister tout-à-fait à des témoignages présents, du moins de tomber dans une espece d'incertitude où il entroit presque autant de frayeur que de surprise. Cependant madame Riding, car c'étoit elle-même, c'étoit cette généreuse & fidelle compagne de nos infortunes, étoit suspendue au cou de sa chere amie, & baignoit son visage de ses larmes! Que je suis heureuse, répéta-t-elle vingt fois! Que je dois de reconnoissance au Ciel! Ah! que lui rendrai-je pour tout ce qu'il m'accorde aujourd'hui. Mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cléveland? où est-il? Qu'il me tarde de l'embrasser! N'êtes-vous pas tous

deux ce que j'ai de plus cher au monde? Que j'ai ſoupiré, continua-t-elle! que j'ai langui après le bonheur que j'obtiens! j'en prends le Ciel à témoin. Je n'ai pas vécu depuis le cruel déſaſtre qui nous a ſéparés. Ses ſoupirs étouffoient ſa voix, &, dans le tranſport où elle étoit, elle n'avoit de libre que le cours de ſes pleurs.

Fanny revint peu-à-peu de ſon étonnement; &, ne pouvant plus méconnoître ſa meilleure amie malgré le changement que l'âge, la fatigue, & la douleur avoient mis dans toute ſa figure, lui rendoit ſes embraſſements avec la même ardeur. Un ſpectacle ſi tendre attira les regards de tous les paſſants. Enfin, étant montées dans une chambre où elles pouvoient s'entretenir ſans réſerve, leurs cœurs acheverent de ſe livrer aux plus vifs ſentiments de l'amitié. Hélas! s'écria Fanny, qui n'avoit point encore eu la force d'ouvrir la bouche, eſt-il donc vrai que le Ciel ſe diſpoſe à finir mes peines? Après m'avoir exercée par tant de douleurs & d'amertumes, ſe prépare-t-il à m'accorder toutes ſes faveurs à la fois? Précieux augure! Eſt-il permis à mon cœur de s'y livrer? Car, ſi vous avez cru que rien ne pouvoit ſurpaſſer vos malheurs, c'eſt que vous avez ignoré les miens. Ah! que je ſuis ſûre d'émouvoir votre tendreſſe & votre pitié, vous reverrez Cléveland. Puiſſe votre retour..... Mais, reprit-elle, après s'être interrompue, je ne veux point troubler un moment ſi doux par des pleurs que la joie ne me faſſe pas répandre. Hâtez-vous de me dire à quel heureux coup du Ciel je dois le bonheur de vous revoir, vous que j'ai crue morte, & dont j'ai pleuré ſi long-temps la perte avec celle de ma fille. Dites-moi d'où vient ce changement qui ne m'a pas permis de vous reconnoître, & ce voile étrange que mes yeux

ont encore peine à percer. Madame Riding lui promit de la satisfaire ; mais ne m'obligez pas, lui dit-elle, d'entreprendre à l'heure même un récit qui demande plus de tranquillité & de préparation. Je me bornerai aujourd'hui à ce qui vous intéresse, & je vous réserve d'autres détails pour quelque jour, où il me coûtera moins de me priver moi-même du plaisir de vous entendre.

Je crois, continua-t-elle, qu'il ne vous sera jamais moins impossible qu'à moi d'oublier le terrible moment de notre séparation. La succession des jours, des années, les vicissitudes du sort, la variété des objets & des événements n'ont pas de pouvoir sur des impressions de cette nature. Il ne faut qu'un mot ou un signe pour en rouvrir toutes les traces. Rappellez-vous donc ces affreuses circonstances, où, plus touchée de votre fortune que de la mienne, & succombant à ma douleur autant qu'à ma lassitude, je fus saisie par les cruels Rouintons, & traînée avec une barbare violence au milieu de cette troupe de tigres. Je vous perdis de vue au même moment ; mais, tandis qu'ils paroissoient tenir conseil sur ma destinée, la frayeur mortelle où j'étois ne m'empêcha pas d'appercevoir votre fille, qu'un de ces furieux gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de misérables qui venoient d'être dévorés à nos yeux, & dont l'exécution m'étoit encore présente, m'annonçoit le sort auquel je devois m'attendre avec cette innocente créature. Dans une si horrible extrémité, je ne laissai pas de penser à vous & de vous chercher encore des yeux. Mon cœur abymé dans ses propres peines étoit encore sensible aux vôtres. Je songeois que tôt ou tard vous ne pouviez éviter le même traitement, & je l'aurois essuyé avec

moins d'horreur, si j'eusse pu ne rien craindre pour vous. Des cris, des préparatifs, un air mocqueur & cruel que mes gardes affecterent en me regardant, me firent juger que je touchois au moment de mon supplice. Je vis allumer le bûcher. Tremblante j'invoquai le Ciel, & je lui demandai pour une autre vie la pitié qu'il paroissoit me refuser dans celle dont j'allois sortir.

Cependant, en me dépouillant des peaux qui me servoient d'habits, mes bourreaux s'apperçurent que j'étois d'un sexe différent du leur. La surprise qu'ils marquerent à cette vue, & la diligence avec laquelle ils s'assurerent aussi de celui de votre fille, me donnerent des espérances que mon trouble ne m'empêcha point d'approfondir. Je m'attachai à suivre tous leurs mouvements. Ils s'assemblerent. Je remarquai que l'étonnement de ceux qui avoient reconnu mon sexe, se communiquoit à tous leurs compagnons, & que les plus éloignés s'approchoient d'eux pour les écouter. Après quelques moments de délibération, ils revinrent à moi, &, me déliant les mains avec plus d'humanité, ils me conduisirent à la queue de leur troupe, où je reconnus aisément que j'étois au milieu de leurs femmes. Ils portoient après moi votre fille, qu'ils remirent assez doucement entre mes bras. Je ne doutai point que leur usage ne fût d'épargner les femmes dans leurs barbares & sanglantes exécutions, & j'ai su depuis plus certainement que les Sauvages les plus inhumains de l'Amérique ont cette espece de respect pour la nature.

Votre récit m'a fait trembler, interrompit mon épouse; mais, de quelques craintes que je fusse alors agitée, j'appris ensuite de Cléveland que ma fille avoit été épargnée par les Rouintons, & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. Il

ne s'est jamais expliqué si clairement sur votre sujet, ajouta-t-elle, & ses réponses équivoques m'ont toujours laissé quelque incertitude. J'ignore, reprit madame Riding, d'où pouvoient lui venir ces lumieres, car j'ai perdu vos traces depuis ce jour funeste, & mille vains efforts que j'ai faits depuis tant d'années, m'avoient ôté l'espoir de les retrouver; mais, si vous permettez que j'abrege mon récit, pour venir tout-d'un-coup à ce que vous devez souhaiter d'entendre, je passerai aujourd'hui sur mes longues & pénibles courses, sur les affreuses souffrances qui ont changé ma figure & mes traits jusqu'à vous empêcher de me reconnoître, sur cent accidents merveilleux qui exciteront tantôt votre pitié, tantôt votre admiration, sur les peines mêmes, les soins, les inquiétudes que m'a coûté la garde & l'éducation de votre fille... Que dites-vous? de ma fille, interrompit encore Fanny? N'étoit-elle pas déja morte avant que les Sauvages vous eussent fait prendre des routes différentes? Non, répondit madame Riding; mais de grace, suspendez un moment votre attention.

Loin d'avoir succombé alors à la misere qu'elle partagea nécessairement avec moi, un secours invisible paroissoit la défendre contre toutes sortes d'accidents. D'ailleurs, j'employai continuellement tous mes soins à la garantir, non-seulement des injures de l'air & de tout ce qui pouvoit nuire à sa santé dans un âge si tendre, mais des moindres mouvements qui eussent été capables de troubler son repos. J'eus même l'art de lui composer de divers sucs & du jus des viandes les plus mal apprêtées, une liqueur si saine & si nourrissante, qu'elle ne se seroit pas mieux trouvée des aliments les plus délicats de l'Europe. Ainsi je fus assez heureuse, pendant plus de deux ans que je passai

en Amérique, pour conſerver une vie qui m'étoit devenue beaucoup plus chere que la mienne. Mais laiſſons aujourd'hui le détail de tant d'aventures extraordinaires. La providence du Ciel avoit marqué un terme aux agitations de ma vie. D'heureux hazards me conduiſirent dans un Port François, où je trouvai un vaiſſeau prêt à faire voile en Europe. Quoique je ne puſſe quitter l'Amérique ſans regret, incertaine ſi je ne vous y laiſſois pas après moi, & moins ſûre encore du ſort qui m'attendoit dans un autre pays, l'impuiſſance où j'étois de faire la moindre démarche pour vous chercher, la difficulté de vivre, & l'eſpoir de vous rejoindre tôt ou tard dans notre patrie commune, où je ne pouvois douter que vous ne fuſſiez ramenée quelque jour par vos propres deſirs, me déterminerent enfin à ſaiſir une occaſion, que j'étois menacée de ne plus retrouver. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher tréſor; &, ſuivant la route du Capitaine, nous arrivâmes au Havre-de-grace après deux mois de navigation. Quoi! s'écria Fanny avec une vive émotion, ma fille a vécu juſqu'en France! votre fille n'eſt pas morte, interrompit madame Riding, elle eſt pleine de vie & de ſanté. Elle jouit de tout le bonheur que la fortune n'a pu refuſer à ſes charmes, & je ne ferai pas deux jours à la remettre entre vos bras; mais ayez aſſez d'empire ſur vous-même pour m'écouter juſqu'à la fin.

Le cœur de Fanny étoit trop agité pour ſe compoſer ſi facilement. Elle n'auroit pas été capable de l'attention qu'on lui demandoit, ſi ſa curioſité n'eût été auſſi impétueuſe que tous ſes autres ſentiments. Après lui avoir laiſſé un moment pour ſe remettre, madame Riding reprit ainſi ſon diſcours. La joie que je reſſentis de me voir en Eu-

rope ne me délivroit pas d'une inquiétude beaucoup plus vive, qui venoit du mauvais état de ma fortune. J'avois peu d'argent. A peine me restoit-il de quoi me conduire en Angleterre ; &, sans compter le désagrément de reparoître dans ma famille avec la livrée de l'infortune & de la misere, j'appréhendois qu'après tant d'années d'absence, un retour si imprévu ne fût pas agréable à ceux que j'avois laissés maîtres de mon héritage. Le Capitaine étoit honnête homme. Je lui confiai une partie de mes embarras. Il n'hésita point à m'offrir son secours, &, tel qu'il me l'expliqua aussi-tôt, je crus pouvoir l'accepter sans honte. Vous êtes Protestante, me dit-il, toute ma famille l'est aussi, & j'ai une sœur riche & âgée à qui le seul zele de la Religion est capable d'inspirer de l'affection pour vous. Je suis sûr qu'elle sera trop ardente à vous servir, lorsqu'elle joindra à ce motif le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui présenterez, & je prévois qu'elle sera charmée de lui servir de mere. Il ajouta qu'elle demeuroit à Quevilly, qui étoit comme le centre de la Religion Protestante en Normandie, & qu'indépendamment du parti qu'il me proposoit, je trouverois cent moyens de m'établir honnêtement dans un lieu où la générosité & le zele étoient les vertus de tous les Habitants. Je goûtai cette ouverture, moins dans la vue de fixer ma demeure & mon établissement hors de ma Patrie, que pour me mettre à couvert de la nécessité présente, & me procurer des moyens de vous rejoindre. A tant de civilités, le Capitaine ajouta celle de me conduire lui-même chez sa sœur. Elle nous reçut avec toute la bonté qu'il m'avoit fait espérer. Votre fille lui gagna le cœur dès le moment de notre arrivée. Son premier soin fut de la faire baptiser, car

mes traverses passées ne m'avoient point encore permis de penser à ce devoir. La cérémonie se fit avec éclat, & tous les Habitans du Bourg s'accorderent à nous combler de caresses & de bienfaits.

L'emploi que je fis de ma liberté & de mon repos fut pour m'informer de tout ce qui pouvoit me conduire à la connoissance de votre sort. J'écrivis à Londres & dans tous les Ports de France. Ce soin, le seul qui m'ait occupée depuis mon séjour à Quevilly, & le chagrin que j'ai ressenti continuellement de le voir inutile, sont les seules amertumes qui aient troublé la douceur de ma vie. L'éducation de votre fille m'auroit causé de l'inquiétude, parce que la naissance de mes bienfaicteurs ne répondant point à leur zele ni à leurs richesses, j'aurois appréhendé que l'air & le commerce d'un village n'eussent mal servi à la former d'un maniere digne de vous. Mais le Ciel, à qui cet enfant étoit cher, lui préparoit d'autres ressources. Une Dame protestante que la religion amenoit tous les ans à Quevilly, eut le malheur d'y perdre sa fille unique, âgée comme la vôtre de trois ans. Elle fut mortellement affligée de cette perte. C'étoit l'enfant de ses prieres & de ses larmes. Elle ne l'avoit obtenu du Ciel qu'après plusieurs années de mariage, & son âge ne lui en promettoit point d'autres. Dans le désespoir où elle étoit, son mari, pour la consoler, lui proposa de se charger de votre fille qu'ils avoient vue plusieurs fois entre mes bras, & qui passoit dans le bourg pour un enfant de distinction dont la fortune avoit maltraité la famille. Il suffisoit de la voir pour l'aimer. Cette mere désolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus sollicitée aussi-tôt de lui accorder une satisfaction, qui dépendoit de moi. Quantité d'honnêtes gens avec

lesquels j'avois formé quelque liaison, me représenterent que je ne pouvois rien espérer de plus heureux. En effet, je regardai cet incident comme un coup du Ciel, & je n'eus pas besoin, pour me rendre, des conditions avantageuses qu'on m'offrit pour moi-même. Cependant, après m'être assurée, par des informations certaines, du rang honorable que le Gentilhomme & son épouse tenoient en France, comme je l'étois déjà de la droiture & de la générosité de leur caractere, je crus qu'il me restoit à prendre une précaution. Ce fut d'exiger un écrit signé de leur main, par lequel ils reconnoîtroient que l'enfant qui leur étoit confié, n'étoit pas né d'eux, & que l'ayant reçu de moi, il n'y avoit point de temps ni de circonstances où je ne fusse en droit de le rappeller sous ma conduite. Ce soin me parut d'autant plus nécessaire, que l'intention du Gentilhomme étoit non-seulement de l'adopter, mais de cacher dans son pays la perte qu'il avoit faite, & qui se trouvoit si heureusement réparée. Sa demeure ordinaire est éloignée d'environ trente lieues, & la fille qu'il venoit de perdre ayant été nourrie depuis sa naissance à Quevilly, il se flattoit que le secret de cette substitution seroit toujours ignoré. Il souhaita par la même raison que je continuasse de vivre à Quevilly. Je me plaignis beaucoup d'une condition si dure; mais comme je lui avois confessé sans vous nommer & sans m'ouvrir sur le fond de vos infortunes, que j'avois peu d'espérance de vous revoir jamais, il prit occasion de cet aveu pour me faire convenir que le plus grand avantage de votre fille étoit de passer effectivement pour la sienne, & qu'il falloit éloigner par conséquent tout ce qui pouvoit faire naître d'autres soupçons. Nous vous verrons souvent, me dit-il; je continuerai de faire tous les ans le voyage de Quevilly, &

vous viendrez quelquefois vous raffasier chez moi du plaisir de voir votre éleve. Il m'assura, avant son départ, une pension de deux mille francs, qui m'a toujours été fidélement comptée.

Ce ne fut point sans verser des larmes que je me séparai de ma chere fille ; car ne m'enviez point la douceur de partager un nom si tendre avec vous. J'eus la satisfaction à leur départ de les voir déjà aussi passionnés pour ce charmant enfant, que vous l'auriez été vous-même, si vous aviez vu toutes ses graces à cet âge. A présent figurez-vous que le progrès du temps n'a fait que les augmenter. Je ne cherche point à flatter le cœur d'une mere. Ah ! que je vous promets un doux spectacle ! Je la vois plusieurs fois tous les ans, & je me fais toujours une nouvelle violence pour la quitter. On n'a rien épargné pour son éducation, & ses charmes naturels semblent croître tous les jours. Cependant elle ignore à quelle mere elle appartient, & j'ai pleuré mille fois, en l'embrassant, d'être obligée, pour son propre repos, de lui cacher sa naissance & vos malheurs.

Un torrent auroit été plus facile à contraindre que le cœur de Fanny. Cruelle amie ! Ah ! s'écria-t-elle, pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuosité de mes sentiments ? J'ai peine à respirer. Partons. Qui nous retient ? Je ne verrai jamais assez tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embrassant. Nous partirons à l'heure même si vous l'ordonnez, interrompit Madame Riding ; mais prenez le reste du jour pour vous reposer. Du moins, reprit Fanny avec la même impatience, apprenez-moi le lieu de sa demeure, le nom de ce généreux Gentilhomme qui lui a tenu lieu de pere, le nom de cette Dame à qui j'envie le bonheur qu'elle a eu si long-temps de la voir & de l'embrasser, apprenez-moi tout ce

qui peut me tenir lieu du plaisir que vous retardez. Madame Riding, à qui il étoit surprenant que le nom de Monsieur & de Madame de R.... ne fût point échappé dans un si long discours, les nomma tous deux, & désigna leur demeure par le voisinage de Saint-Cloud. Il ne manque que de nommer Cecile, lui dit Fanny, en la regardant d'un air timide & incertain. Oui, répondit Madame Riding, sans faire attention qu'elle étoit prévenue; c'est le nom de votre fille. Mais d'où savez-vous son nom, reprit-elle avec surprise? Auriez-vous pu découvrir ce que j'ai caché jusqu'aujourd'hui avec tant de soins? Mon épouse n'étoit plus en état de lui répondre. L'excès d'une joie si subite avoit serré son cœur. Ses yeux se couvrirent d'un nuage épais. Elle se pencha sur le bras de son amie, qu'elle saisit de ses deux mains, comme une personne hors d'haleine qui cherche à s'appuyer pour rappeller ses forces, & qui craindroit d'en manquer tout-à-fait, si elle n'étoit soutenue. Sa respiration étoit haute & mêlée d'un son tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement que pour serrer de temps en temps le bras qu'elle ne pensoit point à quitter. Madame Riding, qui avoit pris l'agitation où elle l'avoit vue pendant son discours pour l'effet naturel des inquiétudes d'une mere, s'étoit fait un plaisir de la conduire au dénouement par degrés, & s'applaudissoit encore de la voir si attendrie. Mais, commençant à craindre quelque chose d'une si vive émotion, quoique bien éloignée d'en prévoir les suites & d'en deviner la cause, elle l'exhorta à se remettre & à modérer ses sentiments. Fanny ne pouvoit retrouver l'usage de la voix, & ne répondoit que par de profonds soupirs.

Pendant que tous ses sens étoient dans ce dé-

sordre, le carrosse de M. de R...... se fit entendre à la porte de l'Auberge. Cecile arrivoit avec lui. L'ennui d'une heure d'absence lui fit chercher aussi-tôt ce qu'elle ne pouvoit perdre de vue sans inquiétude. Elle monta impatiemment, sans attendre Madame de R. & ma sœur. Fanny sut bien la distinguer à son empressement; & l'entendant à deux pas de la porte, tout ce qui lui restoit de force, ne put la soutenir contre le redoublement de son transport. Elle tomba sans connoissance entre les bras de Madame Riding. Au même moment Cecile ouvrit la porte. Le spectacle qui s'offrit à elle l'alarma vivement. Elle courut pour se rendre utile par son secours, tandis que Madame Riding, moins inquiete d'un accident qui pouvoit être fort dangereux, que surprise de l'arrivée imprévue de son éleve, interdite de joie d'une si heureuse rencontre, & perdant, en quelque sorte, l'usage de la raison, comme Fanny avoit perdu celui de ses sens, se mit à crier de toute sa force: c'est votre mere. Ma fille, c'est votre mere. Ne la reconnoissez-vous pas? La nature ne vous dit-elle rien? C'est votre mere, répétoit-elle encore, & comment ne le sentez-vous pas, sans attendre que vous l'appreniez de ma bouche? Quelques mouvements que ces exclamations pussent exciter dans le cœur de Cecile, l'erreur où elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit jamais eu le moindre soupçon, ne lui permettoit guere d'en comprendre le sens. Toute occupée de la situation où elle voyoit mon épouse, elle continuoit ardemment de lui rendre ses soins, lorsque M. de R.... paroissant à la porte de la chambre avec sa femme & ma sœur, ce nouvel objet redoubla le trouble de Madame Riding. Elle courut à eux: Que vois-je? quelle faveur du Ciel nous rassem-

ble, s'écria-t-elle, sans leur laisser le temps de regarder autour d'eux ! quels prodiges ! Connoissez-vous cette Dame ? savez-vous que c'est Madame Cléveland, la mere de Cecile, cette chere amie que je crovois perdue pour sa fille & pour moi, & que j'ai désespéré si long-temps de revoir jamais ! Ah ! c'est elle-même. Rendez-lui sa chere fille ! Assurez Cecile que vous n'êtes pas son pere ; car tous mes discours ne peuvent la persuader. Hâtez-vous donc, ne retardez pas un moment son bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit elle paroissoit offensée de la froideur de M. de R..... En effet, il étoit demeuré comme immobile ; mais c'étoit de l'excès de son étonnement. Il se fit d'abord assurer que la maladie de mon épouse n'étoit qu'un évanouissement causé par la joie ; & pendant que les autres Dames s'employerent à la secourir, il demanda à Madame Riding quelqu'éclaircissement moins tumultueux.

Elle le satisfit en peu de mots. Tout le portoit à le croire. Il leva les bras au Ciel de surprise & d'admiration ; &, s'approchant de Cecile qui, sans rien comprendre aux discours qu'elle avoit entendus, ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ses soins, il prit ses mains presque malgré elle : ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom si cher, le Ciel vous est plus favorable qu'à moi ; il va m'ôter toute la douceur de ma vie, pour vous procurer un bonheur auquel vous ne vous seriez jamais attendue. Je ne suis point votre pere. Suivez, suivez les mouvements de la nature ; c'est à mon cher Cléveland que vous devez la naissance, & cette Dame est votre mere.

Il ne put achever ces paroles sans verser des larmes : mais, qu'étoit-ce que ce sentiment, en comparaison de ceux qui s'élevoient dans le cœur

de Cecile ? Il est vrai qu'elle n'avoit rien compris aux exclamations entrecoupées de Madame Riding, & que tout ce qu'elle avoit senti jusqu'alors n'étoit que des mouvements aveugles, qui lui causoient même de l'embarras, & auxquels elle appréhendoit quelquefois de se livrer; mais le moindre rayon de lumiere fut aussi-tôt pour elle une conviction, & son cœur ne demandoit point d'autres preuves. M. de R...... m'a raconté cent fois qu'il avoit cru voir tous ses transports peints dans ses yeux, & que lui-même, il n'avoit jamais été si transporté que de ce spectacle. Il dura peu; car elle s'échappa au même moment de ses mains, en les serrant avec un grand cri, elle s'ouvrit un passage au travers des Dames qui environnoient sa mere; elle se précipita sur elle sans considérer l'état où elle étoit encore. L'embrasser mille fois, mouiller son visage d'un torrent de larmes, lui donner mille noms passionnés, en la conjurant d'ouvrir les yeux, & de reconnoître sa fille : tels furent les premiers emportements de sa tendresse; s'ils sont les plus faciles à exprimer, ils ne furent pas plus forts.

Il n'y avoit point d'évanouissement si profond qui pût rendre Fanny insensible à tant d'ardeur. Aussi revint-elle sur le champ à elle-même; mais ce fut pour retomber aussi-tôt dans l'état d'où elle sortoit. Il fallut forcer Cecile de passer dans une chambre voisine. Quelle violence ! On entendoit dans son absence le bruit de ses soupirs & de ses agitations. Cependant on vint à bout par cette voie de faire rappeller les esprits à mon épouse, & de les disposer l'une & l'autre à prendre plus d'empire sur leurs sentiments. Cecile fut ramenée par M. de R.... qui l'exhortoit, en la conduisant, à ménager les témoignages de sa ten-

dreſſe pour l'intérêt même d'une mere qu'elle avoit de ſi juſtes raiſons d'aimer. Mais, quoique liées toutes deux par leurs promeſſes, il fut bien difficile de les retenir dans les bornes qu'on leur avoit impoſées. Fanny ne vit pas reparoître ſa fille, ſans être prête à reſſentir encore toutes les révolutions qu'elle venoit d'éprouver. Elle lui tendit les bras de toute ſa force, avec des regards où l'ardeur de ſon ame étoit ſi vivement dépeinte au milieu même de leur langueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuiſât tout-à-fait dans un effort violent. Que fut-ce lorſqu'elle la tint ſerrée contre ſon ſein, & qu'elle ſentit le double charme de recevoir ſes careſſes, & de l'accabler des ſiennes. O joie d'une mere ſi tendre ! O délices que les cœurs inſenſibles ne comprendront jamais ! Hélas ! où étois-je dans des inſtants ſi précieux ! Une ſcene ſi touchante devoit-elle ſe paſſer dans l'abſence d'un pere ?

Les expreſſions forcerent enfin le paſſage, & l'ardeur même qui les accompagnoit devint un ſoulagement pour ces deux tendres cœurs. Celles de Fanny étoient partagées entre deux objets qui paroiſſoient la remplir au même degré tout-à-la-fois. J'étois auſſi préſent à ſes yeux que ſa fille. Elle m'adreſſoit, comme à elle, tout ce qui ſe préſentoit en confuſion ſur ſa langue. Tu me rendras ton cœur, diſoit-elle avec une eſpece de complaiſance qu'elle prenoit déjà dans l'approche de notre réconciliation, tu ne réſiſteras pas aux larmes de ta fille & aux miennes, tu ne ſeras plus injuſte, cruel, barbare ! O ! ma fille, c'eſt à toi que je devrai le cœur de ton pere. Je retrouverai avec toi tout ce que j'avois perdu. Mais comment n'ai-je pas ſenti, reprenoit-elle, en ne ſe laſſant point de la regarder, comment n'ai-je pas reconnu au premier moment que j'a-

vois ma fille devant mes yeux ? Ce penchant extraordinaire que j'avois pour elle n'étoit-il pas la voie de la nature ? Cent fois, ma chere Cecile, j'ai senti tout mon sang s'émouvoir en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquille ? Ah ! que de douceurs & de consolations perdues ! Tu aurois partagé les douleurs de ta mere. Tu aurois adouci l'amertume de ses larmes. Tu aurois fléchi ton pere par les tiennes. Cecile interrompoit à chaque moment ce tendre discours par ses empressements & par les caresses les plus passionnées. En prononçant mon nom, à peine osoit-elle encore y joindre celui de pere ; mais elle répondoit, disoit-elle, de mes sentiments ; elle assuroit sa mere que ses peines touchoient à leur fin, & déjà également intéressée à mon bonheur & à sa consolation, elle employoit tout son esprit à la plaindre & à me justifier.

On ne les troubla point pendant cette premiere effusion des tendresses de la nature, non-seulement parce qu'après avoir surmonté les premiers transports, il ne restoit rien à craindre pour leur santé, qui ne faisoit plus que se fortifier de ce qui avoit d'abord été capable de l'affoiblir, mais parce qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée qui n'eût sa curiosité à satisfaire, ses doutes à éclaircir, & qui ne fût ardemment occupé de ce soin. Madame Riding n'étoit revenue de son étonnement, que pour retomber dans un autre, en comprenant par quelques discours échappés à Fanny, que la division s'étoit mise dans ma famille, & qu'elle y avoit produit des effets qui la faisoient gémir. Elle se faisoit expliquer ce malheur par M. de R... & par Madame Bridge, à qui elle entendoit donner le nom de ma sœur, sans pouvoir s'imaginer d'où

d'où cette liaiſon lui venoit avec moi. Enfin, s'arrêtant d'abord à ce qui intéreſſoit le plus ſon amitié, à peine eut-elle conçu la nature de nos infortunes, qu'elle crut en démêler la cauſe ; & , s'étant rappellé mille circonſtances que le temps n'avoit pas effacées de ſa mémoire, elle n'eut plus rien de ſi preſſant, que de pénétrer le fond de cette terrible aventure. Ciel ! qu'apprends-je, dit-elle en ſe rapprochant de Fanny ? quel mortel poiſon a détruit votre repos ? Quoi ! du ſang..... Eh ! malheureuſe amie, n'avez-vous pas déjà trop verſé de larmes ? Mais je ne demande pas de vous, reprit-elle en s'interrompant elle-même, un ſeul mot qui puiſſe renouveller vos peines. Je vous laiſſe dans les bras de vos amis. Qu'on me diſe où eſt M. Cléveland, j'y vole à l'inſtant avec ſa fille. C'eſt moi qui vais vous rendre l'un à l'autre. Il ne réſiſtera pas un moment à mes raiſons & à mes larmes. Où eſt-il ? Je pars avec Cecile. Partons, ma chere enfant, lui dit-elle en la tirant des mains de ſa mere pour l'embraſſer ; c'eſt à nous que leur bonheur eſt réſervé. Ils ne ſavent pas toutes les raiſons qu'ils ont de s'aimer. Elle vouloit monter ſur le champ dans le carroſſe de M. de R...... pour ſe rendre à Saint-Cloud. Mais ma ſœur, qui connoiſſoit mieux qu'elle ma ſituation, & qui avoit d'autres craintes capables de l'arrêter, la pria de ſuſpendre un moment ſon entrepriſe. Je ne doute pas, lui dit-elle, que vos ſoins n'aient tout le ſuccès que vous eſpérez, & des commencements ſi heureux ne doivent plus nous faire attendre de la bonté du Ciel, que des faveurs & des miracles ; mais vous ne connoiſſez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre. Elle lui expliqua là-deſſus, en peu de mots, non-ſeulement ce qu'elle appréhendoit pour ma ſanté, qui étoit encore trop foible pour ſoutenir

la vue de ma fille & la connoiſſance de mon bonheur, mais ce qu'il y avoit à craindre pour la ſûreté de Cecile, & l'imprudence qu'il y avoit à lui faire reprendre le chemin de Paris. Partons enſemble, ajouta-t-elle, votre préſence ſuffira. M. de R.... ſe chargera de conduire Madame Cléveland & ſa fille chez Milord Clarendon, où elles attendront tranquillement l'effet de notre voyage. Elle ajouta que, ſi l'on vouloit même s'en rapporter à quelques raiſons que le temps ne lui permettoit pas d'expliquer, le départ de Madame Riding & le ſien devoit être remis au lendemain ; & la voyant étonnée de l'ardeur qu'une perſonne, qu'elle ne connoiſſoit point, paroiſſoit marquer pour mes intérêts, elle lui promit des éclairciſſements qui diminueroient ſa ſurpriſe, & qui lui faiſoient déjà regarder ſon amitié comme une faveur aſſurée.

Malgré tout l'empreſſement de Madame Riding, qui ne cédoit qu'à celui de Fanny & de Cecile, M. de R...... entra dans les vues de ma ſœur, & ſe joignit à elle pour leur faire goûter ſon conſeil. Le deſſein qu'elle n'avoit pas expliqué, étoit de m'écrire le même ſoir, & de me préparer à ſon arrivée, ſuivant le plan qu'elle n'avoit point encore interrompu. Elle l'exécuta, tandis que M. de R...... dépêchoit un de ſes gens à Milord Clarendon, pour le prévenir ſur la viſite qu'il alloit recevoir. Quevilly étant dans le voiſinage de Rouen, il avoit ſu que ce Seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maiſon fort commode, qu'il avoit louée aux environs de la Ville, & c'étoit un nouvel avantage qui lui paroiſſoit extrêmement favorable à toutes nos vues. Le Courier fut de retour en moins d'un quart-d'heure. Il revenoit charmé de la joie que Milord Clarendon lui avoit marquée, en apprenant

de mes nouvelles & l'arrivée de ma famille. La feule envie d'éviter l'éclat, l'avoit empêché de venir lui-même au-devant de fes hôtes ; mais M. de R..... comprit qu'il devoit s'attendre à tous les témoignages d'affection & de zele que je lui avois fait efpérer d'un ami fi généreux.

Fin du fixieme Tome.



